CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES
UNE PIÈCE PAR SEMAINE.

MAGASIN THÉATRAL ILLUSTRÉ

A LA LIBRAIRIE THÉATRALE
BOULEVARD SAINT-MARTIN, 12.





JEAN LE COCHER

DRAME EN 5 ACTES, PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE EN 2 TABLEAUX

PAR M. JOSEPH BOUCHARDY

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 11 NOVEMBRE 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

JEAN-CLAUDE (1er rôle)	MM.	SAINT-ERNEST.	SIMON (3e comique)	CUSSY.
LUIDGI, comte d'Arezzo (1er rôle ou grand 3e rôle (jeune).		CHILLY.	BENOIT (utilité)	MARTIN.
PETIT-PIERRE (comique, emploi de Vernet)		LAURENT.	GENEVIÈVE, (1er rôle)	Mmes GUYON.
LE GÉNÉRAL ROGER (rôle de convenance)		MACHANETTE.	JEANNE (jeune première)	TOUILLIER
LE COLONEL HENRI ROGER (jeune premier)		TAILLADE.		
MOREL (rôle de caractère)		STAINVILLE.		

LA MÈRE CHAMPAGNE. — DEUX DOMESTIQUES, personnages muets.

La scène se passe, au prologue, en Savoie, en 1785 ; pendant la pièce, à Paris, en 1818.

PROLOGUE.

Premier Tableau.

Une pièce au rez-de-chaussée d'une petite maison située au pied du mont Cenis en Savoie. Porte au fond

SCÈNE PREMIÈRE.

PETIT-PIERRE, *seul.*

En entendant la chanson,
La chanson de la musette...

S'arrêtant étonné.

Personne!... Dame Geneviève est sans doute dans sa chambre, et peut-être bien que Jean-Claude est là... (*Il ouvre la porte à droite.*) Tiens!... il s'est endormi sur la fougère. C'est qu'il aura fatigué c'te nuit. (*Il pose les fleurs sur la table. Regardant le buffet au fond.*) Ah! ah!... Geneviève a déjà preparé la chapelle de Sainte-Thérèse. Elle a placé la guirlande, je vais mettre mes fleurs dans les vases.

PREMIER COUPLET.

Musique nouvelle de M. Artus.

En entendant la chanson,
La chanson de la musette,
On dit qu'un jour la Jeannette,
All' a quitté la maison
Pour s'en aller à la fête,
Sans craindre le loup-garou.
Youp! youp! la lirette
Youp! youp! la lariron
Youp! youp! la Jeannette,
Youp! youp! gare à vous.

DEUXIÈME COUPLET.

En entendant la chanson,
La chanson de la musette,
A la danse la Jeannette
A charmé tous les garçons.
Mais le soir dans sa chambrette
All'trouve le loup-garou
Youp! youp! la fillette,
Youp! youp! gare à vous,
Youp! youp! la musette
All'fait venir le loup.

SCÈNE II.

PIERRE, L'INCONNU.

L'INCONNU, *qui pendant le deuxième couplet est entré par la porte latérale de droite en secouant la fougère attachée à ses habits.* Il paraît, mon hôte, que nous sommes gai ce matin.

PIERRE, *le regardant.* Tiens!... c'est pas Jean-Claude?

L'INCONNU, *l'examinant.* Tiens!... ce n'est pas Jean-Claude? Vous êtes, à ce que je vois, mon gars, un joyeux ami de la maison.

PIERRE, *arrangeant toujours ses fleurs.* C'est moi qui suis l'parrain d'leu fille... et je ne vous ai jamais vu par ici...

L'INCONNU. Ça ne m'étonne pas, je m'étais égaré dans la montagne; Jean-Claude, que j'ai rencontré par hasard, m'a peut-être empêché de rouler dans un abîme, et m'a offert ce coin chez lui, où j'ai pardieu bien dormi jusqu'à cette heure.

PIERRE. Je r'connais bien là Jean-Claude!

L'INCONNU. Il est sorti?

PIERRE. Mais j'le pense. (*Il porte les vases sur le buffet préparé au fond.*)

L'INCONNU. Ah çà, mon ami, c'est donc aujourd'hui fête ici?

PIERRE. C'est aujourd'hui la Sainte-Thérèse, et ce jour-là pas un habitant de la montagne qui n'offre un bouquet à la sainte, et n'lui dise une prière... Aussi, c'matin, au point du jour, j'sonnais les cloches à double carillon.

L'INCONNU. Vous êtes donc sonneur?

PIERRE. Sonneur et sabotier, à vot'service. C'est moi qu'a sonné quand Jean-Claude s'est marié.

L'INCONNU. J'espère qu'il a pris une bonne femme?

PIERRE. Bonne autant qu'il est bon, et belle autant qu'elle est bonne.

SCENE III.

LES MÊMES, GENEVIÈVE.

PIERRE, *la montrant.* Et si vous voulez en juger, la voici... (*Allant à elle.*) Bonjour, madame Geneviève.

GENEVIÈVE, *descendant.* Bonjour, Pierre.

L'INCONNU, *à part.* Elle est bien belle. (*A Geneviève.*) J'étais impatient, madame, d'avoir occasion de vous adresser ainsi qu'à votre mari tous mes remercîments pour l'hospitalité...

GENEVIÈVE. Bien triste, peut-être... mais offerte, je vous l'affirme, d'un bien bon cœur.

PIERRE, *avec chaleur.* Oh! ça! pour ce qui est du cœur... voyez-vous, Mme Geneviève...

GENEVIÈVE, *l'interrompant.* Ne parlez donc

pas si fort, Pierre, vous allez réveiller ma fille.

PIERRE, *bas*. Ah! elle dort, mademoiselle Jeanne... nous allons parler tout bas.

GENEVIÈVE, *voyant les fleurs*. Oh! les beaux bouquets!

PIERRE. Dame!... madame Geneviève, on y a mis les deux mains, mais je n'ai pas trouvé le chapelet d'la mère Marianne.

GENEVIÈVE. Jean-Claude, qui est parti pour le grand Bourg, l'a emporté pour le faire bénir.

L'INCONNU. Votre mari est allé au grand Bourg?

GENEVIÈVE. Mais il va revenir.

L'INCONNU. Trop tard, malheureusement, pour que je puisse l'attendre et lui serrer la main.

PIERRE. Vous allez à Chambéry?

L'INCONNU. Non pas... tout à l'opposé... je veux passer le mont Cenis.

GENEVIÈVE. Mais vous ne pouvez maintenant voyager dans la montagne.

L'INCONNU. Pourquoi?

PIERRE. Parce que... dans ce mois-ci, on n'y peut marcher qu'la nuit... vu que l'jour, l'soleil fait fondre la neige qui inonde les vallées.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JEAN.

L'INCONNU, *se décidant*. Ah! c'est égal, je veux tenter.

JEAN, *du fond*. De vous noyer pour arriver plus tôt.

TOUS. Jean-Claude!...

JEAN. Je ne vous le conseille pas, mon hôte. (*A Geneviève.*) Bonjour, femme! (*Donnant la main à Pierre.*) Tiens, te v'là, toi, Pierrot?

PIERRE. Mais oui (*Montrant ses sabots.*) J'ai mis mes bottes neuves pour te faire une visite.

JEAN. Comme t'es frais c'matin.

PIERRE. C'est parce que je meurs de faim.

JEAN. Nous allons déjeuner. (*A l'Inconnu.*) Attendez l'soir, mon hôte, c'est prudent. (*Il va attacher un chapelet à la chapelle au fond. Geneviève l'accompagne.*)

L'INCONNU, *à Pierre*. Je suis bien désolé de ne pouvoir partir.

PIERRE. Quand même ça s'pourrait... ça n'se peut pas... savez-vous ce qu'il faut faire?

L'INCONNU. Quoi donc?

PIERRE. Il faut s'faire une raison, et m'aider à mettre le couvert.

L'INCONNU. Mettons le couvert. (*Ils vont au bahut à gauche et mettent le couvert.*)

JEAN, *revenant en scène avec Geneviève et lui donnant un médaillon*. Tiens, femme, j'ai changé les médaillons d'or contre de l'étain.

GENEVIÈVE. Les souvenirs qu'ils contiennent sont toujours les mêmes. (*Elle le met à son cou.*)

JEAN. Et j'ai six écus pour nous mettre bientôt en chemin... et la fiotte?...

GENEVIÈVE. Était ce matin gaie comme une alouette.

JEAN. Et maintenant?

GENEVIÈVE. Elle dort comme une marmotte.

JEAN. Peut-être bien qu'la fièvre n'reviendra plus.

GENEVIÈVE, *à part*. Que Dieu l'entende.

JEAN. Le couvert est mis... Allons, à table!

PIERRE, *s'asseyant à table*. Ça m'fera plaisir.

JEAN, *arrêtant l'Inconnu qui se dispose à sortir*. Un convive de plus le jour de la Sainte-Thérèse... ça porte bonheur à la maison.

JEAN. Maintenant, sers-nous, Geneviève.

PIERRE. A présent que nous somm' à table, Jean-Claude, j'puis te dire que je t'ai apporté quelque chose pour le dessert. (*Il tire un papier de sa poche.*)

JEAN. Qu'est-ce que c'est que ça?

PIERRE. Le récit d'la prise de Montenotte par les Français.

L'INCONNU. C'est le bulletin du 14 de ce mois?

JEAN. Geneviève va vous lire ça... car elle sait lire... Geneviève... et écrire... et compter... Lis-nous ça, femme; nous sommes tout oreilles.

GENEVIÈVE, *lisant*. « Le quatorze au soir, l'action fut engagée... Après deux heures de combat, le général Colli, qui avait pu gagner la plaine, menaçait d'envelopper les Français tenus en échec devant Montenotte.. quand le colonel Roger, trouvant l'occasion de faire agir la cavalerie jusqu'alors inactive lança son régiment à toute bride sur la division Colli; l'ennemi fut en un instant culbuté; le général en chef Bonaparte sut profiter du dégagement de son aile gauche pour commander l'assaut; le soir, la victoire était complète, et le général en chef a nommé le colonel Roger général de brigade sur le champ de bataille. »

JEAN. En v'là encore une victoire!

PIERRE. Le colonel Roger a bien gagné ses épaulettes de général. A sa santé! (*A Geneviève, en lui offrant un verre.*) Madame Geneviève, c'est à la santé du colonel Roger.

GENEVIÈVE. C'est à sa santé. Je le veux bien.

L'INCONNU. Malheureusement chaque victoire prépare un nouveau combat. Les Autrichiens, qui ont reçu des renforts, ont fermé les chemins du mont Cenis.

PIERRE. Oui, après qu' les Français ont été passés; ils ont fait comme le bonhomme en r'tard, qu'achète des souricières quand l' fromage est mangé.

L'INCONNU, *se lèvant*. Je sais que le dieu des batailles n'a pas abandonné les Français.

JEAN, *se lèvant*. On dit qu'il est avec eux.

PIERRE, *toujours à table*. Oh! j'aimerai-t'y ça, la guerre! si j' n'avais pas peur du canon.

GENEVIÈVE, *souriant*. Le bruit du canon est plus dangereux que celui de la grosse cloche!

PIERRE, *se levant précipitamment*. Tiens! vous m' rappelez, ma'ame Geneviève, qu'y faut qu' je m' sauve pour sonner vêpres. (*A Jean.*) Mais j' reviendrai sur l' soir, Jean-Claude!

JEAN, *désignant ses sabots en souriant*. Puisque t'a des bottes neuves.

PIERRE. Ces bottes-là, c'est du fameux cuir tout d' même. J'en ai fait en même temps ma chaussure et ma brouette. Et c' cuir-là, voyez-vous, ça s' casse quequefois, mais ça ne s' découd jamais... A c' soir, la compagnie...

JEAN. A c' soir, Pierrot.

SCÈNE V.

LES MÊMES, *excepté* PIERRE. (*Geneviève, qui ôte le couvert, s'arrête tout à coup.*)

GENEVIÈVE. Je crois que j'entends ma fille qui s'éveille.

JEAN. Va, femme, et tu m' l'apporteras. J' l'emmènerai avec moi aux champs... L'air est pur aujourd'hui.

L'INCONNU. Eh! je serai bien aise de la voir...

GENEVIÈVE. Je vais la chercher; mais il faut me donner le temps de l'habiller.

JEAN. L'habiller, parce qu'il y a ici un étranger. Oh! voilà bien les mères. (*A l'Inconnu.*) Pour vous montrer sa fiotte, faut qu'elle lui fasse toilette.

GENEVIÈVE. Mais... (*Elle passe et monte l'escalier.*)

JEAN, *à l'Inconnu*. C'est une faiblesse qu'elles ont comme ça, les mères, pour qu'on admire leurs enfants. (*A demi-voix, à Geneviève qui est prête à sortir.*) Dis donc! mets-y son cotillon neuf, et son p'tit bonnet.

GENEVIÈVE, *de même*. Sois tranquille.

SCÈNE VI.

JEAN, L'INCONNU.

JEAN. C'est une faiblesse qu'elles ont comme ça, les mères... pour que... Ah çà! mon compagnon, vous semblez pensif.

L'INCONNU. Non. Je songeais qu'il est surprenant que vous ayez pu trouver ici, dans ce pays, une femme qui comme Geneviève...

JEAN. A de l'éducation? Vous n'êtes pas le premier qui s'en étonne, et je vais vous l'expliquer. J'étais ben jeune encore, quand une épouvantable avalanche fit ben des victimes dans ce pays. Deux jours après ce malheur, Marianne Thibaut, ma mère de sainte mémoire, revint un soir au logis, apportant une petite fille qu'elle avait trouvée dans la neige. Elle était bien froide comme un glaçon, la pauvre enfant; mais son petit cœur battait encore tout bas, et la mère Thibaut eut bientôt fait de la réchauffer. On voyait ben à ses petits souliers bordés de bleu, et à un collier de perles qu'elle avait au cou qu'elle était Italienne... Mais ses père et mère étaient bien sûr morts dans le désastre, car on n'en a entendu jamais parler. Ma mère, qui les cherchait toujours, et montrait à tout l' monde l' collier d' l'enfant, me dit un jour : Notre pauv' petite appartenait à des gens de richesse, et non pas à des gens d' travail et d' misère comme nous, car un joaillier de Chambéry m'a dit que son collier valait bien cent pistoles. Et je l'ai vendu, qu'all' m'a dit, parce qu'il faut que Geneviève... car elle l'appelait Geneviève... soit ben élevée et ne souffre jamais d'avoir été ramassée par de pauvres gens. C't'argent servira à la bien vêtir, à lui donner d' l'éducation. Et quant au pain que nous partageons avec elle, le bon Dieu nous le rendra. Alors, ma mère paya le pasteur du hameau pour qu'il apprît à Geneviève à lire dans la Bible, et moi je devins voiturier... marchant de ville en ville pour gagner les petites sommes qui nous faisaient vivre l'hiver à la maison, et j'avais d'jà fait ben des voyages, Geneviève était d'venue ben savante et ben belle, quand ma mère me dit : Jean Claude, Geneviève a dix-sept ans. Il nous faut maintenant un protecteur à la maison; t'a bien marché, mon garçon... Nous allons casser la tire-lire pour acheter quatre arpents de terre, et, avec la grâce du bon Dieu, t'auras plus besoin d' nous quitter. Dès ce jour, moi je suis resté avec elles, et nous étions bien heureux depuis trois ans, quand la pauvre mère nous a quittés.. pour s'en aller où s'en vont les bonnes âmes.

L'INCONNU. Vous l'avez perdue?

JEAN. La pauvre femme, qui d'puis longtemps cachait son mal, nous fit venir tous deux près du lit qu'elle gardait d'puis deux jours, et, après nous avoir donné sa bénédiction, elle se pencha vers Geneviève, et lui dit en lui tendant la main : Si le bon Dieu veut, Geneviève, que tu deviennes un jour grande dame, n'oublie jamais mère Marianne et Jean-Claude... Puis elle se tut... Geneviève et moi nous sommes restés près d'elle agenouillés jusqu'au matin... et la pauvre mère n'a plus... jamais rien dit... J' vous demande pardon, si j' pleure comme un enfant.

L'INCONNU. J'ai perdu ma mère, mon ami.

JEAN. Et je devais avoir encore un grand chagrin, car le monde est souvent ben injuste! Je me vis bentôt forcé de dire à Geneviève : On sait, Geneviève, que nous ne sommes pas frère et sœur. Il y a ici des mauvaises langues... la bonne mère n'est plus entre nous deux, et, pour votre honneur, il faut nous séparer... Gardez la terre et la maisonnette... Quant à moi, j' ferai peut-être ben fortune en m'en allant plus loin. Geneviève se mit à pleurer... Moi je n' pouvais pas m'en aller... Alors nous avons trouvé le moyen d' faire taire les mauvaises langues... Et, deux jours après, quand le curé d' Saint-Martin nous mariait, j'avais comme quequ' chose dans l'âme qui m' disait qu' Geneviève était pas faite pour moi.

L'INCONNU. Il semble, au contraire, que votre mariage était écrit d'avance.

JEAN. Je n' sais pas! La première année de notr' union l' paradis du ciel est descendu chez nous; le bon Dieu nous a donné une fille qu' est un petit ange comme était sa mère... Mais, depuis deux ans, nous n'avons pas eu d' bonheur.

L'INCONNU. Comment cela?

JEAN. D'abord la fiotte a été ben malade, et puis l'an passé la grêle a ravagé notre champ. Heureusement on avait quelqu's économies...

et v'là que c't' année, les Autrichions, en passant par ici, ont fait plus d' mal encore qu' la grêle... Les économies sont épuisées jusqu'au dernier sou. Pas moyen do vendre un coin d' terre, la guerre a chassé les acheteurs... Et nous voici forcés d' partir pour chercher d' l'ouvrage dans les villes, et ça me chagrine, parce que, Geneviève, elle n'a jamais servi personne... Et puis not' fille qui a eu les fièvres, pourrait les reprendre en chemin... Faut pourtant s' mettre en route.

L'INCONNU. Mais pour faire le voyage, encore faut-il avoir un peu d'argent... et...

JEAN. J'en ai pour cela. Oui, quand nous étions plus heureux j'avais acheté deux médaillons d'or, parce que, voyez-vous, faut toujours que j' m'éloigne de temps en temps pour aller vendre le chanvre... et alors nous avions chacun un souvenir de l'autre, pour consoler d' l'absence. Ça vous paraît peut-être un peu.. mais c'est des idées qu'on a comme ça, dans ce pays-ci, quand on s'aime bien.

L'INCONNU. J'ai toujours sur moi des cheveux de ma femme et de mon fils.

JEAN. Alors nous pouvons nous entendre... Ce matin, j'ai été au grand Bourg troquer l'or contre du plomb. Voyez... (*Il le lui montre.*) Le souvenir n'a pas changé. C'est des cheveux et de l'écriture de ma Geneviève. Dans le sien, il y a de mes cheveux, mais il n'y a pas d' mon écriture, parce que... Mais voici Geneviève (*bas*); ne parlons pas de c' voyage, ça lui fait toujours un peu de peine. (*Il se retire à droite.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GENEVIÈVE *descend l'escalier avec sa fille sur ses bras.*

GENEVIÈVE. Je vous ai fait bien attendre?

JEAN. T'aurais eu le temps d' l'habiller pour ses noces...

L'INCONNU. Quelle adorable enfant!

JEAN. Et si vous saviez combien qu'elle a d'esprit!... Ah çà! mon maître, j' vais au champ; vous pouvez vous promener jusqu'au soir. (*Il prend sa fille.*)

L'INCONNU. Qu'allez-vous faire aux champs?

JEAN. Recreuser les fossés qu' les Autrichiens ont comblés.

L'INCONNU. Je vais vous donner un coup de main.

JEAN. Volontiers.

L'INCONNU. Au revoir, belle dame Geneviève.

GENEVIÈVE. Au revoir, notre hôte.

JEAN, *à sa fille qu'il porte.* Qu'est-ce qu'est bien contente et bien aise? C'est ma Jeannette! parce que Jean-Claude va la mener aux champs en chantant la chanson d' la musette,

Youp! youp! lalirette.
Youp! youp! laliron. *A l'Inconnu.*

V'nez-vous, compagnon? C'est là tout près des genets. (*Sortant en dansant.*)

Youp! youp! lalirette.
Youp! youp! laliron. *Ils sortent.*

GENEVIÈVE, *qui les suit des yeux.* Prends garde de butter contre les pierres.

JEAN, *en dehors.* Y a pas d' danger.

SCÈNE VIII.

GENEVIÈVE, *puis* UN VOYAGEUR.

GENEVIÈVE, *près de la porte.* Pauvre Jean! le voilà bien heureux avec son trésor sur les bras. (*Revenant en scène.*) Et nous nous trouvons pauvres... Il est vrai que la richesse du cœur ne chasse pas la misère, et nous allons bientôt nous mettre en route. Allons, n'y pensons pas, puisque c'est la volonté du bon Dieu! Dépêchons-nous de ronger tout cela. (*Elle achève d'ôter le couvert. Entre un voyageur portant une valise à la main.*)

LE VOYAGEUR. Pardon, madame.

GENEVIÈVE. Quelqu'un?

LE VOYAGEUR. Suis-je bien loin de Saint-Martin?

GENEVIÈVE. Vous en êtes à deux lieues.

LE VOYAGEUR. Encore deux lieues!

GENEVIÈVE. Vous êtes fatigué?

LE VOYAGEUR. Je marche depuis trois heures; je viens du grand Bourg, et je vais à St-Martin.

GENEVIÈVE. Alors, je vous conseille de vous reposer ici; la maison de Jean-Claude est presque à moitié route.

LE VOYAGEUR, *à part.* C'est bien ici. (*Haut.*) Je profiterai volontiers de votre offre...

GENEVIÈVE. Et si vous voulez dire une prière à la sainte... Ce chapelet, que vous voyez suspendu sur ce mur, est fait avec des fragments de la roche grise.

LE VOYAGEUR, *s'asseyant.* Qu'est-ce donc que la roche grise dont on parle tant en Savoie?

GENEVIÈVE. La roche de sainte Thérèse.

LE VOYAGEUR. Je ne sais rien de cette histoire.

GENEVIÈVE. Vraiment!... On dit que pendant les guerres de religion, la querelle et la disette désolaient ce pays, quand la sainte Thérèse descendit du ciel pour apporter du pain aux petits enfants... et la roche grise sur laquelle elle se reposa céda sous elle, si bien qu'on y voit encore l'empreinte de ses pieds et des longs plis de sa robe blanche.

LE VOYAGEUR, *allant regarder le chapelet.* Et les grains de ce chapelet sont faits, dites-vous, avec des fragments de cette roche?

GENEVIÈVE. Et c'est à n'en pas douter, car le chapelet a été donné, par un moine du Saint-Bernard, à la mère de mon mari.

LE VOYAGEUR. A la mère de Jean-Claude Thibaut.

GENEVIÈVE. Vous savez son nom?

LE VOYAGEUR. Et je sais aussi le vôtre.

GENEVIÈVE. Moi, je me nomme Geneviève.

LE VOYAGEUR. Geneviève est le nom que vous a donné la mère Marianne, mais n'est pas celui que vous tenez de vos père et mère...

GENEVIÈVE, *avec anxiété.* Vous savez le nom de mes père et mère?

LE VOYAGEUR, *descendant la scène.* Votre père, Emanuel Loredan, marquis de Ferrare, et votre mère, ont été engloutis avec vous et deux serviteurs qui les accompagnaient... par une terrible avalanche. Seule vous avez été sauvée toute enfant par la mère Marianne qui vous a trouvée sur le bord d'un chemin. Vous aviez déjà vingt ans quand la mère Marianne mourut, et quand vous avez épousé son fils.

GENEVIÈVE. Comment savez-vous tout cela?

LE VOYAGEUR. Je le sais parce que Antonio Loredan, votre oncle, a trouvé, il y a un mois environ, chez un juif de Ferrare un collier de perles qui avait été acheté jadis chez un joaillier de Chambery; il reconnut ce collier pour être celui qu'il vous avait mis au cou le jour de votre baptême, fit questionner le joaillier auquel Jean-Claude avait raconté votre histoire et découvrit ainsi que sa nièce existait encore...

GENEVIÈVE. Mon oncle?

LE VOYAGEUR. Quoique malade et déjà fort âgé, il voulut traverser l'Italie pour venir vous chercher en Savoie, mais son espérance fut trompée: forcé de s'arrêter à Milan, il y mourut en laissant un testament dont j'ai pris une copie fidèle... et je vais vous la lire.

GENEVIÈVE. Mais tout cela est un rêve!

LE VOYAGEUR. Ecoutez. (*Il lit.*) « J'institue » ma légataire universelle ma nièce et filleule Maria Loredan, dont j'ai récemment » appris l'existence... »

GENEVIÈVE. Moi!

LE VOYAGEUR. « Et cela à la condition » expresse qu'elle viendra habiter mon château de Ferrare, où elle reprendra les noms » et titres de ses pères... Après avoir fait » annuler son mariage avec Jean-Claude Thibaut, dit le voiturier. »

GENEVIÈVE, *affirmativement.* Jamais!

LE VOYAGEUR. « Si, contre mes prévisions, » Maria Loredan refusait de remplir les conditions exigées, ce legs appartiendrait en » entier, dans un an et un jour, au couvent » des Barnabites de la Concordia, où je désire » être enseveli. — Écrit à Milan, le vingt avril » dix-sept cent quatre-vingt quinze, par moi, » Antonio Loredan, comte d'Est et provéditeur » de Venise... »

GENEVIÈVE. Mais tout cela est une épreuve, une invention, une folie...

LE VOYAGEUR. Si tout cela n'était pas la vérité, je n'aurais pas fait tant de chemin pour venir vous l'apprendre; et si vous en voulez des preuves positives, il faut me suivre sans rien confier à Jean-Claude Thibaut; dans quatre jours, nous aurons atteint Venise, où vous serez reçue par une famille qui vous attend avec impatience, car elle craint de voir les palais des Loredan devenir propriétés des moines; là vous trouverez toutes les preuves les plus incontestables, vous obtiendrez la nullité d'un mariage que vous avez contracté dans l'ignorance de votre naissance... et au lieu d'être pauvre en Savoie, vous serez riche à Venise.

GENEVIÈVE. Et mon mari?... et ma fille?...

LE VOYAGEUR. Nous emporterons secrètement votre fille avec nous, il n'y a rien dans le testament qui s'y oppose... Quant à votre mari, les termes du testament sont précis.

GENEVIÈVE. Je vous ai écouté avec calme, monsieur, et je ne me suis pas trouvée offensée, parce que je ne suis pas la femme que vous cherchez... Maria Loredan... est morte dans la neige... et je suis moi Geneviève, qui n'a jamais eu d'autre famille que la mère Marianne qui m'avait adoptée dans son indigence, que Jean Thibaut que j'aime, et que l'enfant que j'ai porté dans mon sein. On voudrait que pour jouir des droits de Maria Loredan j'abandonnasse mon mari... mais si je suis Maria Loredan, j'ai droit sans condition aux biens laissés par mon père.

LE VOYAGEUR. Votre père avait dissipé son bien par sa manie des voyages; votre oncle, qui avait décuplé le sien, vient de mourir trois fois millionnaire... et vous savez à quel prix doit vous appartenir cette immense fortune.

GENEVIÈVE. Eh! si je refuse?

LE VOYAGEUR. Elle enrichira les moines de la Concordia.

GENEVIÈVE. Que les moines élèvent donc un tombeau de marbre et d'or à celui qui a amassé pour eux tant de richesses.

LE VOYAGEUR. Mais...

GENEVIÈVE. Et vous direz à mes parents de Venise, que Geneviève a refusé de quitter la chaumière où elle a perdu sa seconde mère, où son frère l'a nourrie, et où son mari la bénit tous les jours.

LE VOYAGEUR. Je conçois que tout d'abord... l'affection vous aveugle.

GENEVIÈVE. Dites plutôt qu'elle m'éclaire.

LE VOYAGEUR. Je ne dois pas insister maintenant (*il monte la scène. — Revenant à elle*), je reviendrai quand vous aurez réfléchi.

GENEVIÈVE. Oh! non, mon mari pourrait vous rencontrer. De grâce! ne reparaissez plus ici, évitez qu'il vous voie... qu'il sache... qu'il soupçonne...

LE VOYAGEUR. Il ignorera, je vous le jure... C'est avec vous que je veux causer en secret.

GENEVIÈVE. Et moi, je vous prie de ne plus revenir.

LE VOYAGEUR, *à part.* Cela ne ferait pas mon compte. (*Geneviève est pensive.*) En oubliant ici ma valise de voyage, j'aurai une raison légitime pour y rentrer. (*Haut.*) Je vais continuer ma route. (*S'arrêtant à la porte.*) Vous n'avez plus rien à me dire?

GENEVIÈVE. J'ai seulement à vous demander qui vous êtes?

LE VOYAGEUR. Un noble Vénitien.

GENEVIÈVE. Et quel intérêt vous a guidé vers moi?

LE VOYAGEUR. Aucun intérêt personnel... j'aime les aventures, et j'ai cru devoir apprendre à Geneviève Thibaut qu'elle peut ressusciter une noble héritière.

GENEVIÈVE. Geneviève n'en a pas le pouvoir, une clause du testament lui défend de le faire.

LE VOYAGEUR. Vous en serez meilleur juge plus tard. (*A part.*) Je reviendrai bientôt. (*Il salue et sort.*)

SCÈNE IX.

GENEVIÈVE, *puis* JEAN-CLAUDE.

GENEVIÈVE. Suis-je bien éveillée!... oui... mère Marianne m'a souvent dit... que ma famille devait être riche... et italienne... et que vient-on m'offrir?... Est-ce une mère qui m'attend?... est-ce un père qui m'appelle? Non! c'est de l'or en échange de mes affections, de l'or en échange de l'existence de mon mari... car si Jean rentrant un jour ici, trouvait le berceau vide et la maison déserte... il perdrait la raison! il sortirait pour nous appeler dans la montagne, jusqu'à ce qu'il y tombe épuisé de fatigue... ou mourant de douleur!... Mais non, mon bon Jean-Claude... va! Geneviève qui pleure... à cette pensée... t'aime trop du fond de son cœur.

JEAN *paraît au fond en portant sa fille endormie; à mi-voix.* Geneviève... la fiotte est endormie... va la coucher ben doucement.

GENEVIÈVE. Oui.

JEAN. Moi j' vas prendre deux pioches pour achever l'ouvrage. Mais qu'est-ce que t'as donc, Geneviève?... tu as pleuré?...

GENEVIÈVE. Non (*Elle prend sa fille.*)

JEAN. Mais je le vois bien... qu'est-ce qui te fait du chagrin?

GENEVIÈVE. Rien... je te l'assure.

JEAN, *avec inquiétude.* Cependant... (*Regardant autour de lui, il voit la valise.*) Qu'est-ce que c'est que ça? (*Il la prend.*)

GENEVIÈVE, *étonnée.* Une valise oubliée par un voyageur... qui vient de se reposer ici.

JEAN, *désignant une plaque sur la valise.* Qu'est-ce qu'il y a donc écrit là-dessus?

GENEVIÈVE, *lisant.* Luidgi, à Venise.

JEAN. Luidgi... à Venise... est-ce qu'il t'a dit quelque chose qui t'ait causé d' la peine, ce Luidgi?

GENEVIÈVE. Nullement... tandis qu'il se reposait... je lui ai montré le chapelet de la roche grise. Il ne savait pas l'histoire de la sainte Thérèse... et je la lui ai contée.

JEAN. Voilà tout?

GENEVIÈVE. Voilà tout, mon ami... je vais monter coucher Jeanne.

JEAN. Va, Geneviève... va, l' sommeil lui fera du bien. (*Elle monte sa fille.*)

SCÈNE X.

JEAN, *puis* L'INCONNU.

JEAN, *posant la valise sur la table.* Elle a pleuré... elle se résigne devant moi, et sitôt qu'elle est seule...

L'INCONNU, *entrant au fond.* Eh bien! mon ami, je vous attends.

JEAN. Oh! je vous demande pardon, compagnon, c'est qu'en arrivant ici... j'ai trouvé Geneviève qui pleurait... et ça m'a comme qui dirait cloué sur place.

L'INCONNU. Et pourquoi pleurait-elle?

JEAN. Elle n'a pas voulu me le dire, mais je le sais bien. Elle pleurait parce que ça lui fait mal de penser qu'il faut marcher bientôt pour aller demander d' l'ouvrage.

L'INCONNU. Mais, dites-moi, quelle somme vous faudrait-il pour attendre ici l'été prochain?

JEAN. Mais, une assez bonne somme... dans ce pays-ci la glace est bien dure et l' bois ben cher, ainsi au commencement de l'hiver nous avions 40 écus d' reste, et c' matin j'ai été obligé d' vendre nos médaillons d'or, pour fêter la sainte Thérèse... Il n'y a pas à dire, faudra en gagner cet été. (*Ouvrant une porte.*) J' vas prendre deux pioches... et nous allons nous r'mettre à l'ouvrage. (*Il entre à droite, au premier plan.*)

L'INCONNU. Quarante écus... donneraient à ces honnêtes gens bien du repos. (*Il tire de l'argent de sa poche.*) Décidément je ne peux en faire un meilleur usage... mais où le mettre? ah! dans ce tiroir. (*Il les met dans le tiroir de la table et le referme.—Redescendant la scène.*) Et qui sait... dans quelques jours peut-être cet argent pourrait retourner à l'ennemi dont il vient.

JEAN, *rentre avec deux pioches.* Tenez, compagnon, prenez celle-ci. (*L'Inconnu la prend.*) Venez, et j' vais vous faire voir d'ici le mont rocheux qu'il vous faudra tourner pour trouver la route de Suze. (*Il ouvre la porte du fond.*) Voyez-vous les sapins là-bas sous ce gros nuage?

L'INCONNU, *regardant.* Je les aperçois.

JEAN. Mais vous les verrez encore bien mieux du grand pré.

SCÈNE XI.

LE VOYAGEUR, *seul.*

Jean-Claude s'éloigne avec son compagnon, j'ai promis que j'éviterais de me trouver avec lui. Je tiens ma parole, je profite de son absence. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à trouver tant d'abnégation... chez cette femme; mais ses scrupules... s'effaceront peu à peu... je suis sûr que déjà, comme elle a eu le temps de réfléchir, son âme s'agite et chancelle... Il faut que j'achève de la convaincre... sa famille puissante m'a promis de faire cesser ma proscription, si je parviens à lui ramener Maria Loredan, et je n'ai que ce moyen pour faire lever mon ordre d'exil... Geneviève est sans doute dans sa chambre? allons frapper à sa porte. (*Il entend du bruit.*) Quel est ce bruit? la pluie, peut-être. (*Il ouvre la porte.*) Oui, elle tombe à flots; mais deux hommes accourent... ce sont eux qui reviennent pour se mettre à l'abri... et moi qui veux éviter... comment faire?... s'ils me voient sortir d'ici par un temps pareil, ils voudront savoir... mais il doit y avoir une autre issue. Ah!... cette porte sans doute... (*Il entre à droite.*)

SCÈNE XII.

JEAN, L'INCONNU, LE VOYAGEUR, *caché.*

JEAN. Il était temps!

L'INCONNU. Ça tombe bien... et le vent qui s'en mêle.

JEAN. Oui, la pluie entre jusqu'ici... fermons la porte. (*Il ferme la porte du fond.*)

LE VOYAGEUR, *paraissant.* Impossible de sortir... (*Il se retire.*)

JEAN. Ça ne durera pas, j'ai vu du bleu sur le coteau des vignes... Et ça nous procure l'occasion de nous reposer un peu; asseyez-vous donc.

L'INCONNU *s'asseyant.* Volontiers.

JEAN. Et puisque nous n'avons rien à faire... Vous savez lire, n'est-ce pas?

L'INCONNU. Oui...

JEAN. Relisez-moi donc le récit de la victoire des Français.

L'INCONNU. Volontiers, avez-vous le bulletin?

JEAN. J'vas l'trouver... (*Il cherche.*) Il doit être ici. (*Voyant la valise sur la table où il l'a mise. A part.*) Tiens, ce Luidgi... Ce voyageur n'est pas encore rev'nu. (*Haut.*) N'vous impatientez pas.

L'INCONNU. Pourquoi donc aimez-vous tant les Français?..

JEAN, *cherchant toujours.* Parce que je suis Français... ma mère et mon père étaient de Chambery, mais moi j'suis né à Saint-Genis... de l'autre côté du Rhône... j'étais Suisse... mais j'suis venu du bon côté, du côté de la France... Où Geneviève a-t-elle donc mis ce papier? Ah! dans ce tiroir peut-être. (*Il ouvre le tiroir de la table.*) Qu'est cela? De l'argent... de l'argent ici...

L'INCONNU, *à part.* Il le découvre trop tôt.

JEAN. Qu'est-ce que cela veut dire?... Ce voyageur qui est venu pendant mon absence a donc confié de l'argent à Geneviève?.. Elle ne m'en a rien dit. Il faut que j' la questionne.

L'INCONNU. Non... c'est inutile.

JEAN, *passant.* Mais...

L'INCONNU. Je sais d'où vient cet argent.

JEAN, *s'arrêtant sur la première marche.* Vous savez...

L'INCONNU. C'est moi qui l'ai mis dans ce tiroir.

JEAN, *revenant vers lui.* Vous?

L'INCONNU. Oui, mon ami... j'espérais que vous ne le découvririez qu'après mon départ, et vous pouvez en disposer sans remords, car moi je suis soldat... dans ce métier-là, vous savez, c'est la victoire qui paye quand le canon n'a pas réglé le compte, et j'ai d'l'argent... et n'en ai pas besoin... Vous n'en avez pas, et il vous en faut... Vous voyez bien que ça s'arrange à merveille.

JEAN, *ému.* C'est d'un bon cœur... C'est bien digne d'un soldat français... Mais j'vas vous dire. Je n'peux pas accepter votre argent.

L'INCONNU. Comment?

JEAN. Et Geneviève ne l'accepterait pas non plus, parce que nous n'avons rien fait pour l'gagner.

L'INCONNU. Mais hier vous m'avez peut-être sauvé la vie... Sans vous...

JEAN. Oh! ces choses-là, ça n'se paye pas dans la montagne. Celui qui est remis dans l'bon chemin, dit merci... l'autre lui dit, faites-en autant dans l'occasion, on s'donne une poignée de main, et le compte est acquitté. (*Allant vers la table.*) Ainsi, je vous en prie... reprenez votre argent...

L'INCONNU. Et si je vous fournissais l'occasion de le gagner.

JEAN. Alors, ce serait bien différent... mais comment?

L'INCONNU. D'abord, il faut que vous sachiez mon nom.

JEAN. Oui, si nous faisons une affaire...

L'INCONNU, *avec mystère.* Je suis le général Roger.

JEAN. Vous?

LE GÉNÉRAL. Et je vais vous dire la cause de mon déguisement. Le général en chef ignore que l'armée ennemie menace ses avant-postes, et comme la route de Suze est fermée, la nouvelle ne pourrait lui en être donnée que par les chemins du mont Cenis.

JEAN. Les Autrichiens en sont maîtres.

LE GÉNÉRAL. Oui... et comme un détachement ne pourrait s'y faire jour... j'ai pensé qu'un seul homme pourrait y passer inaperçu.

JEAN. Je comprends.

LE GÉNÉRAL. C'est en essayant de le faire que je m'étais perdu la nuit dernière et je crains de m'égarer encore... consentez à me guider, et bientôt le général Bonaparte, prévenu que l'ennemi cherche à l'envelopper par la route de Suse, au lieu de s'exposer à un engagement douteux, quitte sa position, déconcerte l'ennemi, et se retire en plaine pour une grande bataille.

JEAN. C'est juste.

LE GÉNÉRAL. Et quand vous m'aurez aidé à éviter un combat périlleux et inutile qui coûterait la vie à des milliers d'hommes, ne pensez-vous pas que vous aurez bien gagné les quarante écus?

JEAN. Alors je ne craindrai plus qu'ils nous portent malheur.

LE GÉNÉRAL. Plus de voyage pour votre femme, plus de danger pour la santé de votre fille...

JEAN. Nous allons partir... Le soleil est déjà descendu, le chemin sera bon dans une heure. Savez-vous nager?

LE GÉNÉRAL. Oui!

JEAN. Nous passerons une petite rivière et nous gagnerons deux heures de route.

LE GÉNÉRAL. Et vous espérez que demain... (*Ici le jour baisse.*)

JEAN. Nous aurons atteint le pont Saint-Georges d'où l'on voit le camp français.

LE GÉNÉRAL. Que Dieu nous y conduise!

JEAN. Mais Geneviève m'attendra toute la nuit?

LE GÉNÉRAL, *allant vers l'escalier.* Allons la prévenir...

JEAN, *l'arrêtant.* Non, en la voyant trembler pour moi, j'perdrais tout mon courage... Il faut qu'elle ignore... Je serai bientôt de retour.. et ma présence lui fera bien vite oublier son inquiétude. Prenons chacun un bâton... (*Il en donne un au Général.*) Et mettons-nous en route.

LE GÉNÉRAL. Venez!...

JEAN, *s'arrêtant.* Oh! mon Dieu!

LE GÉNÉRAL. Qu'avez-vous?

JEAN, *épouvanté.* Si j'allais ne plus revenir...

LE GÉNÉRAL. Vous avez peur!

JEAN, *d'une voix décidée.* Non, général... je veux... je dois gagner le repos de Geneviève. Partons... (*Il monte vers la porte, s'arrêtant.*) Mais j'y songe.

LE GÉNÉRAL. Qu'est-ce?

JEAN. Je veux prendre avec nous le chapelet de la roche grise. (*Il le décroche du mur et le met à son cou.*) Venez, général.. Il nous gardera des mauvais esprits dans la montagne. (*Ils sortent, le voyageur ouvre la porte de droite avec précaution, et entre en scène.*)

SCÈNE XIII.

LE VOYAGEUR, *seul.*

Je viens d'être, bien malgré moi, confident secret du général... mais si j'ai bien entendu, je n'ai pu voir. Tâchons de compléter nos renseignements. (*Il va entr'ouvrir la porte du fond et les regarde en dehors.*) Jean-Claude porte une veste grise, le général une cape et un chapeau piémontais, bien! gardons-en la mémoire... Si je confiais aux vedettes autrichiennes les signalements et les intentions de ces deux hommes?... Les Autrichiens ne font pas de prisonniers... ce serait un moyen d'annuler le mariage de Geneviève... Mais avant d'en arriver à une telle extrémité, voyons si Geneviève ne m'en épargnera pas la triste obligation. (*Voyant ouvrir la porte.*) On vient. (*Il se retire.*) C'est elle.

SCÈNE XIV.

LE VOYAGEUR, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, *descend l'escalier une lumière à la main.* Il fait déjà nuit... Jean ne tardera pas à revenir. (*Elle pose la lumière sur la table, s'assied et se met à tricoter.*) Et sa présence chassera de mon esprit la révélation de ce voyageur. (*Elle l'aperçoit.*) Quelqu'un (*A part.*) Encore lui!

LE VOYAGEUR. Je suis venu, madame, pour chercher une valise que j'ai oubliée ici.

GENEVIÈVE, *la prenant sur la table.* La voici, monsieur.

LE VOYAGEUR. Merci madame... (*Geneviève se rassied.*) Et j'espère que votre résolution..

GENEVIÈVE. Elle est irrévocable, monsieur.

LE VOYAGEUR. Vous n'avez donc pas songé que la naissance a ses irrémissibles exigences?

GENEVIÈVE. Croyez vous donc que les liens de l'âme n'ont pas aussi les leurs?

LE VOYAGEUR. Vous ignorez donc que vous n'avez pas le droit de renoncer à une fortune dont vous devez compte à votre fille?

GENEVIÈVE. Ne lui dois-je pas compte aussi de l'existence de son père?

LE VOYAGEUR. Ainsi, vous refusez formellement de vous séparer de Jean-Claude?

GENEVIÈVE, *très calme.* Je ne me séparerais pas de lui, même s'il s'agissait de partager son supplice.

LE VOYAGEUR, *à part.* Ce n'est plus de l'affection... C'est presque de la folie. (*Haut.*) Je me retire madame...

GENEVIÈVE, *à part, avec joie.* Il s'éloigne!...

LE VOYAGEUR, *à part.* Je la ferai malgré elle riche et marquise de Ferrare. (*S'arrêtant au fond, à Geneviève.*) Fasse le ciel que vous n'ayez pas à vous repentir..,

GENEVIÈVE, *se levant.* Le ciel est juste.

LE VOYAGEUR, *à part.* Allons! c'est elle qui l'aura voulu. (*Il ouvre la porte, s'arrête, considère encore Geneviève qui le regarde avec calme et la salue.*)

Deuxième Tableau.

Une petite pièce du rez-de-chaussée dans laquelle demeure Pierre à côté de l'église du village de St-Martin.

SCENE PREMIÈRE.

PIERRE, *considérant un sabot qu'il fait.*

Allons, bon!.. J'en ai trop enlevé... (*Il en ramasse un qui est à côté de lui, et compare les deux sabots.*) Allons bien!... J'les ai encore faits tous les deux du même pied... (*On entend sonner.*) Et puis v'là la cloche à présent... il ne manquait plus que ça pour me mettr' d'bonne humeur. (*Il jette les sabots avec humeur dans les copeaux, et ôte son tablier.*) C'te cloche-là maintenant... m'fait autant d'mal qu'a m'faisait d'plaisir... faudra qu'j'aille d'meurer plus loin d'l'église. Quand j'pense qu'autrefois Jean-Claude m'disait : Quand le temps est beau et que l'vent donne par chez nous, mon gars, l'son d'la cloche de Saint-Martin vient jusqu'à la maison; et nous disons Geneviève et moi, v'là Petit-Pierre qui nous envoie d'ses nouvelles.. Pauvre Jean-Claude! il n'est plus là-bas pour l'entendre... Et d'puis qu'y n'y est plus.. j'ai perdu l'boire et l'manger, l'sommeil, l'travail... tout quoi!... Et j'ai donné ma place à un autre... C'n'est pas que madame Geneviève... Comme elle veut que j'l'appell' toujours... quoique les autres n'l'appell' plus comme ça... elle est toujours aussi bonne... Ell' m'dit toutes les fois que j'la quitte : A demain, P'tit-Pierre... Venez souvent, Pierre, n'y a qu'avec vous que j'peux parler d'Jean-Claude... Si j'l'en croyais, je n'sortirais plus d'chez elle... mais j'peux pas y rester quand j'y vois arriver... ses parents d'là bas, tous les riches d'sa famille qui sont venus pour la chercher... Non, non, c'est plus pour moi la maisonnette à Jean-Claude... Et la p'tiote, que j'étais si content quand j'lui portais d'la gimbielle l'dimanche et des bluets dans la moisson... D'puis qu'ces parents d'Italie lui ont donné des hochets d'or et d'argent, il m'semble que si j'lui portais encore quéqu' petites fleurs des champs, ell's'fanneraient dans ma main.

SCENE II.

PIERRE, D'AREZZO.

D'AREZZO. N'est-ce pas vous qu'on appelle Pierre?

PIERRE. Oui, monsieur, mais y en a ben d'autres dans l' pays qu'on appelle aussi comme ça.

D'AREZZO. Je viens de la part de madame Thibaut.

PIERRE, *vivement.* Alors, c'est bien moi qu'elle a voulu dire, moi qu'étais l'ami d' son mari.

D'AREZZO. Oui, madame Thibaut m'a dit que vous aimiez bien l'infortuné Jean-Claude.

PIERRE. Comme on aime un frère qu'on aime ben!

D'AREZZO. Il est mort bien malheureusement...

PIERRE. Fusillé par les Autrichiens.

D'AREZZO. Il a payé bien cher une imprudence.

PIERRE. C'était pas d' l'imprudence, c'était du courage. Il s'exposait pour donner du pain à sa famille... c' n'est pas que le pauvre cher homme... s'il avait su qu' sa mort devait donner des millions à sa femme et à sa fille... il aurait peut-être ben prié les Autrichiens d' prend' sa vie. Vous m' disiez donc, monsieur, que vous v'nez de la part de Mme Geneviève?

D'AREZZO. Oui, mon ami; comme elle se mettait en route pour venir entendre la messe à Saint-Martin, elle m'a prié d' l'y devancer pour charger Pierre d'allumer deux cierges dans l'église, l'un à la chapelle de sainte Marie, l'autre à celle de saint Jean...

PIERRE. Oui, pour Jean-Claude... et Marianne; et vous dites qu'ell' va venir entendr' la messe?...

D'AREZZO. Elle veut avant de quitter la Savoie que sa fille soit bénie par le curé de Saint-Martin qui lui a donné le baptême.

PIERRE. Le baptême! en voilà encore un jour où nous étions tous bien joyeux... C'est moi qu'étais l' parrain... J'avais acheté un habit neuf à la foire à Saint-Pons, et des dragées plein mon bonnet... On n' prévoyait pas dans c' temps-là que... enfin attendez-moi, m'sieur... j' va fair' la commission de madame Geneviève. (*Il sort en mettant sa veste.*)

SCENE III.

D'AREZZO, *seul, s'asseyant.*

Depuis huit jours déjà... les cousins de Maria Loredan, fidèles à leur promesse, m'ont apporté la révocation de mon ordre d'exil... et moi qui brûlais de rentrer à Venise, je vais suivre à Milan l'héritière des Loredan. C'est que les événements changent les résolutions... Je me dis aujourd'hui que Maria Loredan devra se remarier un jour pour faire oublier le nom de Jean Thibaut; moi, je suis comte d'Arezzo... je suis jeune encore, je connais seul, avec ses parents, le testament du comte d'Est, le passé de Geneviève; et je suis presque de la famille. (*Se levant.*) Il y a quelques mois à peine, ruiné par le jeu... exilé de Venise, je me traînais sans espoir! Et je rêve aujourd'hui ma part d'une grande fortune... Bien fou, ma foi, qui veut prévoir et préparer son avenir, l'homme n'est qu'un grain de sable... et l'imprévu, c'est le vent qui le roule et l'emporte...

SCENE IV.

D'AREZZO, PIERRE.

PIERRE. Les cierges brûlent sur l'autel et monsieur le curé s'apprête.

D'AREZZO. Bien, mon garçon... Madame Geneviève doit être près d'ici... Je vais au-devant d'elle, et tâchez de vous consoler.

PIERRE, *l'accompagnant.* Ça ne se peut pas.

D'AREZZO. Le temps vous viendra en aide...

PIERRE, *à part.* Y disent tous la même chose.

D'AREZZO. Adieu... et meilleure chance.

PIERRE. Merci. (*D'Arezzo sort.*)

PIERRE, *seul.* Et moi aussi je d'vrais aller entendr' c'te messe... mais je n'en ai pas l' courage.... Quand j' vois m'ame Geneviève... avec sa robe noire, ça me... j' va aller m' promener sur l' bord d' l'étang, j' cueillerai d' la jonc et j' pêcherai d' l'écrevisse... ça tuera le temps. C'est pas que je sois là ou ailleurs, ça ne change rien à ma peine... j'ai beau tourner, j'ai beau choisir... Comme on dit dans not' métier, à deux sous l' sabot ça fait toujours quatre sous la paire... C'est égal, j' vas y aller tout de même. (*Il va décrocher du mur à droite un petit râteau à écrevisse, on entend Jean-Claude en dehors.*) Ohé!... Pierre!... ohé!... Pierre!... (*Pierre stupéfait.*) Sainte Vierge! j'ai entendu comme la voix... v'là maintenant les mauvais esprits qui m' tracassent...

SCENE V.

PIERRE, JEAN-CLAUDE.

JEAN. Il y a donc personne? (*Voyant Pierre.*) Mais si... t'es donc dev'nu sourd d'puis l' mois passé.., toi, Pierrot?

PIERRE. Jean-Claude!... C'est-y ben toi!...

JEAN. C'est ben moi...

PIERRE. Les Autrichiens t'ont donc pas tué?

JEAN. Pas tout à fait, ils l'croyaient ben, va, et moi aussi.

PIERRE, *les deux mains sur ses genoux.* Quoi! t'es pas mort?

JEAN. Eh! non! puisque j'te tends les bras.

PIERRE, *jette son bonnet en l'air.* Ah! mon vieux Jean-Claude. (*Il court dans ses bras.*)

JEAN. Ah çà, dis-moi, tout le monde? Geneviève! ma fille?

PIERRE. Geneviève! (*Il hésite.*)

JEAN. Eh bien?

PIERRE, *vivement.* V'là déjà quinze jours qu'la pauvre femme a pris l'an deuil.

JEAN. Pauvre Geneviève! Comme elle a dû souffrir...

PIERRE. J'crois qu'all' s'rait morte, si all' n'avait pas eu sa fille.

JEAN. J'pensais ben qu'ici vous pleuriez Jean-Claude.

PIERRE. Nous avons trouvé ta veste qu'était percée de quinze balles.

JEAN. Hélas! mon ami, j'l'avais prêtée au général Roger qu'avait perdu la sienne dans le ravin des ronces, et nous atteignions la vallée, quand les Autrichiens nous ont pris... On nous avait trahi Pierre, on leur avait donné nos signalements, comme ils nous l'ont bien dit.

PIERRE. Qui ça donc?

JEAN. Oh! j' m'en doute bien... un espion qu'était caché chez moi ben sûr.

PIERRE. Ça s' pourrait ben, car l' soir de ton départ, comme j'arrivais chez toi...

JEAN. Eh bien?

PIERRE. J'ai vu un voyageur qu'en sortait... et Geneviève m'a dit qu' c'était un Vénitien qu'était venu pour y chercher...

JEAN, *vivement*. Une valise oubliée?

PIERRE. Précisément...

JEAN. C'était lui... le misérable! et tu vas ben l' voir: les Autrichiens ont commencé par se jeter sur nous, et après nous avoir fouillés, ils nous ont donné cinq minutes pour prier Dieu; l'général a demandé comme une grâce au chef autrichien de lui dire si nous avions été vendus par un Français... l' chef lui a déclaré qu' c'était un Vénitien qui nous avait livrés...

PIERRE. C'était ben lui!

JEAN. Un sourire de consolation a ranimé le général!... qui a commandé le feu lui-même, et qui est tombé comme un brave.

PIERRE. Et t'a vu ça... toi Jean-Claude?...

JEAN. Oui, Pierre, en attendant mon tour... et tandis que j' faisais ma prière, j'ai entendu comme un grand cri au-dessus de ma tête.

PIERRE. Quoi qu' c'était qu' ça?

JEAN. C' que c'était... C'était les Français qu'étaient accourus au bruit de la fusillade.

PIERRE, *se frottant les mains*. Ah! ah! ah!

JEAN. Oh! mon ami, si t'avais vu ça... les Français sont tombés sur l's'Autrichiens comme l'avalanche. On aurait dit qu' la montagne était en feu... ça grondait plus fort que l' tonnerre... c'était plus beau qu' la tempête, mais il m'a semblé tout à coup qu' la cascade des saules m' tombait sur la tête... et j' n'ai plus rien vu, rien entendu. — Quelque jours après, j'étais dans l' camp français, où l'on m'avait porté; un chirurgien avait ôté de ma blessure une balle qui m'avait meurtri la poitrine, et l'on disait à côté de moi, que l' général en chef Bonaparte n'avait pu r'tenir une larme, en apprenant la mort du général Roger.

PIERRE. Et le Vénitien, le traître?

JEAN. On l'cherche encore... j'ai bien dit que j'avais vu le nom de Ludgi écrit sur sa valise... mais il paraît que Ludgi c'n'est qu'un nom d'baptême... enfin au bout de quinze jours j'étais guéri... j'avais retrouvé toutes mes forces, celui qui commandait, un grand qui s'appelle Masséna, me demanda si j'voulais continuer la guerre avec lui, mais je n'pensais qu'à Geneviève... à ma fille... à toi... Et je m'suis mis en route... j'ai toujours couru d'puis deux jours... et j'avais d'jà tourné l'grand lac, quand j'ai entendu d'loin la cloche de Saint-Martin, alors je me suis dit... c'est P'tit-Pierre qui m'appelle; au lieu d'suiv' la route... j'ai pris l'sentier d'la croix! j't'ai vu... j't'ai embrassé... et maintenant je m'sauve pour consoler Geneviève, prendre ma fiotte sur mes bras.., et rire ou pleurer d'joie tout à mon aise. (*Il court à la porte.*)

PIERRE. Attends!.. (*à part*) il faut d'abord qu'il sache...

JEAN, *revenant*. Attendre! et pourquoi?

PIERRE. Parce que... tu sais qu'on dit toujours que si les morts rev'naient, y trouv'raient ben du changement. Il s'est passé bien des choses pendant qu't'étais pas là.

JEAN, *avec épouvante*. Quoi donc?

PIERRE. Écoute moi bien.

JEAN, *avec inquiétude*. Je t'écoute...

PIERRE. D'abord tu sais... c'est-à-dire non, tu n'sais pas que Geneviève a été retrouvée par sa famille?

JEAN. Vraiment?..

PIERRE. Oui, m'n ami, ses père et mère qu'étaient des nobles d'l'Italie sont décédés depuis ben longtemps, mais un oncle qui lui restait a trouvé l'collier d'son enfance... et le joaillier de Chambéry qu'il a fait questionner a raconté tout c'qui savait...

JEAN. Et alors?

PIERRE. C't'oncle qui n'avait pas d'enfant et qu'est mort l'mois passé, a laissé par testament toute sa fortune à Geneviève.

JEAN. A Geneviève?..

PIERRE. Et l'on dit qu'il était l'plus riche de Ferrare... mais comme elle est comtesse ou marquise.

JEAN. Marquise!..

PIERRE. Il y a mis une condition que... que... il y a mis la condition... que...

JEAN. Ell' quitterait... Jean-Claude?

PIERRE. Tu l'savais?

JEAN, *fait un pas et tombe sur un escabeau avec douleur*. J'crois que l'ciel me l'disait par avance... d'puis qu'Geneviève est ma femme... j'ai toujours craint c'malheur-là. (*A Pierre*). Et Geneviève ell' sait tout ça...

PIERRE. Ell' savait ça ben avant ton départ.

JEAN. Comment?..

PIERRE. Oui... on était venu pendant qu't'étais sorti... lui apporter l'testament, et lui conseiller de partir... mais Geneviève all' avait répondu... je suis la fille d'adoption d'la mère Marianne, et la femme de Jean-Claude, sans lui j'périrais dans un palais... et j'suis heureuse avec lui dans la maisonnette, parce que son affection... c'est d'la richesse... on n'change pas l'bonheur contre la fortune... allez... et ne r'venez jamais.

JEAN. Elle avait dit ça?..

PIERRE. Mais ils revenaient toujours... si bien que Geneviève voulait que nous partions tous pour s'cacher d'eux... mais t'es pas r'venu, on r'trouvait bientôt ta veste en lambeaux dans la vallée, on disait qu'on avait fusillé le général et Jean-Claude Thibaut son guide... tous les cousins d'Geneviève l'apprenaient aussi d'leu côté... si bien qu'ils sont venus pour l'emmener...

JEAN. Ils sont venus?..

PIERRE. Parce que la mort défait tous les mariages... Ils l'ont trouvée ben pâle et ben malade la pauv'femme; mais ces gens-là, qu'ont des carrosses, ils ont eu bientôt fait d'aller jusqu'à Chambéry lui chercher un médecin d'la ville qu'a pris soin d'elle... et voilà, Jean-Claude, comment qu'les choses s'sont passées tandis qu't'étais par là... (*Moment de silence.*) Mais, Dieu soit loué!... Jean-Claude est encore bien d'ce monde, Geneviève va r'prendr' la quenouille; restez avec nous, renvoyez les cousins... et l'grand héritage... (*A Jean.*) On n'en r'parlera plus, n'est-ce pas donc?... (*Silence de Jean-Claude.*) J'ai voulu... qu'tu saches tout ça avant qu't'arrive à la maison, et maintenant si tu l'veux bien, j'vas t'accompagner... et nous allons y aller tous les deux. J' dis... n's'allons y aller tous les deux...

JEAN, *lui tendant la main*. Adieu, Pierre!

PIERRE. Ous que tu vas donc?

JEAN. R'trouver la guerre... et l'canon d'la bataille... Adieu!

PIERRE, *le retenant*. Jean-Claude!...

JEAN, *s'animant*. Est-ce que tu ne vois que j'suis maintenant d'trop dans l'monde? Est-ce que j'puis r'paraître auprès d'Geneviève? est-ce que je peux lui ôter la fortune et peut-être la vie, pour lui rendre la pauvreté et l'travail qui la tueraient maintenant...

PIERRE. Mais!...

JEAN. Et si cette blessure que j'ai reçue s'rouvrait, si je n'pouvais plus travailler d'mes bras... faudrait donc que j'voie Geneviève, l'héritière dépouillée, gratter la terre pour me nourrir?

PIERRE. Le fait est qu'ça... mais t'es ben guéri...

JEAN. J'en suis pas ben sûr... et puis la grêle et l'orage... ne peuvent-ils pas encore tomber du ciel?... et crois-tu qu'aujourd'hui qu'Geneviève a vu passer la fortune d'vant elle... j'pourrais encore lui dire: Allons, femme! mets ta fiotte sur ton dos... l'temps est dur; mais la terre est grande; viens, et nous trouverons toujours ben à gagner un morceau de pain... Non! ça ne s'peut plus, p'tit Pierre... en rentrant dans la maison d'ma mère... j'y s'rais p't'être la misère, moi, le froid, la faim...

PIERRE. Et qui t'dit qu'la richesse f'ra le bonheur de Geneviève... crois-tu qu'avec une maison pleine d'or... elle ach'terait une amitié comme la tienne?

JEAN. Oh! non!

PIERRE. Et tu l'sais ben... contentement passe richesse.

JEAN. Oui! c'est vrai... t'as raison.

PIERRE, *cherchant à l'entraîner*. Viens, Jean-Claude... viens trouver Geneviève.

JEAN. Mais si je r'parais... la fortune est perdue pour elle.

PIERRE. Qu'importe?

JEAN. Et si not' pauvre fiotte qu'est si mignonne, v'nait à mourir, peut-être bien que Geneviève se dirait tout bas, en la couchant dans la terre, que notre opulence l'aurait sauvée... et alors, moi! vois-tu, je m'tuerais d'mes mains et j'commettrais un crime.... mieux vaut que j'meure bravement en disant: Vive la France! — Adieu, Pierre.

PIERRE. Attends-moi... j'vas te conduire... ben loin... ben loin... et p't-être ben... que tu changeras d'idée.

JEAN. Viens!

PIERRE, *qui a ouvert la porte*. Attends!

JEAN. Pourquoi?

PIERRE. Geneviève qui sort de l'église...

JEAN. Geneviève!

PIERRE. Elle était venue entendre la messe... et peut-être bien qu'elle va entrer ici.

JEAN. Mon Dieu! où me cacher?

PIERRE, *lui désignant le petit appentis*. Là... Jean.

JEAN. Et quoi qu'il arrive, ne dis pas...

PIERRE, *fermant la porte*. Rien... je n'l'ai pas r'vu. Sainte Vierge, conseillez-nous.

SCENE VI

PIERRE, JEAN, *caché*, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, *entrant*. Bonjour, Pierre.

PIERRE, *cherchant à cacher son émotion*. Tiens! c'est vous... madame Geneviève?

GENEVIÈVE. Je viens de quitter l'église, car j'ai de graves choses à vous dire.

PIERRE, *lui donnant un escabeau*. J'suis tout à vot'service... madame Geneviève.

GENEVIÈVE, *s'asseyant*. D'abord, mon ami, je viens vous dire adieu.

PIERRE. Vous partez?

GENEVIÈVE. Il le faut. Mes parents me disent que je dois paraître au plutôt à Naples pour m'assurer la possession de l'héritage auquel mon infortune me donne droit de prétendre. Je n'ai plus Jean-Claude dont le travail nous faisait vivre... Il faut que j'accepte une grande fortune pour garantir ma fille d'une misère que seule, je ne pourrais conjurer... Je viens d'abandonner au bon pasteur de Saint-Martin les quatre arpents des genets, qui l'aideront à secourir les pauvres... et je vous apporte, mon ami, (*elle prend une bourse de cuir*) les quarante écus que votre pauvre ami a payés de sa vie.

PIERRE. A moi, madame Geneviève?

GENEVIÈVE, *pleurant*. Et vous ne pourrez les refuser... C'est votre part de l'héritage et du souvenir de votre meilleur ami.

PIERRE. Merci, madame Geneviève.

GENEVIÈVE. L'argent se dépensera, mais gardez bien la bourse... C'était sa bourse de voyage... (*Se levant et lui donnant une clef.*) Voici, maintenant, la clef de la maison de Jean-Claude... Soyez-en le maître et le gardien ; et si vous voulez l'habiter...

PIERRE. Moi ! y demeurer sans vous, sans lui, oh ! non. La richesse a fermé pour longtemps le pauvre maisonnette.

GENEVIÈVE. Dieu fasse que cette richesse qui me coûte si cher, m'aide... à garder le seul bien qui me reste, à me conserver ma fille Si vous saviez, mon ami, combien de fois, pendant les absences de Jean-Claude, je l'ai tenue brûlante ou glacée sur mes genoux, combien de fois... j'ai prié Dieu dans mon désespoir... et Dieu m'exauçait... le mal cessait au retour de son père, auquel je ne disais rien d'une inquiétude évanouie... Car sa fille, c'était son trésor, sa vie... Mon pauvre Jean-Claude ! Dieu m'est témoin que tant qu'il a vécu, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui éviter de la peine. (*Elle s'essuie les yeux.*)

PIERRE, *à part*. J'ai bien envie d'appeler Jean Claude.

GENEVIÈVE, *continuant*. Et si j'ai, dans ma douleur, une ombre de consolation, Pierre, c'est quand je pense qu'il doit se dire, en nous voyant de là-haut : Geneviève pourra maintenant garantir notre fille des froids de l'hiver, de la bise d'automne et la voir grandir sous un plus beau soleil.

PIERRE, *à part*. J'ose plus l'appeler. .

GENEVIÈVE. Adieu, Pierre !.. rappelez-vous encore que Geneviève riche à Ferrare, y sera sans un véritable ami.

PIERRE. Vous êtes bien bonne... et je vous aimerai ben toujours ; mais je n'pourrais pas vivre dans l' grand monde qui vous appelle... j'y serais quasiment comme un chardon dans les fleurs d'un jardin, et l' chardon, voyez-vous, faut l' laisser où le vent l'a semé... Quand il vient dans la vallée y n' gêne personne, et quelquefois même, y peut garder dans ses feuilles quequ' gouttes de rosée pour donner à boire aux petits oiseaux quand la chaleur a tout séché dans la montagne... il faut l' laisser là ous qu'il est, voyez-vous... Mais... vous n' partez pas avant l'tantôt ?

GENEVIÈVE. Dans une heure, peut-être.

PIERRE. Dans une heure ?

GENEVIÈVE. Embrassez-moi, Pierre.

PIERRE, *se jetant dans ses bras*. Ah ! madame Geneviève !

GENEVIÈVE. Que le ciel, mon ami, vous fasse la vie heureuse... (*Elle monte à la porte, se retourne, tend la main à Pierre qui la prend et l'embrasse avec effusion. Geneviève part. Jean, qui a ouvert la porte, fait deux ou trois* [illegible] *en scène.*)

SCÈNE VII.

PIERRE, JEAN.

PIERRE. Allons vite trouver Jean, et s'il veut empêcher qu'elle parte... (*Le voyant.*) Le voici !

JEAN. Comprends-tu maintenant que je suis de trop dans le monde ?

PIERRE. Oui... c'est-à-dire non !... faut pas s' presser... faut voir...

JEAN, *passant la scène*. Elle la conduira sous un plus beau soleil... Oh ! j'aurai du courage pour affronter la mitraille... J'aurais pu mourir de ma blessure... merci à Dieu qui a permis qu'avant d'fermer les yeux... je les voie heureuses dans l'avenir.. Viens, partons, Pierre... ma tête brûle et j'ai hâte.., (*On entend sonner trois coups de cloche.*)

PIERRE. Attends ! cette cloche annonce la fin de la messe ; on va sortir de l'Église... Geneviève va passer devant la maison,

JEAN. Si elle y entrait !

PIERRE. J' vas mettr' le verrou. . (*Il le met.*) On croira que j' suis sorti .. maintenant faisons silence. (*La cloche ressonne jusqu'à la fin*

JEAN. Si j' pouvais la voir une fois encore ..

PIERRE, *allant à la porte*. Veux-tu qu' j'ouvre la porte ?

JEAN, *le retenant*. Non ! (*Il désigne la fenêtre latérale et va regarder à travers les vitres.*) Je vois du monde sur la route, des inconnus... ses riches parents sans doute... Geneviève est avec eux... Geneviève ! Elle porte ma fille... ma Jeanne !... Mais c'est mon bien... ma fille... on me l'emporte... mon enfant ! (*Avec déchirement.*) On m' prend tout... tout !... (*Dans un complet délire.*) Mais.. je n' peux pas priver ma fille d' l'amour de son père !...

PIERRE. Non !

JEAN, *à Pierre*. C'est un sacrifice que l' bon Dieu... défend peut-être !

PIERRE. L' bon Dieu l' défend... ben sûr, .. j' vas appeller Geneviève.

JEAN, *l'arrêtant*. Non !... j' vas y aller moi-même... mais... si j' deviens l' bourreau d' mon enfant !.. Mon Dieu Seigneur !... est-ce ma blessure qui se rouvre... ou le désespoir qui m' tue ?.. j'étouffe !... Oh ! P'tit-Pierre... si tu savais... ce que j'ai de chagrin dans l' cœur !... (*Il tombe en sanglottant dans les bras de Pierre .. et la cloche sonne à toute volée, tandis que le rideau tombe.*)

ACTE I.

Une pièce richement décorée de l'hôtel du Comte d'Arezzo, rue de Verneuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIMON, *puis* MOREL.

SIMON, *arrangeant les rideaux*. Ah ! ah !... la foule descend en courant la rue de Verneuil... et prend la rue du Bac... si vous voulez voir passer l'Empereur, il va traverser le pont du Carrousel pour rentrer au château. (*Les deux domestiques sortent en courant.*) Je ne vois pas, puisque monsieur le comte d'Arezzo n'est pas encore rentré, pourquoi je ne me donnerais pas aussi la satisfaction... (*Il va pour sortir, et rencontre Morel qui entre.*) Monsieur Morel !

MOREL. Tu es seul, Simon ?

SIMON. Seul

MOREL *ferme la porte du fond et s'approche de Simon*. Ah çà, mon garçon, tu n'as pas oublié que lorsqu'il y a deux mois, je t'ai placé chez monsieur le comte d'Arezzo... je t'ai promis...

SIMON. Que vous doubleriez mes gages...

MOREL. A condition que..

SIMON. Je vous dirais tout ce qui se passe chez lui.

MOREL *lui donne de l'or*. Voici deux napoléons.

SIMON. Merci ; maintenant questionnez-moi.

MOREL. D'abord, sais-tu où est monsieur le comte ?

SIMON. Il est sans doute au Trésor, où l'appellent ses occupations de receveur des contributions de Venise.

MOREL. Non, je viens du Trésor. Est-il encore sorti cette nuit ?

SIMON. Oui, et je suppose qu'il est allé au bal masqué de Frascati car... (*montrant un masque qui est sur le meuble*), j'ai trouvé ce matin dans cette chambre... ce manteau et ce masque.

MOREL, *prenant le masque*. Un masque ! Il ne manque pas une des fêtes de Frascati (*il le rend à Simon qui va le reposer sur le meuble*), parce qu'on y joue gros jeu. (*Haut.*) Madame la comtesse.

SIMON. Est sortie... mademoiselle Jeanne est seule à l'hôtel.

MOREL. Est-il toujours question de son mariage ?

SIMON. Plus que jamais, quoiqu'on n'en dise rien. .

MOREL. Est-ce que monsieur le comte et madame la comtesse ont eu une explication ?

SIMON. Non, madame la comtesse ne peut joindre le comte.

MOREL. Qui d'ailleurs refuserait son consentement.

SIMON. On pourra s'en passer à la majorité de mademoiselle Jeanne.

MOREL. Oui, mais d'ici là...

SIMON. Elle sera majeure dans dix jours.

MOREL. Dans dix jours ; en es-tu sûr ?

SIMON Je puis vous affirmer que les obstacles que monsieur le comte met depuis six mois à ce mariage, seront levés dans dix jours par la majorité de mademoiselle Jeanne.

MOREL. Qui probablement alors exigera ses comptes de tutelle ?

SIMON. Ça va sans dire.

MOREL. Qui t'a donc appris tout cela ?

SIMON. Personne. — Un domestique un peu curieux sait tout sans rien apprendre : un mot d'un côté, un mot de l'autre, une lettre oubliée, enfin ! vous me payez pour être informé, j'amasse... et je vous instruis

MOREL. Je n'ai pas un instant à perdre... il faut que je voie monsieur le comte aujourd'hui même...

SIMON. Voulez-vous l'attendre ?

MOREL. Non, j'ai deux courses à faire... A qu'elle heure sort-il ici ?

SIMON. Je ne sais ; quelquefois on le croit bien loin, et il est dans cette chambre ; je crois vraiment qu'il y entre à travers les murs.

MOREL. Je vais me hâter. (*S'arrêtant près de la porte.*) Où il y a-t-il près d'ici une place de voitures ?

SIMON. Rue du Bac.

MOREL. C'est juste... et quand je reviendrai... tu m'introduiras.

SIMON, *hésite*. Vous introduire... il n'est pas convenu... que...

MOREL, *revenant à lui*. Je triplerai les gages.

SIMON, *affirmativement*. Vous verrez monsieur le comte.

MOREL. A bientôt. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE II.

SIMON, JEANNE.

SIMON *le regarde sortir*. Cet homme est-il l'ami ou l'ennemi du comte d'Arezzo ? Est-il son débiteur ou son créancier ? Ma foi ! qu'il soit ce qu'il voudra, pourvu qu'il ne fasse pas de la fausse monnaie. (*Il regarde les deux pièces d'or.*) Mais j'entends une voiture. (*Il va à la fenêtre.*) Monsieur le comte, peut-être ? Non, c'est le coupé de madame la comtesse. Et moi qui ai oublié de dire à mademoiselle Jeanne le résultat de la commission dont elle m'a chargé. Hâtons-nous (*Jeanne entre par la gauche.*) Mais, la voici ! (*A Jeanne.*) J'allais me rendre auprès de vous, mademoiselle.

JEANNE. Je m'impatientais en vous attendant. Eh bien ?

SIMON. Je suis allé à la poste ; il n'est venu aucune lettre d'Italie pour madame la comtesse.

JEANNE *à part*. Il n'a pas écrit. (*A Simon.*) Merci. (*A part.*) Quinze jours sans nous écrire.

SIMON, *l'observant*. Ça la désole.

JEANNE, *à part*. Henri ne m'aime pas comme je l'aime !...

SIMON. Mademoiselle sait-elle que madame la comtesse sa mère vient de rentrer à l'hôtel ?

JEANNE. Vous croyez.

SIMON. L'on dételle déjà ses chevaux...

JEANNE. Je l'ignorais. (*Elle va pour sortir.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE Je te cherchais, Jeanne... que fais-tu donc ici ?

JEANNE. J'étais venue questionner Simon

LA COMTESSE. Mais qu'as-tu donc ?... tu as l'air chagrin .. est-ce que vous attendez quelque chose, Simon ?

SIMON. Rien... madame la comtesse.

LA COMTESSE. Est-ce que tu as vu monsieur le comte ?.. est-ce qu'il t'a parlé ?

JEANNE. Non ! mais quand je pense que depuis quinze jours nous n'avons pas eu de nouvelles d'Italie.

LA COMTESSE. C'est là ce qui te chagrine... pauvre enfant... rassure-toi, sèche tes larmes, et songe que peut-être le colonel Henri pense plus à toi que tu ne penses à lui. (*Elle va s'asseoir sur la causeuse.*)

JEANNE, *la suivant*. D'abord, ce n'est pas possible.. et puis il ne le prouve pas par son silence. .. Il y a une heure environ... j'ai vu paraître un domestique avec une lettre à la main.. si tu savais, mère, comme mon cœur a battu... mais j'ai été bientôt détrompée.. C'était une lettre de la maréchale, qui nous invite le quinze de ce mois à sa soirée d'adieu.

LA COMTESSE. Oui, je le sais... je quitte la maréchale... et elle va bientôt venir te prendre pour te conduire au château.

JEANNE. Moi ?

LA COMTESSE. Oui... il y a aujourd'hui messe en musique à la chapelle... la maréchale a deux places dans la tribune des dames d'honneur, elle en met une à ta disposition, et se charge de t'accompagner. . Ainsi, mon enfant, dépêche-toi, appelle ta femme de chambre, fais-toi belle. .. bien belle.

JEANNE. Et toi ?

LA COMTESSE. Moi, je profiterai de ton absence, pour voir monsieur le comte et lui parler enfin de ton mariage.

JEANNE. Ecoute, mère, j'ai l'âme trop triste pour être disposée à faire de la toilette et à sourire à tout le monde... permets, je t'en prie, que j'écrive un mot pour remercier la duchesse, et que je reste avec toi. (*Elle s'assied près de sa mère.*)

LA COMTESSE. Si je le permettais... tu en serais fâchée plus tard.

JEANNE. Pourquoi ?

LA COMTESSE. Parce que j'espère que tu verras à la chapelle quelqu'un qui dissipera ta tristesse.

JEANNE. Qui donc ?

LA COMTESSE. Quelqu'un qui arrive d'Italie.

JEANNE. Qui apporte des nouvelles du colonel Henri ?

LA COMTESSE. Et qui sait pourquoi il n'a pas écrit depuis quinze jours.

JEANNE. Il le sait !

LA COMTESSE. Oui... puisqu'il me l'a dit.

JEANNE. Et tu ne me le dis pas ?

LA COMTESSE. Je n'en ai pas encore eu le temps...

JEANNE. C'est vrai !

LA COMTESSE. Le colonel n'a plus écrit... parce que la séparation lui devenait insupportable, il a sollicité une mission près de l'empereur.

JEANNE. Pour venir en France ?

LA COMTESSE. Il l'a obtenue... s'est mis en route, il y a deux jours, il est arrivé à Paris..

JEANNE. Henri ?

LA COMTESSE. Hier, il a été reçu par l'empereur et il assiste aujourd'hui à la messe au château.

JEANNE. Tout cela est bien vrai, n'est-ce pas ? puisque c'est toi qui le dit.

LA COMTESSE. Très-vrai, mon enfant ; veux-tu encore remercier la duchesse...

JEANNE, *l'embrassant*. Oh ! non.

LA COMTESSE. Va donc vite t'habiller, va. (*Elle se lève et passe la scène.*)

JEANNE, *se levant aussi*. Tu l'as donc vu ?

LA COMTESSE. La duchesse ?

JEANNE. Non, Henri.

LA COMTESSE. Je l'ai vu ce matin.

JEANNE. T'a-t-il parlé de moi ?

LA COMTESSE. Puisqu'il vient pour toi.

JEANNE. Que t'a-t-il dit ?

LA COMTESSE. Oh ! nous n'avons pas le temps d'entrer dans les détails... va vite t'habiller.

JEANNE. J'y cours... Est-ce que tu l'as vu chez la duchesse ?

LA COMTESSE. Nous y sommes entrés ensemble.

JEANNE. Comment la duchesse l'a-t-elle trouvé ?

LA COMTESSE. Très-bien.

JEANNE. Et il t'a parlé de moi ?

LA COMTESSE. Mais oui...

JEANNE. L'as-tu trouvé changé ?

LA COMTESSE. Tu en seras juge toi-même... mais va donc t'habiller, la duchesse va venir.

JEANNE. Je ne serai pas longue à me parer, j'ai le cœur si content.

LA COMTESSE. Tu ne seras pas longue... j'affirmerais bien que tu ne seras pas prête avant une heure.

JEANNE. Une heure... parions, veux-tu ?... Quoi ? un baiser... c'est dit (*elle l'embrasse*), et je me paye d'avance... je suis sûre de gagner.

LA COMTESSE, *souriant*. Et cependant, si tu perdais ?

JEANNE, *vivement*. Je t'en rendrais deux... et nous serions quittes. (*Sautant de joie.*) Oh ! que je suis donc heureuse... (*Elle est interdite à la vue du Comte.*)

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, JEANNE, LE COMTE, *entrant par le fond.*

LE COMTE. Eh bien... Jeanne, vous ne vous réjouissez plus... est-ce que je vous fais peur ?

JEANNE, *timide*. Non. .. mon père !...

LE COMTE. En vérité, vous me le feriez croire. (*Lui prenant la main.*) Gardez votre gaîté, mon enfant, elle vous sied à ravir... et ne la cachez pas devant moi, qui tout à l'heure m'occuperai de vous.

JEANNE. Vraiment, mon père ?

LE COMTE. Oui, je quitte un de nos plus riches diplomates qui a un fils attaché au département des finances, et je songeais...

JEANNE, *vivement*. Vous savez bien, mon père, que je suis promise au colonel Henri.

LE COMTE. Je sais que madame la comtesse votre mère a eu la faiblesse d'encourager les espérances de ce jeune homme que je ne connais pas, et je serai bien aise d'avoir avec vous une conversation à ce sujet... Veuillez donc vous asseoir.

LA COMTESSE, *passant entre eux*. Jeanne ne pourrait vous écouter à cette heure, monsieur le comte... madame la duchesse l'attend pour la conduire au château.

LE COMTE. Je regrette que ma fille ne puisse me sacrifier...

LA COMTESSE. C'est impossible... la duchesse arrive et Jeanne est en retard. (*A Jeanne.*) Va, mon enfant... et hâte-toi.

JEANNE, *à sa mère*. Pauvre mère, à toi seule les ennuis.

LA COMTESSE. Ne t'en inquiète pas, sois heureuse... et dépêche-toi. (*Elle sort par la gauche.*)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE. J'espère, madame, qu'en assignant à l'avance un rendez-vous à ma fille... je pourrai compter sur son attention. (*Il va poser des papiers sur la table.*)

LA COMTESSE. Je m'étonne que vous sollicitiez à cette heure un entretien que depuis six mois vous avez toujours évité.

LE COMTE. C'est que je ne pensais pas que vous continueriez à donner suite à un projet d'alliance que mon silence blâmait.

LA COMTESSE. Et pourquoi ce silence ? pourquoi ce blâme ?

LE COMTE. Parce que dans l'intérêt de Jeanne je devais résister à l'entraînement dangereux de l'affection qui vous égare. (*Il s'assied près de la table.*)

LA COMTESSE. Vous vous trompez, monsieur.

LE COMTE. Mais heureusement ! je suis là pour interposer ma prudence.

LA COMTESSE. Ou plutôt votre haine, monsieur le comte.

LE COMTE. De la haine ? et pour qui ?

LA COMTESSE. Pour ma fille !

LE COMTE. Moi, la haïr !

LA COMTESSE. Vous savez, monsieur le comte, que j'avais juré de rester veuve, quand les moines de la Concordia me contestèrent l'héritage dont depuis deux ans déjà j'étais en possession.

LE COMTE. Je m'en souviens.

LA COMTESSE. Vous devez vous le rappeler en effet, car on m'a dit plus tard que vous aviez conseillé cette injuste réclamation. (*Elle s'assied près de lui.*)

LE COMTE. C'était une calomnie !

LA COMTESSE. Vous savez enfin que le conseil souverain de Venise, auquel j'eus recours, ne me promit sa protection que si je contractais un second mariage avec un noble italien qui deviendrait à la fois mon époux et le père adoptif de ma fille.

LE COMTE. C'est vrai.

LA COMTESSE. Je n'avais plus alors à choisir entre l'avenir de ma fille et l'existence de son pauvre père, mon devoir m'était dicté. Vous étiez près de moi, vous qui aviez su vous emparer de ma confiance, et lorsque pour préserver la fortune de ma fille, je devins votre femme, nous signâmes un contrat qui reconnaît à mon enfant la moitié de ma fortune, et vous institue son tuteur, vous avez exigé qu'il fût déclaré dans ce même contrat que cette fortune vous appartiendrait personnellement, si ma pauvre Jeanne venait à mourir, et cette exigence extrême, je l'ai signée, monsieur le comte, car après ma fille tout devait m'être indifférent. Dès ce jour, vous qui aviez jusqu'alors entouré Jeanne de soins et de prévenance... vous avez cessé de feindre... monsieur... vous avez jeté le masque.

LE COMTE. Moi... madame !

LA COMTESSE. Quand le premier Consul, ayant conquis l'Italie, vous appela en France comme envoyé de Venise, ne vouliez-vous pas déjà me séparer de ma fille et l'empêcher de nous suivre ?

LE COMTE. Je voulais éloigner de madame la comtesse d'Arezzo un enfant qui semblait rappeler toujours le nom oublié de madame veuve Jean-Claude.

LA COMTESSE. Le nom de Jean-Claude Thibaut m'a toujours honorée, monsieur le comte.

LE COMTE. Vous n'êtes pas difficile, madame... Ensuite ?...

LA COMTESSE. Peu de temps après notre arrivée à Paris, n'ai-je pas vu ma pauvre fille tomber malade, et se traîner chancelante, accablée de votre froideur, épuisée par nos querelles domestiques dont elle était l'objet ? les médecins inquiets n'ont-ils pas prescrit les voyages ? n'ai-je pas eu bientôt la triste preuve que vos continuelles injustices avaient causé son mal, puisqu'au bout d'un mois de calme et de repos... elle avait retrouvé la santé... Et lorsqu'après deux ans de séjour en Italie, Jeanne et moi sommes accourues, pleines de confiance, vous demander votre consentement à son mariage avec le colonel Henri, que nous avions connu à Florence, et à qui j'avais donné ma parole, n'avez-vous pas, depuis six mois, mis obstacle à ce mariage, sans explication, sans motif... comme si vous trouviez un secret plaisir à torturer ma Jeanne, ou comme si son bonheur à venir vous faisait peur à l'avance. Et maintenant, dites-moi, monsieur le comte, si vous ne haïssez pas ma fille... dites-moi, je vous en prie, comment donc l'aimez-vous ?

LE COMTE, *se levant et passant de l'autre côté ; affectant un grand calme*. Je ne répondrai pas, madame, à une accusation... insensée... qu'excuse peut-être l'agitation de votre âme, et je vous dirai sans colère... qu'il ne me convient pas d'autoriser l'union de... ma

belle-fille... avec je ne sais quel jeune colonel inconnu.

LA COMTESSE. Qui porte un nom que l'armée vénère, car il est fils du général Roger.

LE COMTE, *feignant l'ignorance*. Je n'ai jamais entendu parler de ce général...

LA COMTESSE, *se levant et allant à lui*. Je vous ai déjà dit, monsieur, que le général Roger a été fusillé dans le mont Cenis... avec Jean Thibaut, son compagnon d'infortune... et ne trouvez-vous pas, monsieur le comte, que dans l'union de ces deux enfants, dont les pères sont morts pour la même cause... il y a quelque chose de providentiel?

LE COMTE. Ce serait très-romanesque, assurément; mais c'est complétement impossible, car moi aussi, j'ai mon projet d'alliance pour ma belle-fille. (*Il retourne près de la table.*)

LA COMTESSE. Vous?

LE COMTE. Je veux, moi, que cette alliance nous serve à augmenter nos relations avec la cour de France, et je n'ai pas abdiqué mon double droit de beau-père et de tuteur.

LA COMTESSE. Après avoir abreuvé Jeanne de vos dédains, de votre indifférence depuis douze ans... vous vous rappelez aujourd'hui que vous êtes son beau-père, parce qu'il vous plaît de disposer d'elle à votre fantaisie et de la sacrifier à quelque ambition cachée... mais, monsieur le comte, ce serait un crime!

LE COMTE. Madame!... je suis étonné...

LA COMTESSE. De me trouver si résolue... En effet, cela doit vous surprendre; j'ai toujours été avec vous sinon soumise, au moins résignée, mais ma résignation cesse quand il s'agit de l'avenir de ma fille... A cause de vous, je l'ai vue pleurer enfant, je l'ai vue pleurer jeune fille, et je ne veux pas qu'à cause de vous, épouse, elle pleure encore, et je vous le déclare, ce mariage se fera parce que sa vie, son bonheur en dépendent... parce qu'il est temps qu'enfin Jeanne vive et se console, parce que je ne veux pas qu'un jour l'ombre de Jean-Claude, qui est mort pour nous... vienne demander à la comtesse ce qu'elle a fait de l'existence de la fille de Geneviève... et dussé-je, dans ma lutte avec vous, rencontrer même la mort... je vous le jure, monsieur le comte, je l'affronterai sans pâlir...

LE COMTE. Vous voulez, à ce que je vois, une guerre bien complète.

LA COMTESSE. Non, monsieur le comte, car je vous en supplie encore... autorisez ce mariage.

LE COMTE. Jamais, madame.

LA COMTESSE. Le temps a dévoré l'espace, monsieur le comte; dans dix jours, Jeanne sera majeure.

LE COMTE. Et alors?...

LA COMTESSE, *calme*. Libre, et maîtresse de ses actions, elle contractera un mariage que le ciel bénit d'avance, et son fondé de pouvoir viendra vous demander ses comptes.

LE COMTE, *effrayé*. Quoi, madame! vous oseriez sans craindre le scandale....

LA COMTESSE. Le dévouement d'une mère pour sa fille ne peut causer aucun scandale...

LE COMTE, *s'exaltant*. Dans dix jours, madame, vous voulez user d'un droit rigoureux, et je veux user des miens qui doivent durer dix jours encore.

LA COMTESSE, *à part*. J'éloignerai Jeanne, dix jours seront bientôt passés.

LE COMTE. Je veux interroger ma pupille, ne serait-ce que pour constater sa désobéissance; alors, madame, vous pourrez vous en prendre à ma haine, car elle sera justifiée, mais... je parviendrai peut-être à convaincre Jeanne.

LA COMTESSE. La désespérer, oui, mais jamais la convaincre.

LE COMTE. Je la saurai demain.

LA COMTESSE, *à part*. Je l'éloignerai dès ce soir. (*Haut.*) Vous êtes bien décidé, monsieur le comte?

LE COMTE, *affirmativement*. Oui, madame.

LA COMTESSE, *à part*. Jeanne partira ce soir. (*Haut.*) Je me retire, monsieur le comte.

SCENE VI.

LE COMTE, SIMON.

LE COMTE, *seul se promène agité*. J'ai trop attendu... j'ai trop retardé cette explication... j'étais fou d'espérer... Si je ne puis rien obtenir de Jeanne par la persuasion, par l'intimidation, il faudra que je parvienne à ajourner ce mariage. S'il me fallait lui rendre ses comptes... je serais non-seulement ruiné, mais déshonoré! voyons! J'ai dix jours encore, mais dix jours seulement... heureusement le héros de cette aventure est à quatre cents lieues d'ici... — Mais j'y songe... j'ai des amis à Florence... un surtout, habile, intrigant... audacieux... Si tandis que j'agirai ici je le faisais manœuvrer à Florence... il pourrait s'introduire auprès du colonel... lui susciter des inquiétudes... lui faire naître des doutes... tandis que de mon côté... oui, je veux lui écrire sans retard. (*Il sonne.*) Exposons-lui d'abord l'affaire. (*Il prend la plume*) en l'intéressant au succès. (*Il se met à écrire à la table.*)

SIMON. Monsieur le comte a sonné?

LE COMTE. Oui... que l'on dételle... je ne ressors pas...

SIMON. Bien, monsieur le comte... je voulais vous dire...

LE COMTE. Quoi?

SIMON. Que monsieur Morel...

LE COMTE. Je ne puis le recevoir... je n'ai pas le temps.

SIMON. C'est qu'il insiste..

LE COMTE, *élevant la voix* Renvoyez-le... je ne puis... je suis pressé.

MOREL, *entrant*. Et moi aussi, M. le comte...

SIMON, *à part*. Très-bien!... (*Il sort et referme les portes.*)

SCENE VII.

LE COMTE, MOREL.

MOREL. Je suis désolé, monsieur, de vous déranger, mais enchanté de vous joindre.

LE COMTE, *après un mouvement de colère* Que voulez-vous?

MOREL. Vous prévenir que je viens de passer à la Banque le bon à vue que vous m'avez souscrit pour la somme de cinq cent douze mille francs que vous me devez.

LE COMTE, *écrivant toujours, et très indifféremment*. Eh bien! monsieur Morel, vous aurez la peine de reprendre à la Banque ce bon de cinq cent douze mille francs... car je ne puis le payer maintenant.

MOREL. Vous ferez des fonds; moi, je ne puis plus attendre.

LE COMTE. Et pourquoi... cette exigence?

MOREL, *s'approchant de lui et à demi-voix*. Parce que tandis que le jeu vous absorbe... vous ne voyez pas que les difficultés s'élèvent, parce que dans dix jours mademoiselle Jeanne qui sera majeure... vous fera les sommations d'usage... dans quinze, elle vous demandera ses comptes... et comme je sais vos affaires passablement embrouillées, je veux être remboursé le premier.

LE COMTE, *se levant*. Et vous avez pensé, monsieur Morel, que je n'avais rien prévu... rien préparé pour me garantir... et c'est une pensée aussi outrageante pour moi qui vous rend si audacieux et si ingrat?

MOREL. Qu'espérez-vous donc, M. le comte?

LE COMTE. Sachez d'abord que ce mariage de ma belle-fille ne se fera pas avant six mois s'il se fait jamais... accordez-moi donc trois mois, et d'ici là... la chance ne me sera pas toujours contraire, et tenez cette nuit ma veine était au gain... nous nous étions réunis vingt joueurs déterminés à Frascati. nous ne craignions pas d'être connus la fête nous autorisait à jouer masqués... et j'avais trois mille napoléons devant moi, quand le jour est venu nous interrompre.

MOREL. Vraiment!

LE COMTE. Vingt fois de suite dans mon jeu, la carte maîtresse et le valet de carreau!

MOREL. Vingt fois?

LE COMTE. Vingt fois.

MOREL, *tendant la main*. Si vous me donniez un à-compte?

LE COMTE. Fi donc!.. J'aurais l'air de vous confondre avec mes fournisseurs.

MOREL. Oh! ça m'est bien égal.

LE COMTE, *lui prenant la main*. Et je fais trop de cas de vous, Morel, pour... Mais cette veine reviendra .., la veine a sa durée comme la malchance.. J'aurai d'ailleurs bientôt d'autres ressources pour vous payer.. accordez-moi donc trois mois, et laissez-moi seul. (*Il le conduit à la porte du fond.*) Je veux achever une lettre très-importante que j'adresse à Florence où est le colonel Henri. (*Il se rassied pour écrire.*)

MOREL, *près de la porte du fond*. Le colonel? mais il est à Paris.

LE COMTE. Vous vous trompez.

MOREL, *se rapprochant*. Pas du tout, j'en suis sûr, je viens de l'apprendre au cercle... Hier, il a été reçu par l'empereur, et ce matin, il le suivait à la revue.

LE COMTE. C'est une erreur... madame la comtesse, que je viens de voir, n'aurait pas manqué de me le dire.

MOREL. C'est qu'elle l'ignore ou qu'elle a voulu le cacher.

LE COMTE. Vous êtes fou... ça ne se peut pas.

SIMON, *entrant*. Monsieur le colonel Henri Roger sollicite l'honneur d'être admis auprès de monsieur le comte.

MOREL. Quand je vous le disais.

LE COMTE, *à Simon*. Faites attendre le colonel. (*Simon sort.*)

MOREL. Le croyez-vous encore à Florence?

LE COMTE. Eh bien, Morel, je suis bien aise de le voir en face, on n'est jamais si bien servi que par soi-même. (*Désignant la causeuse.*) Asseyez-vous... je vais le recevoir devant vous et de telle façon, que peut-être aujourd'hui même ce mariage sera rompu.

MOREL, *qui s'est assis*. Ce serait bien joué

LE COMTE. Et je suis en veine. (*Elevant la voix.*) Faites entrer le colonel.

SCENE VIII.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, *s'inclinant*. Monsieur le comte, veuillez recevoir mes hommages.

LE COMTE. Quel est, monsieur, le but de votre visite?

HENRI. Vous n'ignorez pas, monsieur le comte, que j'aspire à devenir l'époux de mademoiselle Jeanne, votre belle-fille. J'ai eu l'honneur de vous adresser à ce sujet deux lettres d'Italie, qui, à mon grand regret, sont restées sans réponse.

LE COMTE. Ce qui voulait dire, monsieur, que je n'accueillais pas votre demande.

HENRI. Je l'ai craint, monsieur... mais comme mon seul bonheur en ce monde dépend de ce mariage, j'ai voulu venir vous solliciter, vous supplier.

LE COMTE. Je trouve au moins étrange, monsieur, que vous ayez pris la liberté de venir m'interroger, quand tout devait vous convaincre à l'avance d'un refus, et que je déclare ici immuable et formel.

MOREL, *à part*. Voilà qui est clair.

HENRI, *quittant le ton suppliant*. C'est que j'y viens, monsieur le comte, porteur d'un message qui sera peut-être de nature à changer vos déterminations.

LE COMTE, *se levant*. Un message?

HENRI, *avec douceur*. Mais avant que j'emploie un moyen que je repousse... je vous en conjure, monsieur, souffrez que je m'explique.

LE COMTE. Vous venez, dites-vous, porteur d'un message... quel est-il? donnez.

HENRI. Non, monsieur le comte... Je ne veux user d'aucune influence.

LE COMTE. J'attends ce message.

HENRI. De grâce, monsieur, écoutez-moi d'abord.

LE COMTE, *impérieusement.* Ce message, monsieur... ou je me retire.

HENRI, *le lui donnant.* Puisque vous le voulez, le voici.

LE COMTE, *le prend brusquement; mouvement d'Henri.* Je suis curieux de savoir qui ose se vanter de pouvoir influer sur mes volontés.

MOREL, *à part.* Et moi aussi.

LE COMTE, *lisant avec indifférence.* « Monsieur le comte, madame la comtesse d'Arezzo a promis la main de sa fille au colonel Roger. Le colonel est fils d'un de mes compagnons d'armes, j'approuve ce mariage.. et serai heureux de signer au contrat. Napoléon. (*Froissant la lettre avec colère.*) L'empereur !

MOREL, *à part.* C'est une partie perdue.

LE COMTE, *ému.* Les désirs de l'empereur sont des ordres.. pour moi... mais c'est.. une volonté qu'on m'impose, un consentement qu'on m'arrache.. et je dois vous avouer, monsieur, que surpris ainsi, j'aurai besoin de quelques jours.. pour me préparer.

HENRI. Nous attendrons, monsieur, et pendant ce temps vous apprendrez à me reconnaître ; bientôt peut-être devrai-je à votre liberté d'action ce qu'aujourd'hui je ne dois qu'à l'intervention de l'empereur... et nous oublierons ce message dont je ne me fusse jamais servi, monsieur, si votre pénible accueil ne m'y avait forcé... Mais je veux sortir d'ici sans voir madame la comtesse et en emportant le secret de ce qui s'est passé... et j'en sors heureux parce que j'espère que ce qui commence par la contrainte finira par l'amitié. (*Il tend la main au Comte.*)

LE COMTE, *anéanti.* J'en doute... Adieu, monsieur. (*Il refuse de lui donner la main.*)

HENRI, *après un mouvement.* Non, pas adieu, monsieur le comte; mais au revoir. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, MOREL.

LE COMTE. Eh bien! Morel?

MOREL, *se levant.* Eh bien! monsieur le comte, tirez-vous de là si vous pouvez. (*Il prend son chapeau.*) Quant à moi, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

LE COMTE. Où allez-vous?

MOREL. Hâter la présentation de mon bon de 512,000 francs.

LE COMTE. Attendez, vous ne savez donc pas qu'en m'accablant vous vous perdriez aussi?

MOREL, *près de la porte du fond.* Pourquoi, s'il vous plaît?

LE COMTE. Parce que j'ai dû m'arranger pour qu'il en fût ainsi.

MOREL, *revenant.* Comment, comment?

LE COMTE, *à demi-voix.* Vous ne devez une fortune acquise en une année qu'à ma protection. Vous n'avez fait de si énormes bénéfices que parce que moi, dépositaire d'importants capitaux, je me suis servi de vous pour des opérations illicites que je ne pouvais faire moi même... et j'ai eu soin de vous rendre si bien responsable... que ma ruine vous conduirait tout droit en cour d'assises.

MOREL. Mais c'est un guet-apens!

LE COMTE. Non, c'est de la prévoyance...

MOREL, *furieux.* Mais vous êtes un coquin, vous!

LE COMTE. Pardieu! vous en êtes bien un autre, et je vous le prouverai tout à l'heure. Mais nous n'avons pas le temps de nous faire des compliments, il s'agit d'abord de nous tirer d'embarras.

MOREL. Vos embarras ne sont pas les miens, vous m'avez souscrit une obligation qui ne relate rien de nos rapports; elle est parfaitement en règle. (*Il veut sortir.*)

LE COMTE, *lui barrant le passage.* Je vous l'ai souscrite au nom de Morel, et vous ne vous appelez pas Morel.

MOREL. Moi!

LE COMTE. Vous qui n'avez pris ce nom qu'après vous être échappé de Florence, où vous deviez être jugé comme faussaire.

MOREL. Quoi! vous saviez...

LE COMTE. Que le jour où vous voudriez me nuire, je pourrais vous livrer à l'envoyé de Florence qui me débarrasserait de vous.

MOREL, *changeant de ton.* Si cela devait arriver, monsieur le comte, je m'attacherais si bien à vous que nous serions peut-être compromis ensemble.

LE COMTE, *très-calme.* Et je crois que nous ferons bien de nous entendre pour ne l'être ni l'un ni l'autre.

MOREL. Vous avez raison; que voulez-vous tenter?

LE COMTE. Tout ce qui pourra nous sauver. (*A demi-voix.*) Dire... Morel! que j'ai vu Jeanne... ma belle fille... mourante... condamnée par les médecins.

MOREL. Après elle, vous auriez eu à compter avec ses héritiers.

LE COMTE. Je suis par contrat son héritier, son légataire.

MOREL. Diable! vous avez frisé le brelan carré.

LE COMTE. Avec lequel je faisais sauter toutes les banques! Mais le jeu n'est pas venu, et maintenant il faut trouver des combinaisons... Si vous vous attachiez aux pas du colonel... si une querelle... un duel...

MOREL. Non, merci! Il me tuerait peut-être; et j'aime beaucoup la vie. Mais on pourrait à l'aide du mensonge et de la calomnie...

LE COMTE, *l'interrompt.* Je m'en rapporte à vous; chargez-vous du colonel. Moi, je tiendrai demain ma belle-fille en ma puissance.

MOREL. Demain, elle sera loin d'ici.

LE COMTE. Loin d'ici?

MOREL. Sa mère doit l'éloigner ce soir, si ce n'est déjà fait.

LE COMTE. Qui vous l'a dit?

MOREL. Je le sais, et je puis vous en convaincre.

LE COMTE. Comment?

MOREL. D'abord, qu'est-ce qu'un nommé Ambroise, qui demeure à Chaillot?

LE COMTE. C'est un ancien serviteur de la comtesse, que j'ai chassé parce qu'il se croyait le droit de la défendre...

MOREL. Madame la comtesse a conservé des relations avec lui, car elle venait de vous quitter à peine, qu'elle lui écrivait une lettre.

LE COMTE. Qu'est-ce que cela prouve?

MOREL, *lui donne une lettre.* Lisez sa lettre... et vous le saurez.

LE COMTE. Comment est-elle entre vos mains?

MOREL. Parce qu'un de vos domestiques que madame la comtesse avait chargé de la jeter à la poste... me l'a vendue, tandis que je faisais antichambre.

LE COMTE, *furieux.* Quel est celui de mes gens...

MOREL. Que vous importe?... lisez d'abord, vous vous fâcherez après.

SIMON, *entrant et mettant un flambeau allumé sur le meuble.* Pardon, monsieur Morel.

LE COMTE. Que voulez-vous!

SIMON. C'est un cocher que monsieur Morel a laissé à la porte de l'hôtel, qui demande si monsieur Morel a encore besoin de ses services.

MOREL. Qu'il attende, je partirai bientôt.

LE COMTE. Non! qu'il parte. (*Bas.*) J'ai besoin de vous... cette nuit, les heures sont précieuses.

MOREL, *à demi-voix.* Mais l'on m'attendra chez moi !...

LE COMTE. Faites prévenir. (*Il va s'asseoir près de la table en examinant la lettre.*)

MOREL. Oui... et précisément cet homme... (*A Simon.*) ce cocher où est-il?

SIMON. Dans l'antichambre.

MOREL. Faites-le venir. (*Simon sort. Morel se rassied sur la causeuse.*)

LE COMTE, *lisant.* Ambroise, rue des Batailles, à Chaillot. (*Parlant.*) Oui, c'est bien l'écriture de la comtesse. (*Il ouvre la lettre et la parcourt.*)

SCENE X.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, *son chapeau à la main.* Pardon, m'sieu.. si j'ai pris la liberté... mais j'ai l'habitude d'prévenir... parce que souvent on nous oublie... et alors, on n'est pas content... vu que l' temps court toujours.

MOREL. Vous pouvez partir.

JEAN. J'ai donc bien fait d' vous rappeler... que l' ver rongeur était en bas... (*Regardant l'heure à sa montre.*) Vous m'avez pris à quatre heures et demie, il en est neuf et demie, c'est juste cinq heures.

MOREL. Et je vous dois?

JEAN. Quarante sous la première heure et trente sous les suivantes, c'est facile à compter, ça fait huit francs tout juste.

MOREL, *le payant.* En voici dix.

JEAN. C'est deux francs à vous remettre. (*Il prend sa bourse.*)

MOREL. C'est inutile.

JEAN. Merci, m'sieu. (*Il gagne la porte.*)

MOREL. Attendez... vous emportez l'argent et vous ne l'avez pas complètement gagné.

JEAN, *revenant.* Pardon, m'sieu... je croyais...

MOREL. Vous allez vous rendre place des Vosges, au numéro sept, et là vous préviendrez que le maître du logis ne rentrera pas cette nuit.

JEAN. Bien, m'sieu. (*A part.*) Place des Vosges... en v'là une course.

MOREL. Qu'est-ce que vous dites?

JEAN. J' dis en v'là une course... ça n'en serait pas une pour d'autres cochers qui vont remiser à Picpus ou à Saint-Antoine... mais j' demeure à la barrière des Bons Hommes, et de la rue d' Verneuil pour aller à Passy, prendre par la place des Vosges... c'est pas tout droit le plus court.

LE COMTE, *avec impatience.* C'est bon, dispensez-nous de vos réflexions... vous êtes payé... dépêchez-vous et marchez.

JEAN, *remet son chapeau.* M'sieu s'y prend trop poliment pour qu'on n' s'empresse pas de l' satisfaire.

MOREL. Quel est votre numéro?

JEAN. Deux cent vingt-six, m'sieu.

MOREL. C'est bien; si j'apprends demain que vous n'avez pas fait ma commission... je vous ferai mettre en fourrière... Allez.

JEAN. Y a pas d' danger, j' vous dois en course et quand j' devrais la faire à pied. (*A part.*) Mais si n'y avait pas d' commissaire d' police... j'aurais bientôt fait d' te rendre ton argent.

MOREL, *impatient.* Eh bien?

JEAN, *continuant son chemin.* Et t'en chercherais un autre pour faire tes commissions. (*A Morel.*) Je n'vous remercie pas, m'sieu. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

MOREL, LE COMTE.

MOREL, *se levant, au comte.* Eh bien?

LE COMTE. Vous avez lu cette lettre?

MOREL. Je l'ai parcourue seulement.

LE COMTE, *se levant, et la lui donnant.* Lisez-la donc (*Morel lit.*) «Ambroise, monsieur le comte
» d'Arezzo veut se servir de ses derniers jours
» d'autorité pour torturer ma Jeanne... et je
» ne puis mieux la lui cacher qu'en m'adres-
» sant à vous. A dix heures précises ce soir...
» Jeanne sortira secrètement seule de l'hôtel,
» elle descendra la rue de Verneuil et celle du
» Bac... Accourez, et soyez au coin de cette
» dernière rue où elle vous rencontrera. Vous
» l'emmènerez d'abord chez vous à Chaillot...
» demain vous partirez avec elle pour Fon-
» tainebleau où vous resterez dix jours .. Ne
» m'écrivez pas, vos lettres pourraient indi-
» quer sa retraite; d'ailleurs, Jeanne vous con-
» seillera. »

MOREL, *regardant sa montre*. Et il est dix heures moins quelques minutes.

LE COMTE, *montant la scène*. Je n'ai que le temps de m'opposer à ce départ. (*S'arrêtant.*) Mais non! Je dois le souhaiter au contraire, maintenant que j'en suis instruit; ne comprenez-vous pas, Morel... que je pourrai joindre Jeanne... et la voir sans craindre l'intervention de sa mère.

MOREL. En effet?

LE COMTE. Au lieu de me la ravir... madame la comtesse me la livre, et je serais désespéré si elle changeait d'idée. (*Allant à la fenêtre, ouvrant le rideau.*) Voyons ce qui se passe. (*A Morel.*) Otez cette lumière qui dessine mon ombre sur la fenêtre. (*Morel prend la lumière sur le meuble et la place sur la table.*) Personne dans le salon de madame la comtesse... On ouvre la porte du vestibule... ce sont elles!.. elles traversent la cour... la porte s'ouvre... madame la comtesse embrasse sa fille... Jeanne la quitte... la porte se referme. (*Il s'éloigne de la fenêtre.*) Elle est partie. (*Il marche très-agité.*)

MOREL. Et peut-être ne rencontrant pas Ambroise... elle va revenir.

LE COMTE. Non, elle continuera son chemin jusqu'à Chaillot... espérant toujours le rencontrer... il est dix heures, n'est-ce pas?

MOREL. Oui, monsieur le comte.

LE COMTE, *à part*. Dix heures... (*Haut.*) Savez-vous, Morel, que si nous ne pouvons empêcher ce mariage... je serai peut-être emprisonné dans quinze jours.

MOREL. Je le sais bien.

LE COMTE. Et vous aussi, qu'une seule perquisition chez moi compromettra.

MOREL. C'est bien là ce qui m'épouvante.

LE COMTE. Morel, il faut suivre la trace de cette jeune fille. (*Il sonne.*) Nous n'avons pas une minute à perdre. (*A Simon.*) Qu'on me donne une seconde lumière, j'ai des comptes à régler avec monsieur Morel, et nous voulons y travailler cette nuit. (*Morel passe comme pour s'asseoir à la table.*)

SIMON. Bien, monsieur le comte.

LE COMTE. Qu'on se hâte... Et surtout que nous ne soyons pas dérangés.

SIMON. Soyez tranquille, monsieur le comte. (*Il sort, le Comte ferme les verrous, Morel l'examine.*)

LE COMTE. Venez, Morel... dépêchons-nous.

MOREL. Vous dites à vos gens que vous voulez rester enfermé chez vous et ils vont vous voir sortir.

LE COMTE. Non... (*Il ouvre la porte cachée.*) J'ai la porte une secrète qui nous conduira dans le jardin, d'où nous sortirons sans être vus.

MOREL. Très-bien... (*Il prend son chapeau, le Comte prend deux masques dans le meuble.*)

LE COMTE, *donnant un masque*. Prenez ce masque... moi je garde celui-ci.

MOREL, *le prenant*. Un masque... et... pourquoi ce masque?

LE COMTE. Par prudence.

MOREL. Et que voulez-vous donc faire?

LE COMTE. Je n'en sais rien encore... Nous y songerons en chemin.

MOREL. Mais...

LE COMTE. Voulez-vous donc perdre la trace de Jeanne?

MOREL. Non.

LE COMTE. Alors, partons.

MOREL. Je vous suis.

LE COMTE, *le faisant passer à la porte secrète*. Passez le premier... (*s'arrêtant.*) et ces bagues... qu'on me voit toujours porter. (*Il les ôte et les met sur la table.*) Maintenant!... je vais jouer mon va tout?... (*Il pousse Morel et sort.*)

ACTE II.

Une sorte de grand cellier dépendant de l'habitation de Jean à la barrière des Bons-Hommes.

SCENE PREMIÈRE.

JEAN, PIERRE *endormi*, LA MÈRE CHAMPAGNE.

JEAN, *apercevant la mère Champagne*. Ah! vous v'là, la mère? Attendez-moi une minute: j'vas vous donner quéqu'chose pour not'demoiselle... (*Il sort dans la cour, ouvre son fiacre et revient aussitôt. Pendant ce temps, la mère Champagne, qui a continué à monter l'escalier, a disparu.*) T'nez, la mère. (*Il tient un petit paquet à la main.*) Elle n'est plus là? Bon... Ell' n' m'a pas entendu... J'oublie toujours qu'elle est un peu sourde. J'ai pas parlé assez haut. (*Posant son petit paquet sur un meuble.*) Ça s'ra pour une autr' fois. J'pouvais pas crier; j'aurais réveillé Pierre .. et il a besoin de sommeil... d'puis plus d'cinq jours qu'il a toujours été en route avec sa boutique, à cause de la fête à Saint-Cloud... mais y va s'reposer d'ici dimanche. Il ira comme à son habitude s'distraire en écoutant les procès criminels... Puisque c'est son goût. Voyons un peu quelle heure il est. (*Il regarde à sa montre.*) Midi et demi... déjà! La fontaine est ouverte, (*prenant deux seaux*) faut qu' j'aille puiser de l'eau pour donner à boire à mes chevaux... Ça m'évitera la peine d'aller plus tard en chercher à la Seine. (*Il sort par le fond en portant ses deux seaux.*)

PIERRE *s'agite sur la paille et se lève tout à coup comme réveillé en sursaut, regardant autour de lui*. C'est rien... c'est une mouche qui m'a piqué... J'ai fait un bon somme, tout d'même. (*Il se lève, voyant la voiture de Jean.*) Ah! ah! Jean est rentré... v'là sa voiture, et j'entends d'ici Négresse et Marengo qui broient l'avoine comme des bienheureux qu'y sont... (*Il va regarder dans l'écurie.*) Eh! Jean... Y n'est pas dans l'écurie. J'vas l'trouver dans sa chambre... (*S'arrêtant près de l'escalier.*) Non, sa chambre est occupée par la jeune fille d' l'histoire qu'm'a contée la mèr'Champagne.

JEAN, *paraissant au fond en portant ses seaux*. Te v'là debout, toi, Pierrot?

PIERRE. D'bout comme un cierge.

JEAN. Qu'est-ce qui t'a donc éveillé?

PIERRE. C't' une mouche.

JEAN, *regardant dans l'écurie*. Tiens, v'là c' vieux Marengo qu'a senti l'eau fraîche... on y va, mon bonhomme... on y va. (*Il entre dans l'écurie.*)

PIERRE. Donnes-y à boire à c' vieux Marengo, y n' boira jamais plus jeune... ça me fait penser que j' mang'rais ben une croûte. (*Il ouvre le coffre, prend un pain et en coupe un morceau.*)

JEAN, *rentrant en regardant dans l'écurie*. Il n' leur manque rien... tout le monde est servi. (*A Pierre.*) Ah çà, mon ami, je n' t'ai pas encore vu d'puis ton r'tour.

PIERRE, *mangeant*. T'étais d'jà parti à six heures, c' matin, quand j' suis r'venu.

JEAN. J'étais sur la place avant cinq heures, c' qui m' permet d' laisser r'poser les chevaux dans l' milieu du jour... Et dis-moi... as-tu été content d' ta tournée? (*Il va cirer des traits pendus au mur à droite.*)

PIERRE. La fin a été bonne. J'ai vendu tous mes portraits... vois, y n' me reste plus que monsieur et madame Denis, un Napoléon et deux vieux lapins (*il prend dans le coffre plusieurs figures de plâtre qu'il place sur la planche pour la regarnir*), et j' vas r'garnir mon établissement... mais les deux premiers jours, par la pluie continuelle ..

JEAN. Oh! j' pensais ben à toi, et j' me disais: si on avait su ça.. Pierre aurait bien fait d' partir deux jours plus tard.

PIERRE, *travaillant toujours pour garnir sa boutique, en mangeant*. J' crois ben, j'aurais pas tant mouillé la marchandise, et j'aurais assisté au jugement d' la belle limonadière... qu'avait pris deux maris.

JEAN, *travaillant*. Elle a été condamnée, la belle limonadière, à dix ans de réclusion.

PIERRE. Dis donc! oh! j'aurais-t'y voulu voir ça, moi qu'avais vu tous les interrogatoires. Tu y as donc été, toi?

JEAN. Non; j'ai appris ça hier à la préfecture.

PIERRE. Qu'est-ce que t'allais faire à la préfecture?

JEAN. Y déposer un portefeuille qu'un jeune homme avait oublié dans mon fiacre. J' n'ai pas pu le r'porter à domicile, j'avais descendu l' monsieur à la grille du Luxembourg... j' l'ai remis hier au bureau des réclamations d' la préfecture... et j'ai entendu qu'on y disait qu' la limonadière aux deux maris était condamnée à dix ans.

PIERRE. Et qu'c'est bien fait!

JEAN. C'est ben fait... c'est ben fait... y en a tant qui sans se marier deux fois... enfin... c'est la loi... n'y a plus rien à dire.

PIERRE. Y a plus rien à dire!... (*S'approchant de Jean.*) Et toi, mon pauv'Jean, tu t'es donc jeté à l'eau.

JEAN. Comment sais-tu?

PIERRE. Ce matin en arrivant, j'suis monté dans ta chambre... et j'ai vu c'te jeunesse... à ta place... la mère Champagne qu'était là m'a conté à peu près la chose... et la demoiselle m'a dit... qu'elle te d'vait la vie.

JEAN. A moi, et puis aussi à Marengo.

PIERRE. A Marengo?

JEAN, *quittant son ouvrage*. J'rev'nais jeudi soir d'la place des Vosges... en quittant la rue de Rivoli, j'voulais prendre les Champs Elysées et rentrer par Chaillot, mais arrivé plac'd'la Révolution... Marengo tourne à gauche pour prend'le bord de l'eau... c'était pas mon idée... c'était la sienne... et comme j'n'étais ni à l'heure ni à la course... j'n'ai pas voulu l'contrarier c't animal, et nous avons pris l'bord d'l'eau... j'étais arrivé à la hauteur du pont d'Iéna, quand j'entendis quéqu'chos' de lourd qui tombait dans la Seine... comme les eaux sont basses, j'descendis avec mon fiacre le long d'la berge... et j'vis ben clairement qu'c'était un'femme qui s'débattait... j'eus bientôt fait d'traverser un train d'bois et d'la rattraper la pauvre fille, mais arrivé au bord... pas un passant pour m'aider.

PIERRE. Pas un?

JEAN. Pas un... faut dire qu'il s'en allait minuit... n'y a que c'vieux Marengo... tu sais qu'y m'suit d'ordinaire comme un chien... il avait entraîné la Négresse et ils avaient fait plus d'cinquante pas pour venir au d'vant d'moi .. J'mis la pauv'créature dans mon fiacre, l'hôpital était loin, j'étais tout près d'chez moi... j'suis vite arrivé ici, j'ai été réveiller la mère Champagne, la voisine, qui n's'est pas fait attendre, non plus que l'médecin... si tu savais, mon ami!... qu'elle nuit nous avons passée... et l' lendemain c'était pas un'femme, c'était un'folle... dévorée par la fièvre,.. j' l'ai pas quittée d'une minute avec la mère Champagne; et nous craignions toujours que chaque convulsion soit la dernière... cependant, la nuit, elle était plus calme, et hier l'médecin nous a dit qu'les crises n'reviendraient plus, et qu'elle était sauvée... alors, tu n'peux pas t'peindre mon bonheur! avoir vu c'te belle jeune fille... si près d'périr... et la savoir hors de danger... c'est à c'moment-là surtout qu'j'ai pensé à toi; je m'suis dit: v'là un'grand'joie qui m'arrive... et Pierre y n'est pas là pour la partager.

PIERRE. Oh! qu'oui, qu'j'aurais ben fait d'pas aller à Saint-Cloud, et c'te jeunesse, elle avait donc voulu s'noyer?

JEAN. C'qu'y a d'certain, c'est qu'elle s'noyait, mais il n'en est plus question, Dieu merci! hier au soir, elle avait encore un peu le délire, elle m'a d'mandé de la conduire ici tout près à Chaillot, chez un nommé Ambroise. J'ai pas osé refuser et là nous avons appris qu'Ambroise était parti, il y a deux jours, chez sa sœur à Melun... j'craignais que c'te petite promenade l'eût fatiguée... mais non, j'viens

d'la voir en rentrant tout à l'heure, elle allait bien et elle m'a conté son histoire.

PIERRE. Comment donc qu'c'est arrivé ?

JEAN. Nous nous étions dit, la mère Champagne et moi... C'te jeunesse a voulu s'détruire, c'est pas la misère ben sûr puisqu'elle a un'robe de soie et des jupons brodés... ça n' peut être qu'l'amour.

PIERRE. N'y a qu'ça.

JEAN. Eh ben, c'était pas ça... Comme elle se rendait l'soir sur l'tard chez le nomme Ambroise à Chaillot... elle avait passé l'esplanade... quand tout à coup... deux brigands... deux voleurs qu'étaient masqués... se sont précipités sur elle; la pauvr'fille a été si fort saisie qu'elle n'a pu crier... ils lui ont arraché sa montre, son sac, son collier, et ils l'ont jetée à l'eau.

PIERRE. Bon Dieu, du bon Dieu !

JEAN. Oui, Pierre, il y a des gueux comme ça.

PIERRE. Je l'sais ben, j'en ai vu assez en cour d'assises... et t'as appris ça aujourd'hui ?

JEAN. Tout à l'heure, pendant qu' tu dormais.

PIERRE, *s'échappant*. J'vas vite courir chez l'commissaire... faire la déclaration.

JEAN, *l'arrêtant*. Non pas !... non pas...

PIERRE. Mais si ; mais si... tu n'y connais pas, toi en affaire criminelle... on commence par la déclaration, la police pince les assassins... et ça finit par l' jugement. Nom d'un cœur !... en v'là donc une affaire !... ousque je n'serai pas obligé d'faire queue pour avoir un' bonn' place... j's'rai d'l'autr' côté d'la barre... comme témoin... j'verrai tout sans m'bousculer... j'vas chez l'commissaire.

JEAN, *l'arrêtant*. Attends donc...

PIERRE. Mais...

JEAN. Est-c'que tu crois qu'j'avais pas envie d'y courir sitôt que j'ai su ça...

PIERRE. Qu'est-c'qui t'en a empêché ?

JEAN. La d'moiselle, qui m'a prié d'attendre qu'elle soit rentrée dans sa famille... et qu'est encore trop malade pour qu'on l'expose à de nouvelles émotions... Faut faire punir les brigands, oui... et y n'échapperont pas, mais avant tout, faut pas tuer les bons pour les r'venger. Attendons d'abord qu'elle soit ben rétablie... mamzelle... tu n'sais pas, toi, Pierre... comment qu'elle s'appelle ?

PIERRE. Comment donc ?

JEAN. Jeanne.

PIERRE. Jeanne ?

JEAN. Comme la fille... d' la cabane aux genêts.

PIERRE. Comme la fille...

JEAN, *pensif*. Qu'est-elle devenue... ma fille ? et Geneviève ! le bon Dieu a dû les accompagner dans l'opulence.

PIERRE, *à part*. Pauvr' Jean-Claude... il se souvient.

JEAN, *toujours pensif*. Dix-huit ans bientôt.

PIERRE, *s'approchant*. Jean !... dis donc, Jean, si nous allions la voir, la demoiselle ?

JEAN. Oui, la distraction lui fera du bien... tu vas y aller le premier... et j' te chargerai d'un' petite commission.

PIERRE. Qu'est-ce que c'est ?

JEAN. Hier, quand j' l'ai menée à Chaillot, il a fallu qu'all' s'habille... sa robe de soie, ses jupons... on avait bien fait sécher tout ça... mais au moment d' partir, j'ai vu qu'ell' cherchait queuq' chose... et qu'elle mettait sa main sur sa tête... c'est une fille de bourgeois, vois-tu, c'est pas habituée à sortir nu-tête... j'ai rien dit, car en conscience... c'est jeune, c'est jolie... on n' pouvait pas y offrir un bonnet d' la mèr' Champagne.

PIERRE. Ça s' pouvait pas.

JEAN. Et c' matin en passant d'vant l' marché Saint-Jacques... j'ai vu un p'tit bonnet qu'avait des rubans roses... j' l'ai acheté. (*Il prend son paquet.*) Et comme je n' sais pas comment m'y prendre pour le lui offrir... tu vas lui donner d' ma part.

PIERRE, *prenant le paquet*. C'est convenu.

JEAN. L' temps seulement d' cirer l' collier d' Marengo et j' vas te r'joindre.

PIERRE. Et plus tard, moi aussi, j' l'y f'rai un p'tit cadeau... j'ai acheté à Saint-Cloud un p'tit châle à fleurs que j' voulais donner à la bouquetière qui m' garde ma boutique quand j'entre au palais de Justice... j'en rachèterai un autre... il m'a ben coûté trois livres quinze sous... mais j' vas d'abord y donner ton bonnet. (*Il monte l'escalier.*)

JEAN. Et surtout n' lui parle pas du commissaire.

PIERRE. Non. (*Redescendant trois marches.*) Mais si tu voulais qu' nous allions faire la déclaration.

JEAN. Mais je n' la veux pas !

PIERRE, *remontant ses trois marches*. Ni moi non plus !... j' vas faire ta commission. (*Il sort.*)

SCENE II.

JEAN, puis LE COLONEL HENRI.

JEAN. J' suis ben content qu' Pierre soit d' retour... j' sentirai moins l' vide qu' m' laissera l' départ d' cette jeune fille... hier soir... j'étais assis près d'elle... la chandelle l'éclairait... elle rarangeait sa chevelure, et j'ai cru un instant que j' voyais Geneviève... y a vingt ans. (*Il songe.*)

HENRI, *entrant par le fond et regardant le fiacre dans la cour*. Oui, c'est bien ici .. 226. (*Il entre désignant Jean.*) Et c'est lui, sans

JEAN, *l'apercevant*. Quelqu'un !...

HENRI. Oui, je vous reconnais,

JEAN, *le regardant*. Moi, je n' vous r'connais pas.

HENRI. J'ai oublié un portefeuille dans votre voiture.

JEAN. C'était vous !... je n' l'ai plus, monsieur... il est au bureau des réclamations.

HENRI. On me l'a remis ce matin.

JEAN. Ah !... j' suis ben aise d'apprendre qu'il est aux mains de son propriétaire.

HENRI. Monsieur... ce portefeuille, outre quelques billets de banque, contenait des papiers qui sont pour moi d'une incalculable importance, et tout ému d'un acte de probité qui les a remis à ma disposition, je suis accouru vers vous, pour vous prier d'accepter une juste récompense...

JEAN. Non, monsieur, non !... on commet un vol en s'emparant du bien d'autrui, et l'on ne mérite pas de récompense parce qu'on n'a pas volé.

HENRI, *après un mouvement*. Monsieur Jean, vous êtes un honnête homme.

JEAN. Je le pense, monsieur.

HENRI. Et j'ai une proposition à vous faire.

JEAN. Laquelle, monsieur ?

HENRI. Ma fortune me permet d'avoir des chevaux... et si vous voulez prendre la direction de mes écuries... tout en songeant qu'un honnête homme n'est jamais trop payé, vous règlerez vous-même vos appointements.

JEAN. J'suis bien r'connaissant, monsieur mais... il faudrait porter la livrée, et quand on a été militaire...

HENRI. Vous avez servi ?

JEAN. Pendant quatorze ans, 6e dragons, dit le va-t-en guerre, où j'ai été dix ans maréchal des logis.

HENRI. Je vous demande pardon... je sais que la livrée ne peut remplacer l'uniforme. Je le sais, car je suis moi-même soldat et fils de soldat.

JEAN, *avec empressement*. Vous êtes militaire... moi, j'l'ai été d'puis 95 jusqu'à 106.

HENRI. Vous avez dû faire les campagnes d'Italie.

JEAN. La première et la seconde, et celle d'Egypte entre les deux.

HENRI. Comment donc êtes-vous resté si longtemps sous-officier ?

JEAN. Ah ! monsieur... je n'savais ni lire ni écrire... et voyez un peu comme sont les choses... depuis qu'j'ai quitté l'service j'ai appris un peu de tout cela... pour être cocher... faut pouvoir lire les noms des rues et les numéros des maisons... si j'en avais su autant jadis... je n'serais pas inquiet de l'avenir.

HENRI. J'ai, monsieur Jean, une retraite à vous offrir, moi...

JEAN. Vraiment...

HENRI. Les gardes forestiers... portent un uniforme qui est pour ainsi dire celui du vétéran... Grâce à ma position dans l'armée d'occupation d'Italie, je puis mettre à votre disposition un emploi de garde surveillant dans les forêts du Piémont.

JEAN. C'est bien comme ça... monsieur, que j'serai heureux d'finir, surtout en Piémont, d'où l'on voit les pointes élevées des Alpes..., mais je n'peux pas quitter l'métier tant qu' j'aurai Marengo.

HENRI. Qu'est-ce que Marengo ?..

JEAN. Mon vieux cheval, c'en est encore un du 6e dragons, nous étions ensemble à Marengo, et même qu'un coup d'sabre qui m'était destiné lui a coupé l'oreille gauche... nous sommes tombés en même temps à Dantzick, et j'croyais ben qu'il ne s'était pas r'levé sur l'champ d'bataille...

HENRI. Et vous l'avez retrouvé

JEAN. Deux ans plus tard, au marché ; je voulais acheter une voiture et des chevaux, j'avais su garder dans mon porte-manteau quéqu' gratification d'la victoire, et en passant d'vant une travée, où y avait des vieux ch'vaux à vendre, je reconnus Marengo à son oreille coupée ; et, sitôt qu'j'ai dit son nom, l'vieux camarade y tirait sur sa longe pour v'nir de mon côté ; il était à vendre pour soixante francs... un cheval qu'avait vu Rivoli, le Caire, Austerlitz, et qu'on avait peut-être réformé à Wagram... j'l'ai acheté bien vite et voilà d'jà cinq ans qu'nous r'travaillons ensemble.

HENRI. Il peut encore faire le service du fiacre ?

JEAN. Faut dire que j' lui ai adjoint *la Négresse*, une jument noire, grande force, et qu' c'est elle que j' pousse en douceur toutes fois qu'y a d' la montée. Et cependant, quoiqu'il ait vingt-cinq ans, le vieux Marengo, il a encore du cœur... Tenez, monsieur, l'autre jour, il y avait p'tite guerre au Champ-de-Mars ; on tirait l' canon et l'on sonnait la fanfare... eh bien ! on aurait dit que l' vieux flairait la bataille ; y r'dressait son oreille, puisqu'y n'en a plus qu'une, et y me r'gardait en piaffant, et avait l'air de m' dire : Oh ! donc ! Jean la Montagne. Oh ! donc ! v'là l'Autrichien qui s'éveille. En selle ! Et j' vas te mener dans l' tas... Eh bien ! monsieur, ça m' faisait rire, et en même temps... ça m' faisait une sensation... qu' j'ai pas pu m'empêcher d' lui dire : Oh ! oh ! oh ! là ! garçon ! l'Autrichien n'en joue plus. Et voilà pourquoi qu' j'y tiens tant, c'est qu'y a des instants où c't animal y m' cause vraiment comme une personne.

HENRI. Sous-officier Jean, l'emploi de garde forestier que je vous ai offert sera mis à votre disposition quand il vous plaira d'en profiter.

JEAN. En ce cas, monsieur, c' n'est pas de refus pour plus tard.

HENRI. Vous saurez toujours ma résidence en la demandant au dépôt de la guerre. (*Lui donnant une carte.*) Et voici mon nom : le colonel Henri Roger.

JEAN, *prenant la carte*. Il y a eu un général de ce nom.

HENRI. C'était mon père.

JEAN. Votre père ?

HENRI. Qui a été fusillé dans le mont Cenis par suite d'une trahison.

JEAN. Oh ! oui... Et vous êtes fils du général ?

HENRI. Est-ce que vous avez servi sous ses ordres ?

JEAN. Non ! non, moi, Jean le Montagnard, j'ai commencé sous Masséna.

HENRI. Et, n'importe ! quand il vous plaira

de me la faire demander, la place de garde sera mise à votre disposition.

JEAN. Merci, colonel.

HENRI. Maintenant, j'ai un dernier souhait à former.

JEAN. Lequel, colonel?

HENRI. Avant de sortir d'ici, je voudrais voir Marengo.

JEAN. C'est bien facile; il est là... Et si vous voulez passer par l'écurie, il y a une porte qui donne dans la rue.

HENRI, *le suivant.* Volontiers.

JEAN, *s'arrêtant près de l'écurie.* Dame! il faut pas vous attendre à voir un beau fringant! Mais, vous savez, il n'y a si beau lancier qui n' finisse par dev'nir invalide... Par ici, colonel. (*Il entre avec Henri dans l'écurie, à gauche. Au même instant Pierre paraît sur l'escalier et s'avance avec précaution.*)

SCENE III.

PIERRE, JEANNE, *puis* JEAN.

PIERRE. J' n'entends plus parler. (*A Jeanne, qui est en dehors.*) V'nez, mamzelle... y a plus personne.

JEANNE, *paraissant et avec inquiétude.* Est-ce que monsieur Jean est parti? (*Elle est coiffée du bonnet acheté par Jean.*)

PIERRE. Oh! que non! sa voiture est encore là. Il est p't'être dans l'écurie. Faut-y l'appeler?

JEANNE. Non, ne le dérangez pas.

PIERRE, *le voyant sortir de l'écurie.* Le voici.

JEAN, *se parlant à lui-même.* Le fils du général Roger... (*Voyant Pierre.*) Te voilà, Pierre... (*Voyant Jeanne.*) Et vous aussi, mam'zelle.

JEANNE. Nous vous attendions... Vous ne veniez pas, et comme j'étais impatiente de vous remercier... pour le joli bonnet que vous avez eu la bonté d'acheter pour moi... je suis venue. Comment le trouvez-vous?

JEAN. Bon Dieu, qu'il est joli! Après ça... c'est pas l' bonnet... Mais depuis qu'vos couleurs sont un peu r'venues...

JEANNE, *s'asseyant.* J'espère, monsieur Jean, que nous aurons un grand compte à faire ensemble... Tant de soins, tant de bonté, et tant d'argent dépensé pour moi, tous les jours!

JEAN. D' l'argent, mamzelle... C'est pas pressé... J'en ai toujours... C'est-à-dire nous en avons toujours, Pierre et moi, un peu qui dort dans un' tirelire.

PIERRE. Oui, nous avons une tirelire...

JEANNE. C'est que j'ai encore quelque chose à demander à votre inépuisable obligeance.

JEAN. Dites, mademoiselle...

PIERRE, *à part.* C'est p't-être un châle?... V'là le moment d'offrir l' mien. (*Il va le chercher dans le coffre à avoine.*)

JEANNE. Depuis bientôt quatre jours, je crois, que je suis près de vous.

JEAN. Oui, mamzelle... quatre jours.

JEANNE. Il n'y a que quelques heures que la clarté de mes idées... m'a permis de comprendre tout ce qui vient de m'arriver... et que j'ai pu penser à votre générosité... à Dieu... et à ma mère...

JEAN. Vot' pauv' mère, elle doit être bien inquiète?

JEANNE. Non, heureusement, elle ne m'a pas attendue. Elle me croit en voyage.

PIERRE, *s'approchant en tenant derrière son dos son châle enveloppé dans du papier.* V'là qu'est ben heureux; et vot' père?

JEANNE. Mon père... c'était pour le fuir que je m'éloignais si imprudemment.

JEAN. Il ne vous aime donc pas?

JEANNE. Lui!... Mais il n'est pas mon père... Ma mère a perdu son premier mari.

JEAN. Il n'est qu' vot' beau-père?

JEANNE. Oui... et ma bonne mère qui voulait ne jamais se remarier s'est sacrifiée pour moi... pour sauver ma fortune, et elle en a été bien mal récompensée; c'est à cause de mon beau-père que je ne cours pas à l'instant embrasser ma mère! que je dois attendre à demain; (*se levant*) et je voudrais qu'elle fût prévenue en secret... non pas de l'accident, mais de mon arrivée inattendue, et j'ose vous prier, vous supplier... de vouloir bien vous charger d'une lettre pour elle. (*Pendant cette phrase Pierre est passé de l'autre côté et développe son petit châle.*)

JEAN. C'est très-facile...

JEANNE. Que vous ne remettrez qu'à elle seule, car si ma lettre tombait entre les mains de mon beau-père... il pourrait en résulter un malheur.

JEAN. Soyez bien tranquille... v'là le jour qui baisse... j' vais sortir pour faire ma tournée du soir... votre mère demeure à Paris?

JEANNE. Rue de Verneuil, numéro huit.

JEAN. Numéro huit? J' crois qu' vous vous trompez d' numéro...

JEANNE. Non...

JEAN. N° 8? C'est un hôtel magnifique...

JEANNE. Qui appartient à ma mère.

JEAN. A votre mère? (*Pierre qui a développé son châle s'arrête interdit.*)

JEANNE. Et là, vous prierez le concierge de vous conduire auprès de madame la comtesse d'Arezzo.

JEAN. Quoi, mamzelle... vous êtes la fille d'une comtesse?

JEANNE. Oui...

JEAN. Vous, mamzelle!

PIERRE. La fille d'une comtesse! (*A part.*) Mon châle est trop p'tit... (*Il se recule, le replie, et retourne près du coffre.*)

JEAN. Et moi, j'ai osé vous offrir... oh!.. ce n'est pas un bonnet qu' j'aurais dû vous apporter... c'est un chapeau, mamzelle... mais j' ne savais pas que... pardonnez-moi...

JEANNE. Ce bonnet-là... monsieur Jean... je ne le changerais pas contre un diadème... il deviendra le plus beau souvenir de ma vie.

PIERRE. Vraiment?... (*A part.*) J' vas y offrir mon châle. (*Il le redéplie.*)

JEAN, *bas à Pierre qui s'approche en ôtant son bonnet.* Veux-tu te cacher avec ton châle de trois livres quinze sous.

PIERRE. Faut pas? (*Il se retire et recommence à replier son châle.*)

JEAN, *à Jeanne.* Et vous n'avez pas souffert de la pauvreté de votre hôte?

JEANNE. Croyez-vous que tous les trésors du monde m'auraient arrachée de la rivière, sans le dévouement et le courage...

JEAN. C'est vrai que c'n'est pas la fortune qui donne du cœur.

JEANNE. Oh! vous avez bien raison et vous prendrez bien garde que ma lettre ne tombe entre les mains du comte d'Arezzo, mon beau-père.

JEAN. N'ayez pas peur.

JEANNE. Je vais me hâter de l'écrire.

JEAN. Oui, mamzelle!... Pierre va vous conduire et vous donner ce qu'il faut pour ça.

PIERRE. Venez, mamzelle, nous trouv'rons tout dans la chambre.

JEAN, *à Jeanne.* Et pendant qu'vous écrirez... j'vas atteler, ça n'sra pas long.

JEANNE. C'est cela.

PIERRE, *la guidant.* Par ici, mamzelle, par ici. (*Elle monte. Se parlant à lui-même en la suivant.*) J'donn'rai mon châle à la bouq'tière ou j'en f'rai faire un gilet. (*Il disparaît avec Jeanne.*)

SCENE IV.

JEAN, *seul, qui les a suivis des yeux.* Son beau-père la rend malheureuse?... un trésor de fille... y a des choses qu'on ne peut pas comprendre... Voyons, apprêtons-nous. (*Allant prendre un collier près de la porte de l'écurie.*) Allons, Marengo, faut t'habiller... vieux dragon!... (*S'arrêtant.*) C'est la fille d'une comtesse... et ma Jeanne à moi... ma fille, elle aussi doit être fille d'une comtesse... car Geneviève était de noble maison... (*Cherchant.*) Où donc sont mes guides... (*Les décrochant du mur.*) Ah! les voici! (*Il les met sur son cou. S'arrêtant.*) Elle doit avoir bientôt vingt et un ans, elle est peut-être déjà mariée... ma fille... si Dieu lui a conservé la vie... hélas! j'ai bien prié pour elle... et quand dans quelques jours ce sera l'anniversaire de sa naissance, j' f'rai encore dire un' messe pour qu'elle soit heureuse... comme je l' fais tous les ans... (*Reprenant son collier.*) Mais c' n'est pas tout ça!... la demoiselle compte sur moi, faut qu' je m' dépêche... Où sont donc mes guides? j' les avais tout à l'heure... ah! les voici!... je ne sais plus c' que je fais... j'ai l'esprit qui voyage..

SCENE V.

JEAN, PIERRE.

PIERRE, *arrivant tout effaré par l'escalier.* T'as pas besoin d'atteler, c'est moi qui porterai la lettre à la comtesse. Toi, tu ne dois pas t'en charger.

JEAN. Moi! (*L'observant.*) Mais pourquoi?

PIERRE. Ecoute-moi... tout à l'heure, comm' la demoiselle allait s' mettre à écrire... j' lui ai dit comm' ça... si votre mère est comtesse... vous d'vez l'êtr' aussi, vous, mamzelle? Non, qu'ell' m'a dit, les pères seuls y donnent leurs titres à leurs enfans, et mon père était un pauvre homme qu'est autrefois mort dans l' mont Cenis en guidant un général français.

JEAN. Mon Dieu!...

PIERRE. Et comment donc qui s'app'lait? que j' l'y ai d'mandé sans réfléchir... Jean Thibaut qu'ell' m'a répondu.

JEAN. C'est ma fille... c'est ma Jeanne!... (*Il fait un pas vers l'escalier.*)

PIERRE, *l'arrêtant.* Où vas-tu?

JEAN, *revenant.* Es-tu ben sûr de c' que tu m' dis là?

PIERRE. Et j' sais ben sûr aussi qu' la comtesse d'Arezzo... c'est Geneviève.

JEAN. Toutes deux vivantes!... Oh! j' sais bien, Pierre, pourquoi que l' ciel m'a pendant douze ans gardé d' la mitraille... c'est que j' devais un jour arracher ma fille... à la mort... quoi!... c'te belle fille... c'est la fiotte qu' j'ai bercée... Bon Dieu du bon Dieu! j' suis payé d'toutes mes peines... (*Avec délire.*) Où qu'elle est... ma fille!... j'y vois plus... conduis-moi...

PIERRE. Calme-toi... Jean... faut pas t' laisser aller comme ça... parce que moi... j' suis pas trop solide non plus... vois-tu bien.

JEAN. T'es pas son père... toi!

PIERRE. J'suis-t'y donc pas son parrain?... c'est y pas ma filleule... et puis ta fille... c'est y donc pas ma fille?

JEAN. Oh! oui, m'n ami, nous n'avons à nous deux qu'un cœur et qu'une pensée. (*Lui tendant les bras.*) Mon vieux Pierrot. (*Pierre se jette dans ses bras, Jean essuyant ses yeux.*) Et dire que l'bon Dieu l'a conduite sous mon toit!

PIERRE. C'est aussi l'bon Dieu qui l'a inspirée quand ell' t'a empêché d'aller faire ta déclaration au commissaire.. car il aurait fallu tous comparaître, toi, ta fille, la mère, le beau-père.. Et la justice qu'a les yeux ben ouverts, aurait trouvé encore une femme à deux maris, et tu sais.. la belle limonadière... dix ans de condamnation.

JEAN, *vivement.* Mais Geneviève n'est pas coupable, elle. Ell' m'croyait mort.. ell' n' voulait pas se r'marier, mademoiselle Jeanne nous l'a ben dit.. elle s'est dévouée pour sa fille.

PIERRE. J'sais ben tout ça... mais la loi est la loi! t'as laissé croire qu't'étais mort et tu n' l'es pas.. Et puis, Geneviève a été pauvre avec toi... elle est riche et comtesse avec un autre... Et si on découvrait qu'son premier mari est vivant...

JEAN, *pensant.* T'as raison... Oui, on voudrait la déshonorer... mais on n'le saura jamais... Oh! mon Dieu!.. j'y songe... Geneviève se perdra elle-même.. elle voudra voir celui qui a secouru sa fille.

PIERRE. Et si ell' te voit.. l'danger peut t' rencontrer avec elle.

JEAN. N'aie pas peur, ça n'arrivera pas... Geneviève ne me reverra jamais, on m'a offert une place en Piémont. J'ai sur moi la carte du colonel qui me l'a promise.. j' trouv'rai ben sa d'meure... et vois-tu, Pierre.

PIERRE, *l'interrompant*. Tais-toi! voici ta fille. (*Jeanne paraît et descend l'escalier.*)

JEAN, *avec extase*. C'est elle!

SCENE VI.

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE. Monsieur Jean, voici ma lettre.

PIERRE, *s'avançant*. C'est moi qui va la porter, mamzelle.. Jean, il a commencé d' bonn' heure, il est fatigué... mais moi, j'ai dormi tard.. J'vas faire l'ouvrage, d'ailleurs tous les jours j'vas faire mon petit commerce sur le quai Voltaire, c'est à deux pas d'la rue d'Verneuil, et vous pouvez être ben tranquille, votre lettre sera fidèlement remise entre les mains de madame la comtesse.

JEANNE, *lui donnant sa lettre*. J'vous en remercie d'avance.

PIERRE, *à Jean qui considère Jeanne*. Jean! Eh! mon vieux Jean, veux-tu me donner un coup d'main?

JEAN. Volontiers!

PIERRE, *à demi-voix*. Tu n'partiras pas avant mon retour.

JEAN, *de même*. Non, j'attendrai que mademoiselle Jeanne soit endormie; j'veux avant l'départ, l'embrasser dans son sommeil.

PIERRE, *prenant un bout de sa boutique*. Enlevons!

JEAN, *tenant l'autre bout*. Et d'aplomb!...

PIERRE, *sa boutique sur la tête*. Ça y est. (*A Jeanne.*) Au revoir mademoiselle Jeanne.. à bientôt, Jean. (*Il sort avec sa boutique sur la tête et crie en sortant, Achetez des figures de plâtre... Voyez le grand Napoléon!*)

SCENE VII.

JEAN, JEANNE.

JEANNE, *qui est restée pensive, à part*. Ma mère aura bientôt ma lettre, et demain je la joindrai en secret chez l'colonel Roger.

JEAN, *à part*. Demain, j'irai trouver le colonel Roger... mais je puis d'abord passer quelques heures auprès d'ma fille...

JEANNE. C'est donc vous, monsieur Jean, qui me tiendrez compagnie?

JEAN. Oui, mamzelle... nous allons monter ensemble auprès du feu.

JEANNE, *qui s'est approchée*. Voulez-vous me donner le bras, monsieur Jean?

JEAN. Bien volontiers, mademoiselle. (*A part en la contemplant.*) C'est ma Jeannette! (*Jeanne lui prend le bras, et le rideau tombe tandis que Jean se dirige avec elle vers la chambrette, et que l'orchestre redit la chanson de Pierre au prologue.*)

ACTE III.

Un salon de l'appartement du colonel Henri.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, *puis* BENOIT, *domestique*.

HENRI, *assis sur la causeuse*. Mademoiselle Jeanne a enfin écrit.. Elle doit quitter aujourd'hui Fontainebleau où elle a séjourné sans doute avec Ambroise et venir ici en secret pour y joindre sa mère. . Oh! j'espère bien qu'un nouveau départ ne sera plus nécessaire puisque monsieur le comte d'Arezzo a fait amende honorable, puisqu'il m'accable de prévenance et s'est réconcilié avec madame la comtesse. Combien mademoiselle Jeanne sera surprise en apprenant ce changement... Ah! la lettre de l'empereur a fait un prodige et j'en suis bien heureux, car les cinq jours d'absence de Jeanne m'ont paru un siècle.

BENOIT, *entrant*. Je prends la liberté de prévenir M. le colonel que je suis à ses ordres

HENRI. Je vous attendais, Benoît! Savez-vous à quelle heure la voiture de Fontainebleau arrive à Paris?

BENOIT. Toujours de midi à une heure.

HENRI. Où s'arrête-t-elle?

BENOIT. Place Dauphine.

HENRI. Vous allez monter de suite dans mon cabriolet, et vous irez place Dauphine... Vous connaissez la comtesse d'Arezzo?

BENOIT. Oui, colonel.

HENRI. Vous connaissez sans doute aussi sa fille...

BENOIT. Je l'ai vu souvent avec la comtesse sa mère.

HENRI. Elle sera sans doute dans la voiture de Fontainebleau. Vous lui direz que je vous envoie au-devant d'elle...

BENOIT. Bien, colonel. (*On entend sonner.*)

HENRI, *se levant*. Mais voyez donc qui sonne. (*Benoît sort.*) C'est peut-être un message de la rue de Verneuil.

BENOIT, *annonçant*. Madame la comtesse d'Arezzo...

HENRI. La comtesse... (*Elle paraît.*) C'est vous, madame!

SCÈNE II.

HENRI, LA COMTESSE, BENOIT.

LA COMTESSE. Oui, colonel, j'avais hâte de vous voir.

HENRI. Allez, Benoît, et ne perdez pas un instant.

BENOIT. Comptez sur moi, colonel... (*Il sort.*)

LA COMTESSE. J'ai bien des choses à vous dire.

HENRI. Rien de fâcheux, je l'espère ..

LA COMTESSE. Non, j'ai plutôt de bonnes nouvelles à vous donner...

HENRI *lui fait signe de s'asseoir*. Je viens d'envoyer au-devant de mademoiselle Jeanne.

LA COMTESSE, *s'asseyant sur la causeuse*. Elle sera ici dans deux heures, la voiture arrive à midi et demi.

HENRI. Maintenant, je vous écoute, madame...

LA COMTESSE. Vous savez qu'hier soir quand vous avez quitté l'hôtel, vous m'avez laissée en tête-à-tête avec monsieur le comte.

HENRI. Oui, madame.

LA COMTESSE. Nous avons eu ensemble alors une longue conversation au sujet de Jeanne. J'ai trouvé monsieur le comte embarrassé ou plutôt repentant; après s'être accusé d'une froideur irréfléchie et presque involontaire, après m'avoir fait votre éloge, il m'a dit qu'il comprenait, mais déplorait l'éloignement de ma fille, et qu'il eût été heureux de pouvoir, afin de se réconcilier avec elle... hâter lui-même la célébration de son mariage, en lui donnant le consentement qu'il a toujours refusé.

HENRI. Il vaudrait bien mieux pour le monde et pour nous que notre mariage se fît sans violence.

LA COMTESSE. Vous avez raison, Henri, et c'est dans l'espoir d'atteindre ce but que j'ai annoncé à monsieur le comte qu'aujourd'hui j'espérais voir Jeanne...

HENRI. Est-ce que vous lui avez communiqué sa lettre?

LA COMTESSE. Oh! non. Je ne le pouvais pas, les termes de cette lettre s'y opposaient; mais je lui ai fait un mensonge... Je lui ai dit que lorsque Jeanne était partie pour dix jours environ, elle m'avait promis que le cinquième jour elle viendrait secrètement m'embrasser à Paris qu'en nous séparant, nous nous étions donné rendez-vous le cinquième jour chez le colonel Henri... que ce jour était arrivé... que Jeanne, fidèle à sa parole, viendrait ici pour y passer une heure avec moi et que je pourrais, en lui annonçant l'heureuse détermination de son beau-père, l'empêcher de repartir...

HENRI. Très-bien!

LA COMTESSE. Le comte, en apprenant que j'espérais voir Jeanne aujourd'hui, n'a pu se défendre d'une certaine émotion, et m'a demandé l'autorisation de se joindre à nous afin de lui faire part lui-même de sa résolution... Il va donc venir... et je suis accourue pour que vous en fussiez prévenu.

HENRI. Tout cela est fort heureux, madame...

LA COMTESSE. Maintenant que je vous ai dit mes espérances, il faut que je vous parle de mes inquiétudes...

HENRI, *prenant un siége et s'asseyant près d'elle*. Quelles sont-elles?

LA COMTESSE. Je ne puis les définir, et cette lettre de Jeanne en est cause... Voyez d'abord comme elle est singulièrement cachetée...

HENRI, *examinant la lettre*. On n'a pas facilement tout sous la main dans les hôtelleries de province.

LA COMTESSE. Mais Jeanne porte toujours, suspendu à sa montre, son cachet avec ses initiales.

HENRI. C'est étrange.

LA COMTESSE, *qui a ouvert la lettre*. Et voyez cette écriture tremblée.

HENRI. En effet...

LA COMTESSE. Et maintenant, écoutez le sombre style de sa lettre. (*Elle lit.*) « Mère » chérie... je ne puis plus vivre loin de toi, et » pourtant je crains de rencontrer le comte, » cet homme qui nous ferait mourir, si Dieu » ne veillait sur nous. » (*Parlant.*) Vous comprenez que je ne pouvais montrer cette lettre au comte.

HENRI. C'eût été réveiller toutes les haines...

LA COMTESSE, *lisant*. « Vers le milieu du » jour, j'arriverai dans la demeure du colonel, » rue de la Paix; hâte-toi de m'y précéder... » et songe d'avance au moyen que tu devras » employer pour me cacher là, où tu pourras » consoler ta pauvre fille qui t'aime. JEANNE. »

HENRI. Cette lettre est d'une incroyable tristesse... J'entends une voiture! (*Il va à la fenêtre.*) c'est celle du comte... Cachez bien cette lettre, madame. Moi, je vais à la rencontre du comte d'Arezzo.

SCENE III.

LA COMTESSE, *seule*.

Henri a raison. (*Elle cache la lettre, ôte son chapeau et son écharpe.*) Le comte n'aurait rien à gagner et tout à perdre en nous trompant... Et, je ne sais pourquoi, je suis tourmentée malgré moi... Je voudrais avoir revu ma fille, et que cette journée fût passée...

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, HENRI, LE COMTE, MOREL.

HENRI *introduit le Comte et Morel*. Entrez, messieurs; madame la comtesse vous attend.

LE COMTE, *entrant*. Colonel, j'ai pris la liberté de me faire accompagner par mon ami, monsieur Morel, qui, ainsi que vous en jugerez, pourra nous être utile.

HENRI, *à Morel*. Soyez le bienvenu, monsieur.

MOREL. Colonel... c'est me faire beaucoup d'honneur.

LE COMTE. Ma belle-fille n'est pas arrivée?

LA COMTESSE. Elle ne tardera pas.

HENRI. Monsieur le comte, madame la comtesse m'a rempli le cœur de joie en m'annonçant vos bonnes dispositions à notre égard...

LE COMTE. Quelques bruits ont déjà circulé sur l'opposition que je mettais à ce mariage, et pour les faire tomber il faut, je le pense, en presser la conclusion. Il est donc nécessaire d'entamer les discussions d'intérêt; c'est à cette occasion que j'ai amené monsieur Morel qui apporte un relevé de mes comptes de tutelle.

MOREL, *montrant les papiers*. Le voici!...

HENRI. Pour moi, messieurs, ma fortune est au grand jour. L'empereur Napoléon voulant récompenser le père dans la personne du fils, m'a donné des forêts situées en Piémont; il faut y ajouter le traitement de mon grade et

la propriété d'une petite maison de plaisance que je viens d'acheter, depuis que je suis à Paris.

MOREL. Colonel, ainsi que le prouve le contrat de mariage de monsieur le comte d'Arezzo, la fortune de mademoiselle Jeanne était, à l'époque où il en a pris la gestion, d'une valeur de douze cent mille livres. Si les spéculations tentées par monsieur le comte avaient toujours été heureuses, cette fortune aurait doublé depuis douze ans, mais elle n'a progressé que dans une proportion que vous serez à même de connaître et d'apprécier, en examinant les comptes que je tiens à votre disposition.

HENRI, *se levant*. Dès ce soir, je chargerai mon notaire de cet examen et de la rédaction du contrat de mariage... (*Il prend les comptes et les met dans un meuble.*) Mais, il me semble entendre marcher dans la pièce voisine.

LA COMTESSE, *se levant*. C'est ma fille, sans doute... *Benoit paraît. Le Comte et Morel se lèvent.*)

SCENE V.

LES MÊMES, BENOIT.

HENRI, *allant à lui*. Eh bien, Benoît?

BENOIT. La fille de madame la comtesse n'était pas dans la voiture de Fontainebleau.

LA COMTESSE. Comment?

LE COMTE, *interrogativement*. Elle n'y était pas? (*Il regarde Morel.*)

BENOIT. La voiture n'a amené que trois personnes; mademoiselle Jeanne n'était pas du nombre.

HENRI, *vivement*. Il y a d'autres voitures qui, passant à Fontainebleau, doivent prendre des voyageurs?

BENOIT. Il y a les diligences de Lyon et d'Orléans, mais elles n'arrivent que le soir.

HENRI. C'est bien, Benoît. (*Benoit sort.*)

LA COMTESSE, *très-inquiète*. Je ne puis m'expliquer ce retard.

MOREL. Si mademoiselle Jeanne a dû quitter Fontainebleau ce matin, il est présumable qu'elle aura pris la poste.

LA COMTESSE. Dans ce cas, elle serait arrivée plus tôt.

HENRI. Sans doute.

LA COMTESSE. Je pressens quelque malheur, et je veux partir... je veux aller !...

LE COMTE. Ne vous effrayez pas, madame... Songez donc qu'il y a cinq jours que votre fille a pris l'engagement de revenir à Paris aujourd'hui, et en cinq jours, ne peut-il être survenu quelque chose de fort simple, qui ait ajourné son retour?

LA COMTESSE. Mais alors... ma fille m'aurait écrit pour me prévenir.

LE COMTE. En effet... et elle ne vous a pas écrit. (*On sonne.*)

HENRI, *vivement*. On vient de sonner!

LA COMTESSE. Si c'était elle?...

HENRI. Peut-être, madame. (*Il la fait passer devant lui et sort avec elle.*)

SCENE VI.

LE COMTE, MOREL, *puis* HENRI, JEANNE ET LA COMTESSE.

LE COMTE, *à demi-voix*. Voici l'heure de la déception, Morel!...

MOREL, *de même*. Madame la comtesse va sans doute partir pour Fontainebleau.

LE COMTE. Ou se rendre à Chaillot chez Ambroise.

MOREL. Le colonel n'aura pas le temps de s'occuper du notaire ni de ses comptes que vous m'avez dictés.

LE COMTE. Heureusement.

MOREL. La comtesse connaîtra bientôt son malheur... et je commence à trembler.

LE COMTE. Parce que?

MOREL. J'ai peur qu'elle ne nous soupçonne.

LE COMTE. La disparition des bijoux de Jeanne ne doit-elle pas éloigner de nous... tout soupçon?

MOREL. Oui, mais vous êtes héritier de mademoiselle Jeanne...

LE COMTE. Belle raison, ma foi!... songez donc qu'à dix heures et demie, nous étions dans ma chambre en présence de mes domestiques, et qu'une heure plus tard, ils nous servaient à souper dans cette même chambre d'où nous étions sortis inaperçus.

MOREL. C'est vrai!

LE COMTE. Voilà pour l'alibi... et maintenant!... l'approche de l'instant fatal... me cause une fièvre que l'on prendra facilement pour l'agitation de la douleur... On vient!... faisons bonne contenance!

LE COLONEL, *entrant*. Dieu soit loué, monsieur le comte, voici votre belle-fille!

LE COMTE, *avec une frayeur incrédule*. Ma... belle-fille?...

JEANNE, *entrant avec la Comtesse*. Oui, mon père!... (*Le Comte immobile, Morel chancelant.*) On vient de m'apprendre que vous consentez à bénir mon mariage... Vous ne répondez pas?

LE COMTE, *tremblant*. Pardon... nous étions tous... si inquiets...

JEANNE.* Les inquiétudes se sont évanouies; embrassez-moi, mon père... s'il est vrai que vous m'aimez maintenant... (*Le Comte prêt à défaillir, se penche vers Jeanne et l'embrasse au front. Jeanne allant à sa mère.*) Ma mère! Henri! j'ai bien besoin d'être heureuse... J'ai tant souffert loin de vous!

LA COMTESSE. Tu as souffert? que ne m'appelais-tu?

JEANNE. Je ne le pouvais pas.

LA COMTESSE. Mais Ambroise?

JEANNE. Je ne l'ai pas vu.

LA COMTESSE. Comment?

JEANNE. Et l'absence d'Ambroise m'a rendue victime d'un malheur si épouvantable, que je n'en dirais rien si je n'avais contracté une dette qu'il faut que vous acquittiez tous avec moi!

LA COMTESSE. Tu me fais trembler!

LE COMTE, *feignant l'intérêt*. Un malheur?...

LA COMTESSE. Voyons, parle, parle... mon enfant.

JEANNE. Ambroise n'était pas venu à ma rencontre... et moi, je marchais toujours dans la direction qui conduit à Chaillot; je tremblais, seule, sur le chemin de plus en plus désert, lorsque profitant de mon isolement, deux hommes masqués se sont jetés sur moi pour me voler.

LA COMTESSE. Mon Dieu!

JEANNE. Frappée de terreur... je perdis connaissance entre leurs mains... et ces deux infâmes, voulant sans doute anéantir le seul témoin de leur crime, m'ont jetée dans la Seine.

LA COMTESSE. Toi! ma fille!!! (*Elle l'entoure de ses bras.*)

JEANNE, *embrassant sa mère*. Mais ne pleure pas, mère.. je suis auprès de toi, ne pleure pas, le ciel t'a gardé ton enfant!...

HENRI. Mais... par quel miracle?

LA COMTESSE. Comment? comment?...

JEANNE. Ce qui se passa d'abord pendant trois jours entiers... je n'en sais rien, ce ne fut qu'au bout de ce temps que, retrouvant quelques lueurs de raison, dans les intervalles de la fièvre, je découvris qu'un passant... un cocher de fiacre... le meilleur et le plus courageux des hommes, m'avait arrachée du fleuve, au péril de sa vie!.. m'avait portée dans sa demeure, avait veillé nuit et jour à mon chevet... et qu'enfin, il avait trouvé dans son indigence, de quoi me secourir, dans sa bonté, comme un regard du ciel qui m'a rendu la vie...

LA COMTESSE. Le nom de cet homme?...

JEANNE. Il se nomme Jean... comme s'appelait mon pauvre père..

LA COMTESSE. Où est-il?

JEANNE. Je ne puis désigner sa demeure... Oh! j'espérais bien l'amener ici avec moi, mon sauveur; mais il s'est éloigné pendant mon sommeil, et un ami que j'ai trouvé à sa place, m'a dit que monsieur Jean avait été forcé de partir en voyage... comme s'il voulait se soustraire à ma reconnaissance! mais il ne pourra nous échapper, car je sais, moi, le numéro de sa voiture, 226. Ce chiffre-là ne sortira plus de ma mémoire.

HENRI. Deux cent vingt-six,... dites-vous? Mais je connais cet homme.

JEANNE. Vous le connaissez?

HENRI. J'ai eu des renseignements sur lui hier à la Préfecture, et précisément je les ai inscrits dans ce portefeuille (*il le prend*), que sa probité m'a rendu; car je l'avais oublié dans sa voiture. (*Il lit.*) : « Deux cent vingt- » six, fiacre conduit par Jean, dit le Monta- » gnard, remisant rue de Passy, barrière des » Bons-Hommes. »

LA COMTESSE. Je veux me faire conduire rue de Passy. (*Elle va prendre son chapeau et son écharpe.*) Je veux voir cet homme.

BENOIT, *entrant*. Pardon, colonel.

HENRI. Que voulez vous?

BENOIT. C'est un ancien qui est là, et qui m'a prié de vous remettre de suite cette carte. (*Il la lui donne.*)

HENRI, *prenant la carte*. C'est bien! qu'il revienne plus tard. (*Benoît sort.*) Mais cette carte, c'est la mienne... Qu'y a-t-il d'écrit derrière? (*Il lit.*) « J'ai réfléchi, colonel, et » je vous supplie de m'accorder au plus tôt en » Piémont la place de garde que vous m'avez » promise. » (*A Jeanne.*) C'est le Montagnard. (*A la comtesse.*) Restez, madame la comtesse... L'homme qui m'a fait remettre cette carte, c'est lui... c'est Jean le cocher.

JEANNE. Lui!..

LA COMTESSE, *ôtant son écharpe*. C'est le ciel qui nous l'envoie!

HENRI, *à Jean qui est en dehors*. Venez, monsieur Jean... venez!

SCENE VII.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN, *entrant et s'arrêtant en voyant du monde*. Oh! pardon, vous avez du monde. (*Il fait un mouvement pour s'en aller.*)

HENRI, *le retenant*. Il n'y a pas d'étrangers pour vous...

JEANNE, *courant à lui*. Il n'y a que des amis .. monsieur Jean.

JEAN. Mamzelle Jeanne!...

LA COMTESSE. Et sa mère, monsieur, qui veut bénir le sauveur de sa fille. (*Le reconnaissant, elle jette un cri.*)

LE COMTE, *s'approchant*. Qu'avez-vous, madame?...

LA COMTESSE, *s'égarant*. Laissez-moi, monsieur le comte... vous... dont l'injustice... a failli causer... la mort de ma fille. C'est celui-là seul... qui s'est dévoué pour elle... qui a le droit... Ah! ah! (*Elle suffoque et chancelle.*)

JEANNE, *courant à elle*. Ma mère!... (*Jean, qui allait faire un mouvement pour secourir la comtesse, descend la scène et se contraignant.*)

HENRI. Madame...

LA COMTESSE. Emmenez-moi hors d'ici.

HENRI, *allant ouvrir la porte à droite*. Venez, madame... trop d'émotions vous accablent.

LA COMTESSE, *s'arrêtant près de la porte, à part*. Jean-Claude vivant! (*A sa fille.*) Viens, ma Jeanne. (*Elle sort avec Jeanne et Henri.*)

LE COMTE, *à part avec réflexion*. Pourquoi tant d'agitation à la vue de cet homme?

SCÈNE VIII.

LE COMTE, MOREL, JEAN.

JEAN, *à part avec douleur*. Oh! malheureux que je suis!

LE COMTE, *observant Jean*. Jean... dit le Montagnard. (*Il songe.*)

MOREL, *s'approchant du Comte, bas*. Votre étoile est maudite.

LE COMTE, *bas*. Peut-être!... j'ai un soupçon, Morel, laissez-moi seul avec ce cocher.. Allez, allez.

MOREL, *à part, en regardant Jean et le Comte.*

Que peut-il donc espérer? (*Il sort par le fond.*)

SCENE IX.

LE COMTE, JEAN.

JEAN, *se dirigeant vers le fond.* Hâtons-nous de sortir de cette maison.

LE COMTE, *l'arrêtant.* Arrêtez... monsieur; je ne puis vous laisser partir ainsi, moi, qui vous dois mon tribut de reconnaissance.. moi, qui suis le beau-père de mademoiselle Jeanne.

JEAN, *ne pouvant se défendre d'un mouvement.* Ah! c'est vous.

LE COMTE. C'est moi, qui suis devenu le second mari de Geneviève Thibaut, veuve du père de mademoiselle Jeanne. (*Il l'observe.*)

JEAN, *avec calme.* Vous avez une fille qu'est ben douce... et ben belle...

LE COMTE. Je vous dois son retour.. voilà pourquoi... je veux, je desire... j'espère que ma maison deviendra pour ainsi dire la vôtre!

JEAN. Malheureusement, monsieur le comte, faut que j'quitte la France.

LE COMTE. Bientôt?

JEAN. J'pars dans une heure... des compagnons m'attendent et..

LE COMTE, *l'interrompant.* Mais madame la comtesse serait inconsolable... si vous sortiez d'ici sans qu'elle ait pu vous remercier, vous voir; je vais la prévenir. (*Il va ouvrir la porte à droite.*)

JEAN, *l'arrêtant.* Non! j'vas vous dire... moi... j'suis un vieux soldat, un peu rude... et j'sais pas causer avec les dames d'la noblesse.... j'aime mieux m'en aller... et vous arrangerez ça.

LE COMTE. C'est impossible... voici madame la comtesse, elle m'accuserait si je vous laissais partir, et pour ne pas vous gêner... je vous laisserai seul avec elle.

JEAN, *à part.* Mon Dieu!. fais taire mon cœur. (*Le Comte monte la scène comme pour sortir et se cache rapidement derrière le rideau de la fenêtre à gauche, la Comtesse entre par la droite.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA COMTESSE; *le Comte est caché.*

JEAN. La voici!...

LA COMTESSE, *d'une voix mal assurée.* Pardonnez, monsieur, si l'émotion m'avait paralysée d'abord. (*Regardant autour d'elle.*) Où donc est monsieur le comte?

JEAN, *regardant.* Il était là. (*Ne le trouvant pas.*) Tiens! (*A part.*) Est-ce qu'il s'est caché?

LA COMTESSE, *à part.* Il nous écoute... J'ai vu remuer le rideau.

JEAN, *à part.* Méfions-nous.

LA COMTESSE, *regardant toujours le rideau avec inquiétude.* Sans vous, monsieur, la femme qui vous parle en ce moment serait sans doute expirante de douleur.

JEAN. Vous auriez été ben à plaindre si mademoiselle Jeanne avait péri.

LA COMTESSE. Et je voudrais que ma gratitude pût égaler le courage avec lequel vous avez volé à son secours.

JEAN. Oh! mon courage... voyez-vous, madame... c'qui s'rait beaucoup pour les uns, n'est rien pour les aut's... Quand on a été comme moi, douze ans militaire, (*mouvement de la Comtesse*) qu'on a marché à travers les batailles, on a été exposé à tant de périls... on a si ben appris qu'on a besoin d's'entr'aider, qu'on doit ramasser celui qui tombe, ou tendre la main à celui qui est resté debout.. qu'on tire quelqu'un d'la peine... comme qui dirait, sans qu'on y pense.. et puis, voyez-vous, c'est l'bon Dieu qui met comme ça les uns sur l'chemin des aut's.

LA COMTESSE. Oh! vous avez raison... le ciel a ses incroyables mystères, c'est lui qui envoie les forts sur la route des faibles, qui réunit... qui sépare.

JEAN, *à part, se contenant.* On nous écoute, ben sûr.

LA COMTESSE, *continuant en prenant un médaillon dans son sein.* Et qui fait qu'aujourd'hui je dois bénir un homme que je ne connaissais pas.. hier. (*En disant ces derniers mots elle lui montre avec précaution le médaillon d'étain du prologue. Jean qui allait parler s'arrête interdit en voyant le médaillon, la Comtesse cachant ses larmes.*) Avez-vous des enfants, monsieur Jean?..

JEAN, *tremblant d'émotion.* Non, madame... j' n'ai jamais été marié.. Orphelin d'puis mon enfance... j'ai toujours été seul au monde. (*Il tire de son sein le pareil médaillon et le montre en secret à la Comtesse.*)

LA COMTESSE, *à part.* Lui aussi!... (*Haut.*) Puisque vous n'avez pas d'enfant que je puisse combler... c'est avec vous, monsieur Jean, que je veux acquitter ma dette.

JEAN, *jouant l'indifférence en riant et pleurant à la fois.* Je comprends, madame... vous voulez m' payer pour ce qu' j'ai fait... vous voulez être quitte avec moi... j'accepte... seulement, je n' sais pas l' prix qu' ça vaut.

LA COMTESSE, *lui donnant une bourse.* Prenez d'abord cette bourse. (*Jean hésite, la Comtesse le supplie du regard, il tend la main et prend la bourse.*)

JEAN, *faisant sonner la bourse.* Cette bourse est bien lourde... après tout... il est p't-être juste qu'on reçoive le prix d'un service. (*En disant ces mots il a changé la bourse de main, s'est tourné en parlant et la présente à la Comtesse, qui s'empresse de la reprendre en secret. — Élevant la voix.*) Merci, madame la comtesse! avec cet or je connaîtrai aussi l' plaisir, moi... j' puis l' dépenser sans remords... j' n'ai pas... d' famille.

LA COMTESSE, *à part.* Pauvre Jean-Claude!

JEAN. J'assemblerai les compagnons d' Grenelle et d' Sablonville, nous r'commencerons la Saint-Médard, deuxième fête des cochers, au salon de Mars... c'est l' Montagnard qui paye... et l'on boira... à la santé de mamzelle Jeanne... ainsi qu'à la vôtre... en vous remerciant, madame la comtesse... J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il monte à la porte.*)

LA COMTESSE, *vivement.* J'ai encore une grâce à vous demander.

JEAN. Laquelle, madame?

LA COMTESSE, *à part.* Il lui faut au moins un baiser de sa fille. (*Haut.*) Avant que vous ne partiez... permettez que Jeanne... que... ma... fille... vienne embrasser son sauveur.

JEAN. Moi! oh! non...

LA COMTESSE, *vivement.* La pauvre enfant pensera que cela lui portera bonheur.

JEAN. Ah!... si c'est pour ça... je l' veux ben. (*Se contenant.*) Mais... c'est que... j' suis ben pressé... j' devrais déjà être ben loin.

LA COMTESSE. Je cours l'appeler. (*Elle va à la porte de droite, s'arrête, semble hésiter, se retourne vers Jean, qui met son doigt sur sa bouche, en lui commandant du geste la prudence, elle pousse un profond soupir et sort. Jean fait un pas vers la porte. Le Comte ouvre le rideau et paraît.*)

SCENE XI.

JEAN, LE COMTE.

LE COMTE, *à part.* Ce n'est donc pas lui!

JEAN, *à part.* Pauv' Geneviève... la fortune n'a pas fait son bonheur.

LE COMTE, *descendant la scène.* Pourtant. . il n'a rien dit de ce prétendu voyage... et il attend Jeanne.

JEAN, *sans voir le Comte.* Elle avait ben raison... le ciel a ses mystères. (*Apercevant le Comte.*) Le comte! il écoutait; je l' savais bien.

LE COMTE. Vous avez vu la comtesse?

JEAN, *se contraignant.* Oui, M. le comte.

LE COMTE, *à part.* Comme il est ému!... (*Il traverse la scène et va s'asseoir sur la causeuse.*) Je ne suis pas encore certain... il se pourrait bien qu'au lieu de rester parmi les morts, Jean-Claude ait suivi les vengeurs.

JEAN, *l'examinant.* Que pense-t-il?

LE COMTE. Il faut que je le soumette à une seconde épreuve... Jeanne va venir...

SCENE XII.

JEAN, LE COMTE, JEANNE.

JEANNE, *entrant.* Monsieur Jean... l'on vient de me dire que vous vouliez partir.. (*Le Comte se lève.*)

JEAN. Il le faut... mademoiselle.

JEANNE. Et moi? et tout ce que j'ai à vous dire?

LE COMTE, *venant se placer entre eux.* Vous prenez mal votre temps, mademoiselle, car monsieur Jean n'a que peu d'instants disponibles, et je veux les employer, moi qui ai besoin d'avoir avec lui un entretien sérieux.

JEAN. Avec moi?

LE COMTE. Avec vous.

JEANNE, *au Comte.* Croyez-vous donc que je n'ai rien de sérieux à dire... moi, monsieur...

LE COMTE, *avec violence.* Je ne cherche pas à apprécier l'opportunité de votre insistance. Je vous prie de vous retirer, et j'attends que vous soyez partie.

JEANNE. Mais, monsieur...

LE COMTE, *impérativement.* Enfin... c'est votre père qui commande... obéissez... sortez!

JEANNE, *indignée.* Vous n'êtes pas mon père, monsieur le comte!

LE COMTE. Et je le sais bien, mademoiselle, puisque j'ai commis cette irréparable faute... de vous accueillir dans ma maison... de devenir l'époux de votre mère, pour voiler sous un nom illustre... l'opprobre et la honte d'un premier mariage.

JEANNE. La honte!... il n'y avait rien de honteux dans le premier mariage de ma mère... mon père était pauvre, il est vrai...

LE COMTE, *l'interrompant.* Si pauvre, qu'il en était mendiant! (*Ici Jean comprimant un mouvement, se retire au fond, d'où il considère Jeanne.*)

JEANNE. Mendiant!... mon père!...

LE COMTE, *observant.* On me l'a dit!

JEANNE. C'est faux!... monsieur le comte.. mon père était, comme vous le dites, un voiturier de la montagne... marchant la nuit, le jour, et quelquefois pieds nus pour rapporter à sa femme et à sa fille un pauvre salaire qui le faisait bénir, et il y en a d'autres, comme vous... monsieur le comte... sans cœur et sans pitié...

LE COMTE. Jeanne, vous lassez ma patience...

JEANNE. Et ceux-là qui outragent à la fois les vivants et les morts...

LE COMTE. Assez!

JEANNE, *continuant.* Ne savent que se faire... maudire...

LE COMTE, *furieux, se lançant sur elle.* Mademoiselle!!!

JEAN, *se jetant au-devant de lui avec fureur.* Monsieur le comte!. . si jamais... (*Il se contient, Jeanne cherche à le retenir.*)

LE COMTE, *avec calme.* Que voulez-vous?

JEAN, *se contenant et tâchant de sourire.* Moi... rien! je... j'ai toujours la mauvaise habitude... de me mêler des querelles... des autres!

LE COMTE, *à part.* C'est bien Jean-Claude!

JEAN, *revenant et cherchant à s'excuser.* Je vous ai vu lever la main! alors, je suis venu. . parceque... quand... et j'vous dis... je m'mêle toujours de ce qui ne me regarde pas et j'ferai bien d'm'en aller... je d'vrais d'jà être parti; (*s'arrêtant à la porte, à part*) mais je n'peux pas la laisser avec lui. (*Revenant à Jeanne.*) Vous, mademoiselle, j'vas vous dire faut pas rester ici... M. le comte est irrité.

LE COMTE, *à part.* Il tremble pour elle!

JEAN, *à Jeanne.* Il faut vous retirer, je vous en prie...

JEANNE, *hésitant.* Mais, monsieur Jean!...

JEAN. Je vous en supplie, faites-le pour moi, mamzelle...

JEANNE. Pour vous, monsieur Jean?... pour vous? Je pars. (*Elle monte à la porte à*

droite, lui dit adieu de la main en lui envoyant un baiser et sort.. Jean essuie rapidement une larme avec sa manche.)

LE COMTE. Il a pleuré... c'est bien son père !

JEAN. J'vous d'mande ben pardon, monsieur, si je vous ai offensé... mais, j'suis un vieux soldat... un peu rude... j'm'emporte! et j'ai tort ! J'suis pas plus méchant qu'une poule... mais (*s'exaltant*) quand on menace une femme, et que !... (*A part.*) J'y casserais quelque chose... J'ferai bien mieux de m'en aller... (*Il s'échappe en courant.*)

LE COMTE, *triomphant*. La comtesse est bigame... je suis sauvé.

ACTE IV.

Un salon de l'hôtel d'Arezzo, rue de Verneuil.

SCÈNE PREMIERE.

SIMON, JEAN.

SIMON, *regardant Jean*. Singulière idée que celle de monsieur le comte, qui m'a recommandé, s'il venait un cocher de fiacre, de le faire entrer au salon.

JEAN, *se parlant à lui-même*. Oui, je d'vais m' rendre à l'appel du comte... Je ne puis quitter Paris, maintenant... ma fuite augmenterait les soupçons qu'il a sans doute... Que peut-il me vouloir ?... (*Il s'assied pensif à gauche.*)

SIMON, *le regardant*. Il se met à son aise... (*Il va à lui et lui frappe sur l'épaule.*) Levez-vous donc, cocher, vous abîmez ce fauteuil...

JEAN, *se levant toujours pensif*. J' vous d'mande pardon, m'sieur. (*Il passe de l'autre côté.*)

SIMON, *époussetant le fauteuil*. Il prend nos fauteuils pour des siéges de fiacre...

JEAN. Mais il ne pourra jamais savoir la vérité. (*Il s'assied pensif à droite.*)

SIMON, *le voyant s'asseoir*. Encore ! (*Il va à lui.*) Ce n'était pas la peine de vous lever... si vous recommencez.

JEAN, *se levant*. Pardon, je n' faisais pas attention... je pensais... (*Il se promène.*)

SIMON, *époussetant le second fauteuil*. Je ne sais pas pourquoi monsieur le comte souffre des gens comme ça dans le salon.

JEAN, *se promenant toujours en suivant son idée*. Il n'y a heureusement dans le monde entier que Geneviève et Pierre qui savent que Jean-Claude existe encore...

SIMON, *à Jean*. Si vous aviez essuyé vos pieds avant d'entrer sur ce tapis.

JEAN, *regardant ses pieds*. Oui, j'ai ben d'la poussière... j'ai tant marché c' matin.

SIMON. Alors, allez attendre dans l'antichambre...

JEAN. Je l' veux bien... par où?

SIMON. Par ici... Allez, filez dans l'antichambre. (*Il ouvre la porte du fond.*)

JEAN, *le remarquant pour la première fois*. Ah çà ! mais vous êtes un laquais, vous?

SIMON. Je suis le premier valet de pied de la maison.

JEAN. Valet de pied!... valet d'piqu' ou valet d'carreau, (*il déplace deux ou trois fauteuils*) remettez donc les meubles à leur place, gagnez vos gages et taisez-vous.

SIMON, *surpris, remettant un fauteuil à sa place*. Est-ce que vous croyez que je suis ici pour vous servir? (*Il replace un autre fauteuil, Jean, préoccupé, se promène.*)

SCÈNE II.

Les MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *entrant par le fond*. Simon!... ma fille a besoin de vos services...

JEAN, *à part*. La comtesse!... (*Il ôte son chapeau et le garde à la main.*)

SIMON, *à la Comtesse*. Vous êtes sans doute étonnée, madame, de voir cet homme dans le salon... c'est par ordre de monsieur le comte. (*Il sort.*)

LA COMTESSE, *après avoir fermé la porte du fond*. Nous sommes seuls... Jean-Claude.

JEAN. Imprudente !

LA COMTESSE. Monsieur le comte a été, contre son attente, appelé au trésor.

JEAN. Il peut revenir et nous surprendre.

LA COMTESSE. On le guette, nous serons prévenus.

JEAN. Si l'on nous trahissait?...

LA COMTESSE. Celui qui veille ne me trahira pas.

JEAN, *avec instance*. Partez, je vous en conjure... moi, je n'ai confiance en personne.

LA COMTESSE. Et si c'était Petit-Pierre?

JEAN. Lui!

LA COMTESSE. Lui qui a su pénétrer jusqu'à moi, lui qui veille d'un côté, tandis que votre fille veille de l'autre.

JEAN. Ceux-là nous seront fidèles... (*Ils descendent la scène.*)

LA COMTESSE. Et je veux profiter de cette heure où je puis vous voir sans témoins, parce que, avant de m'inquiéter de l'estime du monde, il me faut celle de Jean-Claude...

JEAN. Madame!

LA COMTESSE. Pendant bien longtemps, je le jure... quoique ayant en mes mains la preuve de votre mort, je vivais comme dans un rêve insensé... attendant un impossible retour, et regrettant toujours la seule richesse de l'âme, l'affection, la confiance; regrettant le bonheur, enfin!... mais les jours ont usé mon espoir et gravé la réalité dans mon cœur. Au bout de cinq années, je vis que l'avenir de ma fille était menacé... et à cause d'elle seulement, je fus forcée de me sacrifier et d'accepter le nom d'un autre.

JEAN, *l'interrompant*. Ne cherchez pas à vous justifier, madame, je sais quels ont été vos regrets, vos douleurs.

LA COMTESSE. Vous!

JEAN. Moi, qui miraculeusement sauvé, accourais auprès de vous, quand j'ai appris qu' ma présence allait vous arracher les titres et les biens d' vos pères... et le jour où vous êtes venue désolée faire vos adieux à notre ami Pierre... Jean-Claude caché, ne pouvant plus contenir son cœur, allait peut-être se jeter à vos pieds, lorsque vous avez dit que peut-être l'opulence sauv'rait votre fille; alors Jean-Claude, qui avait trouvé la force d' garder l' silence... s'est évanoui de douleur en laissant passer la veuve et l'héritière.

LA COMTESSE. Malheureux !... si tu savais ce que la richesse m'a causé de tourments... ce que l'envie m'a créé de haine... ce qu'enfin, j'ai souffert tous les jours !...

JEAN. Moi aussi, j'ai versé bien des larmes... mangé du pain ben dur... et compté d' cruelles heures, mais la Jeannette a été garantie d' la bise d'automne et des grands froids d'hiver... et tandis qu' sa mère regrettait, tandis qu' son père se traînait blessé sur un champ d' bataille... la fillette all'a grandi sous un plus beau soleil.

LA COMTESSE. Et c'est pour elle que tu as accepté seul, l'isolement et la misère; pardonne-moi d'avoir accusé ta force et ton courage... toi, le seul époux de Genviève, toi le martyr qu'elle pleurait en silence. (*Elle s'appuie en pleurant sur son épaule.*)

JEAN. Geneviève. (*Avec fermeté après avoir essuyé ses yeux.*) Maintenant, madame la comtesse, voici ce qu'il faut faire... Si monsieur le comte pouvait s'assurer de l'existence de votre premier mari, il voudrait vous flétrir et il y réussirait peut-être, car on interpréterait mal une résignation qui vous a conservé la richesse... mais cela ne peut arriver; quand j'ai suivi les armées plutôt pour mourir que pour faire la guerre, j' savais que le nom de Thibaut révélé, pourrait vous ruiner en une heure, et je me suis engagé volontaire sous le nom de Jean, l'enfant du hasard... je n'ai jamais prononcé l' nom d' ma mère, il n'y a plus de Jean-Claude Thibaut... quoi qu'il arrive, vous ne me connaissez pas... et vous êtes veuve...

LA COMTESSE. Oui, mais Jean le Montagnard a sauvé ma fille... et j'aurai le droit de le voir.

JEAN. Quand il sera bien prouvé que Jean Thibaut n'est plus de ce monde.

SCENE III.

LES MÊMES, PIERRE, *entrant rapidement par le fond.*

PIERRE. M. le comte approche de l'hôtel.

LA COMTESSE. Déjà !

JEAN, *la conduisant à droite*. Fuyez...

LA COMTESSE, *allant à la porte de droite*. Je pars. (*S'arrêtant près de la porte.*) Et souviens-toi, Jean-Claude, que tandis que la comtesse saura résister, Geneviève du fond de son cœur ne cessera de te bénir. Adieu! (*Elle sort.*)

PIERRE, *à Jean-Claude*. Tu sais, vieux, que j'suis là sous la porte cochère avec ma boutique... si t'as b'soin d'moi... rien qu'un signe et j'accours.

JEAN. J'compterai sur toi... mon ami.

PIERRE. J'ai toujours apporté un' bonn' trique, parc'qu'on n'sait pas... s'il fallait cogner.

JEAN. Oh! non, pas de violence ici.

PIERRE. Bon ! comm'tu voudras... s'y faut s'laisser battr' et n'pas s'défendr'... j'tendrai l'dos sans rien dire, pourvu qu'ça t'rende service, quoiqu'ça soit, m'va tout juste, comme la veste à Saint-Just. (*Regardant par la fenêtre.*) Voilà l'scélérat qu'arrive

JEAN. Il vient!

PIERRE. Oui, je m'sauve. (*Près de la porte.*) A bientôt, à tantôt... tu sais, si t'as b'soin d' moi.

JEAN. Tu s'ras là?

PIERRE. Sous la porte cochère, à côté du chien d'garde. (*Il sort par le fond.*)

SCENE IV.

JEAN, *puis* LE COMTE.

JEAN. Pierre.. et Geneviève... comme il y a vingt ans. Allons, chassons les bonnes émotions de mon cœur.. Amenons-y la contrainte et la défiance, j'ai songé à tout.. j'ai eu bien soin de me débarrasser de ce qui pourrait me compromettre, oui!..

LE COMTE, *entrant avec Simon et lui donnant son manteau et son chapeau*. Vous veillerez dans le vestibule, et sitôt que paraîtra le colonel Henri Rogar... vous lui direz que je suis impatient de le voir et l'amènerez ici.

SIMON, *se retirant*. Bien, M. le comte. (*Il sort.*)

JEAN, *à part*. Le colonel Roger...

LE COMTE, *à Jean*. On vous a dit, monsieur Jean, que je désirais vous parler?

JEAN. Et je suis venu pour savoir ce que vous avez à me dire.

LE COMTE. Vous ne le soupçonnez pas?

JEAN. Aucunement.

LE COMTE. Je veux vous demander quelle somme vous avez reçue de votre femme... quand vous avez consenti à vous faire passer pour mort?...

JEAN. Moi... ma femme... je ne comprends pas.

LE COMTE. Est-ce que vous êtes joueur ?

JEAN. Dieu merci, non.

LE COMTE. Comment donc se fait-il que vous soyez pauvre aujourd'hui? Vous avez dû prendre votre part dans un marché qui donnait à votre femme 3 millions en héritage.

JEAN, *s'efforçant de sourire*. Trois millions?...

LE COMTE. Il est vrai qu'avec le temps, on se ruine au cabaret.

JEAN, *après un mouvement*. Monsieur le comte me prend sans doute pour un autre... son erreur devient un outrage... et je...

LE COMTE, *l'interrompant*. Ne vous fâchez pas encore ... Jean-Claude... (*Il passe de l'autre côté.*) J'eu si long à vous dire.

JEAN. De quel nom m'appelez-vous ?

LE COMTE. Comment se nommait votre père ?...

JEAN. Je ne l'ai jamais su... je suis enfant trouvé...

LE COMTE. Enfant trouvé! ainsi vous n'êtes pas fils de la mère Marianne de Chambéry?

JEAN. Je ne sais qui était ma mère.

LE COMTE. Ce n'est pas vous qui avez épousé dans l'église Saint-Martin en Savoie, Geneviève, fille d'adoption de Marianne?

JEAN. Ce n'est pas moi.

LE COMTE. Ce n'est pas vous enfin, qui lorsque Geneviève avait repris le nom de ses pères... et qu'elle tremblait pour l'avenir de sa fille... avez fait avec elle un second marché encore plus honteux que le premier, en consentant à lui laisser prendre un autre mari qui la croyait veuve?

JEAN, *se fâchant*. Monsieur le comte, ma patience... s'épuise, et j' commence à m' fatiguer de subir un interrogatoire.

LE COMTE. L'interrogatoire est terminé.

JEAN. Ce n'est pas malheureux! (*Il gagne la porte du fond.*)

LE COMTE, *s'étant assis à droite*. Savez-vous d'où je viens?

JEAN, *près de la porte*. Peu m'importe!

LE COMTE. Je viens de votre demeure, rue de Passy.

JEAN. Ma demeure! la porte en est fermée.

LE COMTE. Je l'ai fait forcer.

JEAN, *revenant en scène*. Vous?

LE COMTE. Moi!

JEAN, *cachant son inquiétude et dévorant sa colère*. Mais, c'est une violation!...

LE COMTE. Vous porterez plainte si vous l'osez. Vous me dites que vous n'avez jamais connu Geneviève, pauvre jadis, opulente aujourd'hui... je veux bien le croire. (*Se levant et allant à lui.*) Mais alors comment se fait-il que j'aie trouvé chez vous ce médaillon? (*Il tire de sa poche le médaillon de l'acte précédent.*)

JEAN, *à part*. Mon médaillon.

LE COMTE, *examine le médaillon*. Dans lequel je vois ces mots écrits. « Souvenir de ma Geneviève. »

JEAN, *après une courte hésitation*. Il me vient d'une sœur qui n'est plus.

LE COMTE. Une sœur... Les enfants trouvés n'ont pas de sœur.

JEAN. Pardon, monsieur le comte, tous les enfants trouvés sont frères et sœurs...

LE COMTE. Et cette Geneviève était aussi une enfant trouvée?

JEAN. Oui.

LE COMTE, *remettant le médaillon dans sa poche*. Le tribunal en sera juge. (*Il se promène.*)

JEAN, *à part, avec terreur*. Mon Dieu! qu'arrivera-t-il?

LE COMTE, *revenant*. Oserez-vous nier encore que vous soyez fils de Marianne?

JEAN. Je le nie.

LE COMTE. Comment donc ai-je trouvé chez vous ce chapelet (*et il lui montre le chapelet du Prologue*) qui a été donné, jadis, à la mère Marianne, par un moine du Saint-Bernard?

JEAN. Tous les chapelets se ressemblent.

LE COMTE. Non pas, et celui-ci, unique peut-être, car ses grains sont faits avec des fragments de la roche grise, était, il y a dix-huit ans, dans la cabane de Jean-Claude, au pied du mont Cenis...

JEAN. Celui qui vous l'a dit... s'est trompé.

LE COMTE. On ne me l'a pas dit, je l'y ai vu.

JEAN. Alors, c'est vous qui faites erreur.

LE COMTE. Et pour vous convaincre, je vais appeler la comtesse d'Arezzo.. elle ne pourra nier, elle, qu'il y a eu dix-huit ans le mois de mai dernier, le jour de la Sainte-Thérèse... je suis entré me reposer dans la cabane de Jean-Claude, et qu'elle, qui était alors Geneviève, m'a montré ce même chapelet. (*Il monte la scène.*)

JEAN, *la montant avec lui*. Vous n'êtes pas celui qui vint ce jour-là se reposer chez Jean-Claude!

LE COMTE, *s'arrêtant*. Qu'en savez-vous?

JEAN. Celui qui le jour de la Sainte-Monique avait oublié son escarcelle chez Jean-Claude... se nommait Luidgi.

LE COMTE. Qui vous l'a dit?

JEAN. On me l'a dit.

LE COMTE. Mais vous ne pourriez prouver qu'il s'appelait ainsi?

JEAN. Peut-être. (*Il redescend la scène.*)

LE COMTE, *venant à lui*. Et si je vous prouvais d'abord, moi, que je me nomme Andreas Luidgi, comte d'Arezzo...

JEAN. Vous! (*Vivement à part.*) C'était lui.

LE COMTE, *à part*. Je le tiens!...

SIMON, *annonçant*. Le colonel Henri Roger.

SCÈNE V.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, *entrant*. Vous désirez me parler, monsieur le comte?

LE COMTE. Oui, colonel.

HENRI, *au Comte*. Je vous préviens, monsieur le comte, que je refuse d'avance avec vous tout arrangement amiable... et maintenant, soyez bref... Qu'avez-vous à me dire?

LE COMTE. Je veux vous conseiller de renoncer à votre mariage.

HENRI. Pourquoi cela, s'il vous plaît?...

LE COMTE. Souffrez que je vous refuse toute explication.

HENRI. Mais, monsieur le comte!...

LE COMTE. Et cela dans votre intérêt.

HENRI. Il me semble que j'ai le droit d'exiger...

LE COMTE. Le droit?...

HENRI. Oui, monsieur!... le droit!...

LE COMTE. Eh bien! monsieur, je vous donne ce conseil... parce qu'on ne peut épouser la fille d'une femme que les tribunaux vont juger.

HENRI. Que voulez-vous dire?

LE COMTE. Que madame la comtesse est bigame.

HENRI. Bigame!...

LE COMTE, *désignant Jean*. Et cet homme qui se cachait sous le nom du Montagnard...

HENRI. Mais c'est Jean le cocher.

LE COMTE. C'est Jean-Claude Thibaut, son premier mari, que l'on disait mort.

JEAN, *avec une grande vivacité*. Attendez donc!... Pardon, colonel. (*Il passe devant lui. — Au Comte.*) C'est Jean-Claude Thibaut que vous cherchez?... Thibaut, natif de Saint-Genis... un ancien voiturier... qui habitait près des Genêts... eh! j' l'ai ben connu, Jean Thibaut... il a été tué dans la montagne.

HENRI. Avec mon père...

JEAN. Qu'avait été vendu par un Vénitien qui, le jour de la Sainte-Thérèse, s'était caché dans la cabane à Jean-Claude. (*Au Comte.*) Oh! j' puis vous parler de cette histoire, moi! l' pauv' Jean-Claude est mort dans mes bras, monsieur le comte... en disant que l' traître dont il avait vu l' nom sur une escarcelle oubliée... s'appelait Luidgi!

LE COMTE, *à part*. Imprudent!

JEAN, *au colonel*. Et l'général Bonaparte, quoique pas riche alors, avait promis une poignée d'or à celui qui découvrirait l'nom d' famille de ce Luidgi... et j'suis ben sûr que pour savoir qui a fait égorger son compagnon d'armes, l'empereur Napoléon donnerait maintenant plus de vingt drapeaux conquis... mais on n'a jamais pu découvrir l'nom d'famille de ce Vénitien maudit. (*Au Comte.*) Vous n'en avez jamais entendu parler, monsieur le comte, vous qui êtes ne natif de Venise?

LE COMTE, *très-ému*. Moi!.. je suis né à Ferrare.

LE COLONEL. Depuis dix-huit ans... cet homme, ce meurtrier de mon père est mort sans doute..

JEAN, *fixant le Comte*. On n'sait pas... les animaux féroces vivent plus longtemps qu'les autres . et vous avez cru, monsieur le comte, que j'étais, moi, Jean Thibaut, parce que comme lui j'm'appelle Jean, et que j'suis comme lui un enfant des montagnes.. Rassurez-vous, monsieur le comte. . et vous pouvez vous convaincre d' vot' erreur, tenez, (*jetant des papiers sur la table*) voici les états d'service de Jean le Montagnard... fouillez... lisez, il y manque mes extraits de naissance et d'baptême.. Le premier, mon père n' l'a pas mis dans mon sac, et le second, c'est les camarades qui l'ont signé en m'appelant l'Montagnard... et quant à Jean Thibaut... c'est une mauvaise idée qu'vous avez eue... pour tourmenter madame la comtesse, et cela pourrait vous porter malheur un jour, monsieur le comte; tôt ou tard, voyez-vous bien... les méchantes actions sont punies.. et plus on avance en âge... plus on devient convaincu qu'y a un' justice dans l'ciel. (*A Henri.*) Adieu, colonel!

HENRI. Vous partez?

JEAN. Oui, mais nous n'tarderons pas à nous r'trouver ensemble. (*Revenant vers le Comte.*) Monsieur le comte, je r'viendrai vous r'demander les papiers de Jean, l'enfant trouvé, surnommé... le Montagnard... A bientôt. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE, HENRI.

LE COMTE, *à part*. Il est parti. (*Apercevant le colonel. — Il prend les papiers de Jean, et semble les examiner.*)

HENRI. Cet homme a eu raison, monsieur... quand il vous a accusé d'inventer des tourments pour votre femme. Et par quel odieux soupçon espériez-vous donc l'accabler, la flétrir... et surtout empêcher mon mariage que vous redoutez toujours... Mais en dépit de cette obstination dont le motif sera révélé, ce mariage se fera sans vous, malgré vous... et le plus tôt possible. Car j'ai hâte de vous rappeler qu'aucun lien du sang ne vous attache à mademoiselle Jeanne... et de vous prouver que madame la comtesse trouvera en moi un fils qui saura la protéger et la défendre. (*Montant la scène.*) Je vais de ce pas en faire le serment... (*S'arrêtant au fond.*) J'ai sollicité la paix, monsieur. maintenant je veux la guerre. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE, *puis* JEAN.

LE COMTE, *froissant les papiers qu'il tient à la main et les jetant avec dépit sur la table*. La guerre!... eh! je vous vaincrais tous sans l'horrible fatalité qui me poursuit toujours... cet homme... ce Thibaut, a maintenant un secret terrible... mais, le croira-t-on? oui, les vieux soldats sont écoutés en France... Comment pourrai-je me délivrer de lui? (*Il s'assied à droite.*) Mais ce n'est pas Thibaut que je dois redouter... Il a mon secret; mais j'ai celui de la comtesse... et pour éviter de compromettre Geneviève, il va fuir si loin, sans doute, que j'aurai peine à le joindre.. Non, ce n'est pas lui que je dois craindre... c'est le colonel... c'est aussi la comtesse (*Jean saute de la fenêtre dans le salon. Le Comte effrayé.*) Qui vient là?...

JEAN. 6e dragon... dans le camp ennemi.

LE COMTE, *furieux*. Vous escaladez!...

JEAN. Vous avez bien enfoncé ma porte! j'puis bien ouvrir votre fenêtre!... Un ami que j'ai rencontré dans la cour m'a fait la courte échelle, et j'ai pris le plus court.

LE COMTE, *s'emportant*. Je vous trouve bien hardi!

JEAN, *très-calme*. Ne vous fâchez pas encore. (*Il passe de l'autre côté.*) J'en ai long à vous dire... et avant tout le chapelet d'ma mère...

LE COMTE, *le lui donnant*. C'est là ce que vous voulez?... le voici. Vous avouez donc maintenant que vous êtes le fils de Marianne Thibaut?

JEAN, *prenant le chapelet*. Le fils de Marianne, qui vient venger Geneviève!

LE COMTE. Ou peut-être la perdre.

JEAN. Non pas, Luidgi!

LE COMTE. Je ne suis pas le Luidgi que vous cherchez.

JEAN. Vous le dites bien tard.

LE COMTE. Quelles preuves en avez-vous?

JEAN. Je prouverai d'abord que pour faire mourir le guide, vous avez fait fusiller l'général; vous qui étiez intéressé à la mort de Jean-Claude...

LE COMTE. Moi! et pourquoi?...

JEAN. Pour enrichir Geneviève et la voler plus tard.

LE COMTE. La voler!...

JEAN, *vivement*. J'n'ai pas l'temps d'choisir les mots, j'l'ai dit et j'ai bien fait, et j'prouverai peut-être aussi qu'y a pas encore ben longtemps, vous vous êtes masqué pour jeter une femme à l'eau.

LE COMTE, *furieux*. Vous osez supposer...

JEAN. Oui... mais j'n'ose pas m'en plaindre... car c'est à cause de ce crime que j'ai pu sauver ma fille et r'trouver Geneviève... et j' pourrais ben m'cacher à mon tour pour vous attendre au passage; mais quand on a pendant douze ans défendu l'drapeau d'la France... on n'fait pas d'ces choses-là... On attaque son ennemi en face, on l'appelle loyalement... au duel, c'est p'têtre un tort... mais c'est comme ça... et v'là pourquoi j'étais pressé de v'nir vous d'mander, en deux temps!... et votre heure... et le lieu du rendez-vous..

LE COMTE. La passion... pleine d'insolence qui vous anime... vous empêche de songer à la distance...

JEAN. Pardon... j'sais qu'vous êtes un scélérat, que j'suis un honnête homme... et j'fais bon marché de la différence...

LE COMTE. Il y a malheureusement des espaces que certaines lois de la noblesse défendent de franchir.. je suis, moi, comte d'Arezzo et chevalier de Saint-Marc.

JEAN. Je l'suis, moi, de la Légion d'honneur, et j'parierais qu'j'ai eu plus d'mal à gagner ma croix, qu'vous la vôtre... Mais n'parlons pas d'tout ça.

LE COMTE. Pourtant...

JEAN. Vous êtes comte ou chevalier, dites-vous?... vous êtes un misérable!.

LE COMTE. Monsieur!...

JEAN. Vous êtes un infâme! qui avez depuis douze ans... dépouillé, volé, torturé deux femmes sans défense... et quand le père et l'époux vient enfin provoquer l'bourreau d's femme et d'sa fille... vous parlez de distance... oh! prenez garde, Luidgi! que l'vieux soldat n'oublie un instant les lois que lui commande l'honneur... Et... fixons sans retard l'heure d'un combat, j'vous le conseille.

LE COMTE. Si j'acceptais une rencontre avec vous, qui serait votre témoin?

JEAN. Que vous importe?

LE COMTE. Le mien voudra le savoir...

JEAN. Mon témoin s'ra P'tit-Pierre, un ami d'enfance qui a l' dévouement d'un frère.

LE COMTE, *se promenant nonchalamment*. Je ne trouverais jamais un seul de mes amis consentant à régler les conditions d'un duel avec Petit-Pierre, et cela rend ce duel impossible.

JEAN. Vraiment! nous arrangerons ça d'une autre manière... J'irai chercher mon ancien commandant de la bataille d'Arcole, qui était l'intime ami du général Roger, et l' général Masséna, qu'est aujourd'hui maréchal de France, prince d'Essling et duc de Rivoli... accourra sur l' terrain en jurant de faire fusiller l' soir Luidgi le traître, dans l' cas où j' l'aurai manqué le matin. Et si vos amis trouv'nt encore l' maréchal trop petit pour eux, dame! je n' connais d' plus grand qu' lui que l' pape et l'empereur... Mais l' pape y défend le duel, et l'empereur on dit qu'il a pas l' temps... (*Voyant que le Comte inquiet se mord les lèvres.*) Allons! j' vois que vous préférez Pierre au maréchal... Va pour Pierre, et n'en parlons plus... Maintenant, le lieu du rendez-vous?

LE COMTE, *après avoir réfléchi*. Le bois de Vincennes.

JEAN. Il est bien grand, l' bois de Vincennes!

LE COMTE. Porte St-Mandé, maison du garde.

JEAN. C'est dit; quelle heure?

LE COMTE. Le point du jour.

JEAN. C'est convenu! et pas sans peine. (*Il se dirige vers le fond.*)

LE COMTE, *à part*. De cette façon je saurai où la trouver.

JEAN, *au fond*. A demain... ne l'oubliez pas.

LE COMTE, *s'animant et allant à lui*. Je m'en souviendrai, car j'espère, monsieur Jean, le pilier de caserne, vous châtier pour vos sanglants outrages.

JEAN. Allons donc! vous avez l' courage que donne la colère... Prenez-y garde! ça s' passe bien vite. Tâchez de le garder jusqu'à l'heure du combat. A demain, comte Luidgi, et à mort!

LE COMTE. A demain, Claude-Jean Thibaut! et à mort! (*Tandis qu'immobiles ils se fixent tous deux, le rideau tombe.*)

ACTE V.

Une petite portion de terrain dans le bois de Vincennes, attenant à la maison du garde.

SCENE PREMIERE.

MOREL, *puis* JEAN.

MOREL. Le ciel commence à s'éclaircir du côté du soleil levant... attention!... Je me demande comment le comte a pu obtenir du garde qu'il me cédât cette nuit sa place et son uniforme... il lui a sans doute fait de belles promesses... (*Mettant le chapeau.*) Me voici.. sous les armes... et je ne devine pas quelles sont les intentions du comte que je sers en aveugle... car j'espère toujours rentrer dans ma créance de cinq cent douze mille francs. Ah! si j'en tenais seulement la moitié. Le comte m'a dit d'attendre ici l'arrivée du cocher et d'aller aussitôt l'en prévenir, dans le grand taillis... Pourquoi le comte a-t-il cru devoir éloigner le garde... C'est ce qu'il m'expliquera bientôt sans doute. Pourvu que ce Jean ne me reconnaisse pas pour un habitant de la Cité... il m'a vu chez le comte et chez le colonel. (*Entendant marcher.*) Quelqu'un. (*Regardant Jean qui vient d'entrer.*) C'est lui... heureusement qu'il fait sombre.

JEAN, *deux pistolets à la main, à Morel*. C'est bien ici la maison du garde de la route de Saint-Mandé?

MOREL. Ici même.

JEAN. Merci.

MOREL. Vous venez de bonne heure dans le bois de Vincennes.

JEAN. C'est vrai.

MOREL. Moi je vais faire ma ronde, c'est le bon moment pour mettre la main sur les vagabonds qui viennent dormir la nuit dans le bois.

JEAN. Vous en trouverez peut-être pas loin d'ici, dans l' grand taillis... Quand j' passai d'vant, j'ai entendu quelqu'un marcher sur les feuilles sèches...

MOREL. Je vais voir ça. (*A part.*) C'était monsieur le comte... Allons le joindre et le prévenir. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

JEAN, *posant sur la table deux pistolets qu'il portait.*

J'arrive le premier, Pierre n' va pas tarder. Je m' suis mis en route sans lui... j'avais besoin d' faire ma prière en chemin. Qu'est-ce que j'entends... (*Il va regarder au fond à droite.*) C'est une voiture qui s'avance dans l'avenue... mais je ne me trompe pas... c'est la mienne... Je reconnais bien Marengo... c'est Pierre qui est sur le siège. Il s'arrête... il descend... il fait entrer les chevaux dans le fourré... (*Revenant en scène.*) Je comprends, pauvre Pierre, y s'est dit... si Jean-Claude succombait dans c' duel, faudrait une voiture pour l'emporter... il a pris ses précautions.

SCÈNE III.

JEAN, PIERRE.

PIERRE, *entrant*. J'étais ben sûr que tu ne serais pas en retard... tu es seul?

JEAN. Tu vois... j'attends Luidgi.

PIERRE. Il viendra toujours trop tôt.

JEAN. Parce que?

PIERRE. Parce que ça d'vrait être défendu qu'un brave homme comme toi risque sa vie contre celle d'un brigand comme lui.

JEAN. Comment veux-tu que je me délivre de lui, autrement qu'en duel?...

PIERRE. Bah!... si on voulait me laisser faire... avec ma bonne trique...

JEAN. Sois donc tranquille... j'ai sur moi le chap'let d' ma mère et j'ai prié l' Dieu des braves gens... C'pendant, vois-tu, Pierre, faut tout prévoir. Si l' destin veut qu'un' balle m'ouvre le ch'min du champ d'asile... t'iras ben vite dire au colonel Roger qu' c'est le comte qui a fait fusiller son père et tu t' joindras à lui pour protéger ma fille.

PIERRE. T'as pas besoin de m' recommander ça. (*A part.*) S'il savait qu' j'ai déjà tout raconté au colonel.

MOREL, *paraissant au fond*. Lequel de vous se nomme Pierre?

PIERRE. C'est moi. Que m' voulez-vous?

MOREL. Vous dire qu'un monsieur, qui vient de descendre de cheval, m'a chargé de vous annoncer que, comme témoin de l'adversaire de votre ami, il est à vos ordres.

PIERRE, *à part*. Déjà! (*Haut.*) Où est-il?

MOREL. Je vais vous conduire auprès de lui.

PIERRE. C'est bien. (*Il va prendre les pistolets.*)

MOREL, *montant au fond*. Je crains toujours d'être reconnu.

PIERRE, *à part en prenant les pistolets*. J'suis pas fâché d'les tenir.

JEAN, *à Pierre*. Tu sais, Pierre... à quinze pas... et feu, jusqu'à c'que mort s'en suive.

PIERRE. Sois tranquille et compte sur moi. (*A part.*) J'vas tâcher d'traîner ça en longueur, nous avons le temps. (*Il sort avec Morel qui lui désigne le chemin à gauche.*)

SCENE IV.

JEAN, *seul*.

Dans une heure d'ici... le sort aura décidé.. s'il m'arrive malheur, Pierre et le colonel qui me survivront seront de nouveaux défenseurs pour ma femme et ma fille.

SCENE V.

JEAN, LA COMTESSE, JEANNE, *elles viennent du côté droit.*

LA COMTESSE, *en regardant la maison*. La maison du garde.

JEANNE. C'est peut-être celle-ci. (*Voyant Jean.*) Oui, ma mère. (*Elle le désigne, Geneviève va vers lui.*)

JEAN. Quelqu'un? Geneviève!

LA COMTESSE. Geneviève qui a appris que vous deviez vous battre avec le comte d'Arezzo, et qui accourt pour empêcher ce combat.

JEAN. Il y a des devoirs sacrés, madame.

LA COMTESSE. Le plus sacré des devoirs est de se conserver pour ceux qui vous aiment, et à l'heure du duel (*prenant Jeanne par la main*) moi... je me suis armée de votre fille.

JEAN. Vous avez confié à mademoiselle Jeanne?...

JEANNE, *allant à lui*. Tout, mon père... Oh! je n'avais pas besoin de cela pour vous aimer, mais j'ai maintenant le droit de vous dire que vous ne vous appartenez plus et que vous ne pouvez exposer des jours qui sont le bien de l'enfant qui vous supplie.

JEAN, *ému*. Mais... ma fille !

JEANNE. Songez donc, mon père, que ma mère m'a appris de bonne heure à prier Dieu pour vous, et quand après avoir tant souffert des dédains de l'homme qui avait usurpé votre nom, je vous retrouve, vous, l'objet des regrets et de la vénération de ma jeunesse... on parle de duel!... (*Se jetant à son cou.*) Mais, tu ne te battras pas, n'est-ce pas, mon père... parce que j'ai besoin que tu vives pour te voir, pour t'aimer, pour te chérir.

JEAN. Oh ! ma Jeanne !... tu me rends aveugle et lâche... moi aussi je r'doute ce duel, à c't' heure... moi aussi, j' crains la mort quand mon enfant m'apporte un trésor de caresse et d'amour.

LA COMTESSE. Que devons-nous faire pour empêcher ce duel?

JEAN, *passant au milieu*. Vous n'y pouvez rien, pauvres femmes! il faut que je voie Pierre, qui règle en ce moment les conditions du combat.

LA COMTESSE. Où est-il?

JEAN. Près d'ici, sans doute. Je saurai bien l'joindre, et Pierre nous viendra en aide. Attendez-moi. (*Il monte la scène. S'arrêtant*) Mais qui vient?... Le comte d'Arezzo!

LA COMTESSE. Lui! nous resterons auprès de vous.

JEAN, *vivement*. Non pas !.. Il pourrait vous insulter l'une ou l'autre en ma presence.

JEANNE. Et le duel serait irrévocable!

LA COMTESSE. Si nous pouvions nous cacher, sans nous éloigner.

JEAN. Mais où? (*Allant à la maison*) Cette porte est fermée, sans doute !... (*La porte cède.*) Non! entrez ici...

LA COMTESSE. Oui... (*A Jeanne.*) Viens... (*A Jean.*) Et tu me jures, Jean-Claude...

JEAN. D'ajourner le duel, si je ne puis mieux faire... Hâtez-vous. (*Elles entrent dans la maison. Revenant en scène.*) Non... je ne pourrais me battre à c't'heure; mes yeux sont pleins d'larmes, et ma main tremble...

SCENE VI.

JEAN, LE COMTE.

LE COMTE, *entrant*. *A part*. Moral a donné une fausse indication à Pierre... Il sera quelque temps encore, avant de retrouver son chemin.

JEAN, *l'abordant*. C'est vous, monsieur le comte?

LE COMTE. Avant de nous rendre sur le terrain... j'ai voulu vous dire quelques mots en particulier.

JEAN. Moi aussi, monsieur le comte... je désirais vous parler.

LE COMTE, *surpris*. Vous! dites d'abord... je vous écoute.

JEAN, *avec embarras*. Je crois, monsieur le comte, que chacun de nous ayant... besoin de la discrétion de l'autre, nous pourrions... nous entendre peut-être... au lieu de nous exposer, dans un duel... (*à part*) allons! courage! (*haut*) car le duel!...

LE COMTE. Eh bien?

JEAN, *s'efforçant*. Ramet tout au hasard.

LE COMTE. Je ne m'attendais pas à vous trouver dans de telles idées, (*avec méfiance*) et si elles sont vraiment les vôtres... vous pourrez annuler ce combat.

JEAN. A quelles conditions?

LE COMTE. A condition que, dès demain, vous partirez pour l'Amérique avec mademoiselle Jeanne, votre fille.

JEAN. Mais elle aime le colonel.

LE COMTE. Vous le lui ferez oublier.

JEAN. Et sa mère? que deviendra-t-elle?... privée de sa fille exilée... Non... non... cela est impossible.

LE COMTE. Impossible, dites-vous? C'est que vous ignorez que je puis... me délivrer de vous qui êtes tombé dans un piége.

JEAN. Un piége?

LE COMTE, *tirant un pistolet de sa poche*. Car je puis vous tuer ici sans témoin. (*Il le couche en joue.*)

JEAN. Infâme!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LA COMTESSE, *sortant de la maison, suivie de* JEANNE.

LA COMTESSE. Vous vous trompez, monsieur le comte!

LE COMTE. La comtesse!

JEANNE, *vivement, se plaçant entre le Comte et sa mère*. Prends garde, ma mère...

LA COMTESSE, *la repoussant*. Éloigne-toi..... ma fille... Monsieur le comte est ton héritier!... (*Jean prend Jeanne auprès de lui.*) Mais il perdrait tout en me donnant la mort... et je puis le braver!... moi!... et point de sang versé... point de duel... Je veux en appeler au tribunal qui décidera de mon sort.

JEAN. Geneviève !

LE COMTE. Le tribunal!...

LA COMTESSE. Je veux y comparaître entre mes deux époux... celui qui m'a secouru dans l'indigence, celui qui m'a torturé dans la richesse. Je veux que l'on sache bien que ma fille appartient au pauvre homme qu'elle honore, et non à celui qu'elle maudit... Je veux qu'on me juge enfin !... et le monde, qui m'absout d'avance, apprendra ce que ma famille avait trop oublié... c'est que la vraie noblesse est dans le cœur.

LE COMTE. Vous ignorez, madame, qu'un jugement pourrait vous conduire au déshonneur.

LA COMTESSE. Le déshonneur! votre nom me déshonore... Je vous défie, monsieur le comte... et j'ai confiance en Dieu.

LE COMTE. J'accepterai la lutte comme j'accepte le défi. Il y a des hommes que les difficultés accablent, mais il y en a d'autres qui les brisent sans les compter. (*Il monte la scène. — S'arrêtant.*) Et malheur à vous tous, qui aurez creusé l'abîme. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

JEAN, LA COMTESSE, JEANNE.

JEAN. Merci à toi, Geneviève, qui t'offres en victime après m'avoir sauvé; mais tu n' vois pas l' nouveau danger qu' tu cours...

LA COMTESSE. Un nouveau danger?

JEAN. Tu crois, pauvre femme, que l'on ne peut condamner les bonn's âmes... et tu as peut-être raison d'avoir confiance dans la justice des hommes... mais malheureusement, elle ne pourra ni te condamner, ni t'absoudre.

LA COMTESSE. Pourquoi?

JEAN. Parce que le comte ne sera pas ton accusateur, mais plus que jamais ton ennemi.

JEANNE, *vivement*. Nous défendrons ma mère n'est-ce pas, mon père, ?

JEAN. Rassure-toi, mon enfant... je m'charge de la défense de ta mère... et quand j' devrais périr avec l'assassin...

LA COMTESSE. Périr !...

JEANNE. Toi, mon père?...

JEAN. Moi! qui m'croirais coupable de tout l'mal que l'infâme pourait vous faire et je vaux m'attacher à ses pas. (*Il monte la scène.*)

GENEVIÈVE, *cherchant à le retenir*. Jean?

JEANNE, *de même*. Mon père !... (*On entend deux coups de pistolet dans le taillis.*)

JEAN. Qu'est cela?... (*Il s'arrête stupéfait Jeanne va regarder au dehors à droite.*)

JEANNE. Quelqu'un sort du taillis... c'est Henri !

JEAN. Le colonel.

JEANNE. Oui, mon père.

JEAN, *réfléchissant*. Qu'est-il donc arrivé?

SCENE IX.

LES MÊMES, HENRI, PIERRE.

JEAN, *à Henri*. Qu'est-ce donc, colonel?

HENRI, *très-ému*. Le comte d'Arezzo...

LA COMTESSE. Eh bien?

HENRI, *prenant Pierre par la main*. Grâce à la révélation de Pierre... j'ai forcé l'assassin du général Roger... à se battre.

LA COMTESSE. L'assassin du général?

HENRI. Oui, madame, (*allant à Jean*) et Jean-Claude Thibaut pourra vous prouver que j'avais mon père... à venger.

JEAN, *affirmativement*. Oui, madame la comtesse.

PIERRE. Et maintenant, Geneviève... et la fiotte peuvent s'en aller avec Jean-Claude... et j'ai là justement le numéro 226... (*Sortant en courant.*) Et c'est moi qui va les conduire.

JEAN, *avec délire*. Quoi... je peux monter dans ma voiture... avec Geneviève... (*Il va à elle, regardant Jeanne.*) Et la fille à Jean-Claude... Oh !... si c'est un rêve... partons avant le révoil... Venez, mes amis, venez...

PIERRE, *sur le siége du fiacre l'arrêtant au milieu de la scène devant l'ouverture de la haie.* Oh ! oh !... oh !

JEAN, *voyant son fiacre*. Allons, mon vieux Marengo! encore une fois... du courage ! (*Pierre descend du siége et s'empresse d'ouvrir la portière, et tandis qu'il fait monter Jeanne, puis Geneviève, Jean donne la main au colonel Henri tandis que le rideau tombe.*)

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.